

Communauté psychédélique : où sont les punks ?

Lettre ouverte aux psychonautes

Pour la légalisation et la régulation des psychédéliques,
du cannabis et des autres substances psychotropes

Par Caroline Vigneron

4 mars - 17 avril 2020

Dernières corrections : février 2024

carolinevigneron@hotmail.fr
<https://psychedeliques.home.blog/>



Les Rick Harder (ska festif), au Bistro des Tilleuls, Annecy, décembre 2005.

TABLE:

Introduction, page 6
L'inclusion, c'est quoi, en pratique, p. 7
Histoire de punk, le décors, un bordel organisé
Le punk, toxico... Comme tout le monde ! p. 14
Alors un punk, c'est quoi ? p. 16
De l'impossibilité d'être punk à 100%, p.17
L'esprit punk perdue..., p. 18
... éternel Dionysos et autres dieux de la régénération et de l'exubérance vitale ? p. 20
Punk et psychédéliques, antinomiques ou tous les deux extatiques ? p. 21
Nomade, territorial ou avant tout hyper-adaptable? p. 22
Difficile circulation de l'information, p. 23
Religion alternative... de la bien-pensance ? p. 25
De l'intérêt du punk dans le domaine des psychédéliques
Légalisation et régulation, ou simple décriminalisation ? p. 27
Préjugés de classe et réduction des risques, p. 29
Corps en formation cherche sa tête... et son cœur ? p. 30
Logique d'amphi, p. 32
De la valeur du PhD, p. 33
Du droit à ne pas être sérieux
Désolidarisation vis à vis des gens « pas sérieux » et des usagers d'autres substances psychoactives : toxicophobie ? p. 34
La pensée universitaire à l'épreuve du terrain de la santé, p. 35
La Résistance punk anti-capitaliste, des Sex Pistols à Madame Figaro... Vers la victoire ? p. 38
En pratique, en résumé, en vrac : contre la désinformation de l'Etat, la propagande citoyenne, joyeuse et solidaire ! p. 40
Synthèse, p. 43
Conclusion, mariage punk, p. 44
Références, p. 45

*I claim sovereignty,
May sacred medicines be free.*

*À Dionysos, Bacchus, Kernunnos the Hornen God, Shiva...
A la Kundalini, la Vie, La Grande Déesse, Shakti...*

*Honore tes dieux, et tes ancêtres.
Ils sont ton environnement, ta génétique, ton épigénétique.*

Punk : Se dit d'un mouvement musical et culturel apparu en Grande-Bretagne vers 1975, et dont les adeptes affichent une attitude de provocation et de dérision à l'égard d'une société qu'ils jugent incapable d'apporter à sa jeunesse un quelconque espoir (ce que résume le slogan « no future, pas d'avenir) – petit Larousse, 1988.

« Ils jouaient à une vitesse à laquelle je n'avais jamais imaginé que la musique puisse être jouée, et avec plus d'énergie que sur mes disques d'Iron Maiden. C'était ce que j'avais toujours cherché.

Ah, le punk rock. Les autres s'emmerdaient et n'arrêtaient pas de gueuler, eh, jouez du Def Leppard. Bon dieu, je détestais ces connards plus que jamais. J'avais rejoint la terre promise, le parking d'une épicerie, et j'avais trouvé ma voie.

(...) Le punk rock est de l'art.

Le punk rock pour moi signifie la liberté.

Le seul problème que j'ai avec l'éthique des situationnistes punk rock est leur déni absolu du sacré. Pour moi, quelques trucs sont sacrés, comme les contributions supérieures des femmes et des Noirs à l'art.

J'imagine que ce que je suis en train de dire là, c'est que l'art est sacré.

Le punk rock est la liberté.

L'expression et le droit de s'exprimer sont vitaux.

Tout le monde peut être artistique. »

Kurt Cobain, musiques & cie, Oh ! Editions, 2002, (p. 78, 142,143).

« There was Eru, the One, who in Arda is called Iluvatar ; and he made first the Ainur, the Holy Ones, that were the offspring of his thought, and they were with him before aught else was made. And he spoke to them, propounding to them themes of music ; and they sang before him, and he was glad. But for a long while they sang only each alone, or but few together, while the rest hearkened ; for each comprehended only that part of the mind of Iluvatar from which he came, and in the understanding of their brethren they grew but slowly.

Yet ever as they listened they came to deeper understanding, and increased in unison and harmony. »

The Silmarillion, J. R. Tolkien.

« ... le punk est un objet de recherche particulièrement difficile, tant sa nature est problématique : l'objet se plie mal à l'étude académique, refuse d'être défini, rejette toute méthode et tourne en dérision l'idée même d'histoire et d'expertise. Surtout, il s'agit d'un objet paradoxal, aux contours instables. Le punk perdure alors que sa durée de vie autoproclamée est brève (No Future). Il s'érige en produisant du sens au sein de formes cohérentes (musicales, artistiques, textuelles, esthétiques, corporelles et vestimentaires) tout en revendiquant simultanément le désordre, le chaos, l'anarchie et l'infaisabilité. Il subvertit l'ensemble dominant de production établi par la revendication d'une idéologie de la débrouille et l'élaboration de réseaux parallèles tout en se faisant régulièrement rattraper par les logiques du mainstream, ce qui ne va d'ailleurs pas sans susciter une remise en cause et une réactivation de discours plus intégristes sur ses valeurs underground initiales. Enfin, il constitue progressivement une matrice culturelle, sociale et idéologique stable tout en générant une plasticité identifiable dans ses adaptations spatio-temporelles. »

Luc Robène et Solveig Serre, 2016.

« J'ai cessé d'essayer de définir le « punk » en même temps que j'ai cessé d'essayer de définir l'islam. Ils ne sont pas aussi éloignés l'un de l'autre que ce que vous pouvez penser. Tous deux sont nés dans des explosions trépidantes de vérité et de vitalité mais semblent avoir perdu quelque chose en cours de route, l'énergie, peut-être [...] Tous deux ont souffert à cause des vendus et des hypocrites, mais aussi par la faute de croyants sincères dont la dévotion a amputé la créativité. Les deux sont considérés de l'extérieur comme

des communautés unifiés et cohérentes, mais rien ne peut être plus éloigné de la vérité. [...] mais la similitude la plus importante est que, comme je l'ai dit pour le punk plus haut, l'islam est un drapeau, un symbole ouvert qui ne représente pas des choses, mais des idées. Ni le punk ni l'islam ne peuvent être tenus dans les mains. Alors quel autre sens pourraient-ils avoir que celui que nous voulons bien lui donner ? »
Michael Muhammad Knight, Les Taqwacores (A. Rostan, 2014).

« ...un écosystème, quel qu'il soit, ne peut survivre en bonne santé sans une certaine diversité. C'est cette diversité qui lui assure sa résilience, sa résistance aux chocs. (...) tout ce qui tue la diversité, ce qui standardise, concentre le pouvoir, les richesses, les moyens d'agir, dans seulement quelques mains est sans doute dangereux. Tout ce qui permet de maintenir ou de développer la diversité est sans doute plus sain, plus équilibré et plus sûr. »
Cyril Dion, 29 mars 2020, [Facebook](#).

Introduction, inclusion & anarchie : Les premières personnes que j'ai entendues parler de psychédéliques (PDL), « en vrai », étaient des punks, des punks plus ou moins « du week-end », j'avoue, des punks annéciens [Annecy, ville de Haute-Savoie, France] – « *Annecy, ville de vieux, ville de bourges !* », entendais-je alors souvent, et donc, pourrait-on ajouter, « *ville de punks du week-end !* ». Ces punks, je les avais entendus mentionner leur consommation de psilo (champignons psilocybe) au cours d'une soirée entre amis. Cette anecdote personnelle, qui remonte aux environs de 2006, sert ici de base à une réflexion à la fois sur les PDL, les « communautés » punk et psychédélique – si tant est qu'on puisse tenter d'en définir les limites toujours plus ou moins en voie de formation et de mutation – et la législation en matière de substances [psychotropes](#) (PDL, cannabis et autres) et sa nécessaire évolution.

Pourquoi la communauté psychédélique francophone émergente semble rétive vis à vis de l'esprit punk, et comment pourrait-elle intégrer une part de cet esprit, à son avantage, dans son activisme pour un changement des lois régissant les substances psychotropes, plus particulièrement à un moment de l'histoire où notre société pourrait bien commencer à s'effondrer, et où cela commence à se voir (pandémie de Corona virus/Covid 19, 2020).

Ce petit essai très interdisciplinaire, est basé sur un ensemble d'expériences et de réflexions personnelles et s'appuie également sur des références regroupées en partie en fin d'article (page 48), en partie tout au long du texte (mots surlignés à cliquer).

Ce texte est écrit dans un style volontairement relativement familier : je ne cherche absolument pas à imiter la méthodologie ni le style universitaire, mais juste à m'en inspirer, autant par soucis de sincérité (je ne suis pas une universitaire, mais bien plutôt une punk dans l'âme), que pour illustrer ma conclusion : plutôt que d'entretenir une certaine rivalité propre à la culture de la domination occidentale, je souhaite appeler à d'avantage d'inclusion réciproque au sein de nos différentes communautés, à tendre vers une certaine [anarchie](#), dans le sens le plus noble du terme (absence de hiérarchie, démocratie directe, autogestion, DIY...), à nous inspirer les uns des autres, à travailler ensemble, sans avoir forcément à nous voir ni à nous entendre de vive-voix, à travers des écrits virtuels et très perso – dans l'esprit des fanzines d'antan, à travers des écrits libres d'accès, publiés en toute autonomie dans l'esprit Creative Commons, et qui valent pour déclaration à la ronde.

A l'heure du confinement pour cause de pandémie, j'espère que tout le monde se rend bien compte que baser une réflexion, une stratégie et une action, uniquement sur des échanges dans des bistrotts ou des salons parisiens, ça a ses limites.

Ce texte n'a pas pour vocation de vous apprendre ce que sont les PDL. Pour le lecteur « naïf » qui serait arrivé ici par hasard en ignorant tout de ces substances, voici un exemple de référence scientifique:

[Psychedellic drug use in healthy individuals: A review of benefits, costs, and implications for drug policy.](#)

Vous avez du mal avec l'anglais ? Quand je fais un clic droit sur une page web en anglais, je peux choisir l'option « traduire en français ». Et vous ?

Voici quand même un exemple d'article de vulgarisation en français : [Pourquoi il faut légaliser les drogues psychédéliques](#) (par Matthew Blackwell* pour Quillette**, traduction par Peggy Sastre).

L'inclusion, c'est quoi, en pratique : Être inclusif, c'est par exemple faire comme les anthropologues modernes qui participent de façon active à la vie des groupes qu'ils observent. Comme l'anthropologue Jeremy Narby, ils ne se contentent pas d'observer et d'interviewer des gens qui prennent de l'Ayahuasca, ils en prennent aussi et racontent ensuite le truc vécu de l'intérieur (Le Serpent Cosmique, Narby ; voir aussi ses interviews et conférences sur youtube). Ils ne restent pas poliment au bord du groupe avec les bras croisés, ils apprennent à faire des trucs avec et comme ceux qu'ils observent. Cette attitude transposée au quotidien dans notre propre société peut aussi signifier – entre autre, prendre en considération, de façon pro-active, les « handicaps » (au sens large) de nos interlocuteurs : prendre en considération le fait que leur sexe, leur genre, leur classe sociale, leur couleur de peau, leur handicap au sens strict..., les entravent potentiellement au quotidien a sein d'une société non-inclusive – a pu les entraver par le passé, par exemple dans leur parcours éducatif – et s'y adapter dans la mesure du possible. Être gentil, en restant en dehors de la situation, n'est pas de l'inclusion, ça ne suffit pas. L'inclusion signifie « faire un effort d'adaptation pro-active face à l'individu », comme quand on aide une vieille dame à porter son cabas dans les escaliers, plutôt que de se contenter de lui dire juste « bonjour » poliment en la dépassant avec un joli sourire (exemple de référence : [L'inclusion n'est pas un plus d'intégration : l'exemple des jeunes sourds](#), par Jean-Yves Le Capitaine).

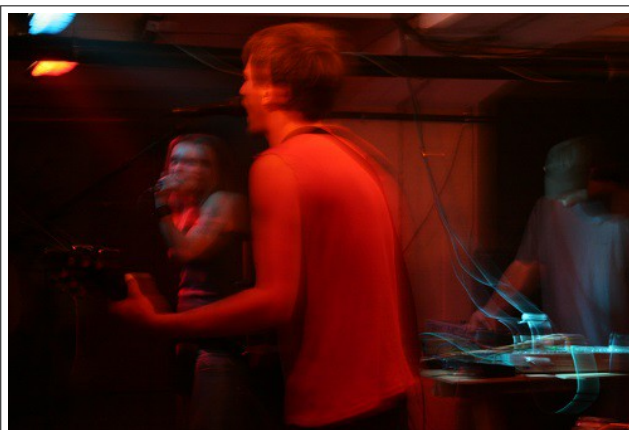
J'écris ce texte en tant qu'autiste (trouble du développement, pas une psychose ; ex. de réf. : [Autisme, sur le site de l'Inserm](#) ; [The contribution of environmental exposure to the etiology of autism spectrum disorder](#), par Bölte, Girdler, Marschik) – handicap dûment diagnostiqué, qui me vaut le privilège de toucher l'AAH (ceci n'est pas un sarcasme), handicap qui entraîne des difficultés congénitales en matière de communication et d'interactions sociales, difficultés qui ont eu des conséquences sur mon parcours éducatif, difficultés augmentées par l'electrosmog des grandes villes et des lieux publics plein de smartphones qui me rendent séniles (électrohypersensibilité qui entraîne des troubles cognitifs), et non tout cela n'est pas « dans ma tête ». Si vous ignorez que le corps est bioélectromagnétique, je vous invite à perfectionner vos connaissances en anat-physio et en biochimie en demandant de l'aide à [google scholar](#), en y cherchant par exemple « radiofrequencies biological effects » ; ex. : [Radiation from wireless technology affects the blood, the heart, and the autonomic nervous system1](#), par Magda Havas) ou bien en vous tournant vers [ehs-mcs.org](#) si vous ne lisez pas l'anglais.

Écrire ce texte me permet de mieux exposer mes idées que si je faisais l'effort de prendre le train pour me rendre à un « café psychédélique » parisien pour en parler de vive voix avec quelques membres et figures de la communauté. Me demander de m'expliquer de vive-voix au milieu de 5 ou 10 autres personnes, ou au téléphone, vite fait en 5 minutes, c'est aussi inapproprié que de demander à un paraplégique de sortir de chez lui sans fauteuil roulant. Même si vous le lui demandez gentiment, ça restera inapproprié. Donc si vous savez lire, que vous vous sentez concerné par le titre de l'article, c'est le moment de vous exercer à vous montrer inclusif en lisant et en prenant note.

Chiche ?

Questions, remarques et critiques constructives bienvenues : carolinevigneron@hotmail.fr

Histoire de punk, le décors, un bordel organisé : à l'époque où j'entendis cette anecdote de « soirée psilo », j'assistais très souvent à des concerts dans toutes sortes de lieux : de la grande salle subventionnée au minuscule café-concert, en passant parfois par un squat ou la salle des fêtes d'un petit bled paumé.



Un de mes groupes préférés de l'époque : les [DK Dance](#), d'Annecy (punk indus), 4 novembre 2006, aux Locaux Larsen, ancienne chaufferie, lieu de répétition et de concert à Chambéry, géré par l'association [Minimal Chords](#). Ce genre de scène était un challenge pour un photographe amateur : l'éclairage laissait souvent à désirer, ça forçait à bidouiller pour obtenir un résultat intéressant.

Je prenais des photos de concerts que je mettais en ligne sur un petit site perso dédié, « fait-main », en HTML, sorte de fanzine virtuel, et j'accompagnais souvent les photos de chroniques de concert. Il est arrivé que, (déjà) à l'époque, on qualifie mon style de « *tacle à la carotide* ». Quand un dur à cuir, qui fait lui-même régulièrement du gros bruit sur scène, vous fait ce genre de « compliment », alors que vous êtes du genre « petite nana timide », ça touche, ça encourage (ceci n'est pas un sarcasme).

Je fréquentais principalement ceux que je photographiais régulièrement : des musiciens amateurs de la scène des « musiques amplifiées », comme dirait Marc Touché, sociologue au CNRS et auteur de « *Mémoire-Vive* », un ouvrage consacré entièrement à l'histoire de la scène des musiques amplifiées annécienne, dont seul le premier volume a pu être publié.



Mémoire Vive, Vol. 1, par Marc Touché.

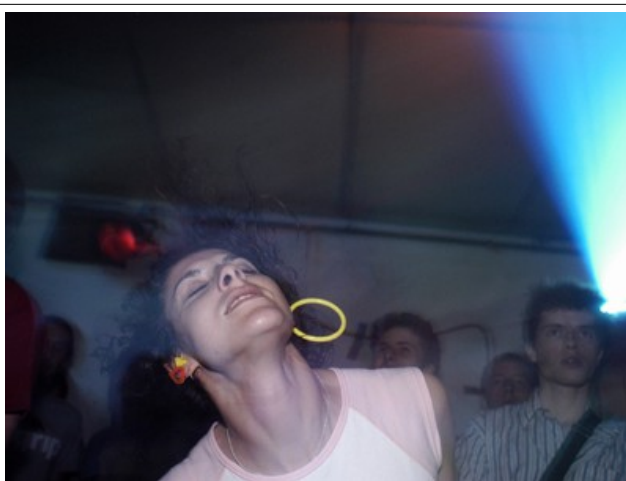
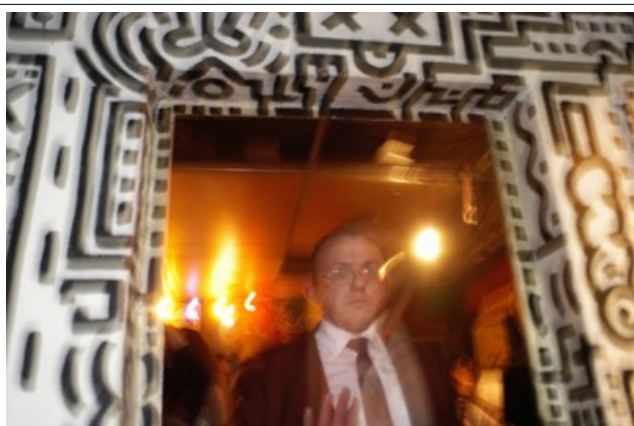
Depuis longtemps, j'avais ce que les psychiatres appellent des « intérêts restreints », autrement dit des « passions » pour la musique, l'écriture et la photo, et en 2005, au moment où je parvins à me débarrasser de ma phobie sociale (en l'espace de quelques mois, grâce à des cours de tai-chi et de tir à l'arc, qui me firent l'effet d'une thérapie cognitivo-comportementale), ces passions fusionnèrent en une nouvelle passion : la scène locale des musiques amplifiées. Jusqu'à 3 fois par semaine, j'allais volontiers à des concerts rock, pop, folk, anti-folk, de musique festive (parfois non-amplifiée, dans la rue), expérimentale, metal, grunge, gothique... Tous les concerts où il était possible de faire de la photo pour pas cher (concerts gratuits ou à prix modestes), dans un esprit relativement « punk » : sans avoir à demander la permission à une quelconque autorité, non par volonté de n'en faire qu'à ma tête, mais parce que, pour moi, aller voir quelqu'un que je ne connais pas pour lui demander quelque chose, c'est « compliqué » (difficultés de communication), d'autant qu'à l'époque, j'en étais seulement aux débuts de mon apprentissage ou réapprentissage des interactions sociales (à 30 ans, « retard » normal pour une autiste). A l'âge adulte, après environ 12 ans d'un isolement social assez intensif, mes principaux formateurs en interactions sociales ont donc été des punks. Ils m'ont permis de déconstruire en partie les apprentissages basiques faits à l'école et en famille relativement « bien sous tous rapports », ils m'ont permis d'enrichir mes manières d'un petit côté punk, quelque peu brut de décoffrage, qui était déjà là au départ (le fameux « manque de diplomatie » des autistes), et que j'ai petit à petit osé laissé s'exprimer au contact de ces gens qui aiment faire du raffut et « mettre le bordel » de temps en temps.

Dans ces milieux où j'évoluais, cet esprit « punk » s'infiltrait toujours plus ou moins : une énergie débordante, un certain goût de la fête, voir de la « défonce », de la dérision, de la provocation, de la vanne en rafales et du DIY (« Do It Yourself » : « Fais-Le Toi-même »).



Une petite partie de ma collection de CD plus ou moins DIY.

Au début des années 2000 (et peut-être avant?), un des lieux les plus emblématiques de cet esprit de la débrouille et du bricolage culturel annécien avait été la Machine Utile, qui ressemblait d'avantage à une casse qu'à une salle de concert – qui n'était plus guère un lieu de concert à la fin des années 2000, mais où quelques groupes répétaient encore. Beaucoup de musiciens locaux gardaient un souvenir vif des concerts qui s'étaient tenus là, et continuaient à en parler avec des étoiles dans les yeux.



Les 4 photos ci-dessus sont de JD Rolandey, à la Machine Utile, dates indéterminées.



Burger (à prononcer à l'alsacienne), figure emblématique des concerts punk annéciens, ayant joué dans Les Slips (punk rock, années 1980), ici à La Machine Utile, 12 juin 2004, photo par Dom.

Peut-être plus que le très propre [Brise Glace](#) (association et lieu de répétition et de concerts subventionnés, dédiés aux musiques amplifiées), l'Underground Family, l'association qui avait été co-organisatrice des concerts à « La Machine », était un des piliers de cette scène, une véritable institution.

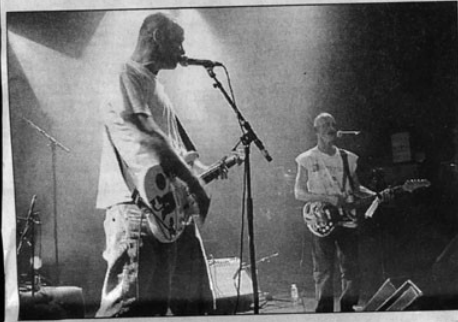


Logo courtesy Underground Family

Chacun de ses concerts était un petit événement à ne pas manquer, une sorte de «ze place to be » pour les « alternatifs » et les « indépendants », où il faisait bon « réseauter », au moins une fois de temps en temps. Cette asso était une des rares structures locales à bien vouloir organiser des concerts avec des petits groupes débutants locaux, ou confirmés venus d'ailleurs mais connus des seuls spécialistes du genre, et dont le Brise Glace n'aurait pas voulu, ou bien qui auraient eux-même refusé de s'y compromettre en y mettant ne serait-ce qu'un orteil... En effet, en général, punk et Brise Glace ne faisaient guère bon ménage, quoi que, parfois, le punk varie...

AU BRISE GLACE

Des années qu'on ne les avait pas vus



Les Slips se sont reformés mercredi dernier.

L'association "Underground Family" a pris d'assaut le Brise Glace lors d'une soirée monumentale.

Il y a bien quinze ans qu'on ne les avait pas vus sur scène, un silence marqué par la fin du punk et du rock alternatif sur Annecy. Les Slips se sont reformés mercredi dernier sous la pression de l'association annécienne Underground Family et de l'ensemble de ses adhérents (pas moins de 200). Retour donc aux grandes heures du rock alternatif annécien avec Martin et Burger,

figures locales, qui le temps d'un set énérvé ont remis le couvert avec une belle louche de nostalgie.

Malgré la disparition de leur batteur Zezelle et la promenade de santé d'Olive le bassiste, les deux loustics se sont offerts les services de François, ex bassiste des "Moving Shoes" et Flavien, musicien actif de "Inner Suffering" pour remettre le groupe sur pied.

« La salle est remplie et les refrains fusent dans le public, sur scène tout est approximatif, comme en 1988, rien n'a changé », s'exclame Martin. Le même enthousiasme, les mêmes accords de guitare vengeurs, la grande classe du rock alternatif période Bérurier Noir et Parabelum. « Les plus fidèles s'y sont



Les Hollandais de "The Ex" n'ont pas dérogé à leur réputation.

donnés rendez-vous pour ovationner cette performance qui restera unique, juste pour cette soirée, histoire de faire plaisir aux potes », ajoutera Martin un peu plus tard. Derrière c'est la surprise, Kabuki Buddah (Lyon) assure une prestation hallucinante et prouve qu'avec une batterie, une basse, un violoncelle et un trombone on peut très bien faire du hardcore. Une mise en scène impeccable, une incroyable curiosité musicale, bref du punk contemporain ahurissant.

Les Hollandais de "The Ex" n'ont pas non plus dérogé à leur réputation. Complètement hors normes, alliant punk rock et free jazz, leur musique peu connue en France est un étonnant mélange de genres. 25 ans que

ce groupe ne cesse de tourner, et ils sont venus avec une surprise de taille, la présence de John Butcher, saxophoniste de jazz avant-gardiste. Reste au groupe italien "Zu" de clôturer la soirée, initialement programmé en ouverture, c'est une avarie mécanique qui a retenu le groupe en Autriche l'après-midi même, ce qui ne les a pas empêchés de rejoindre le Brise Glace dès la nuit tombée.

L'association Underground Family marque avec cette soirée, l'une des meilleures proposées au Brise Glace, son territoire en réussissant à entraîner plus de 450 personnes vers une sélection d'artistes inconnus du grand public. ■

Concert exceptionnel organisé par l'Underground Family au Brise Glace, avec Les Slips et quelques autres – 7 mai 2003 – Document Underground Family

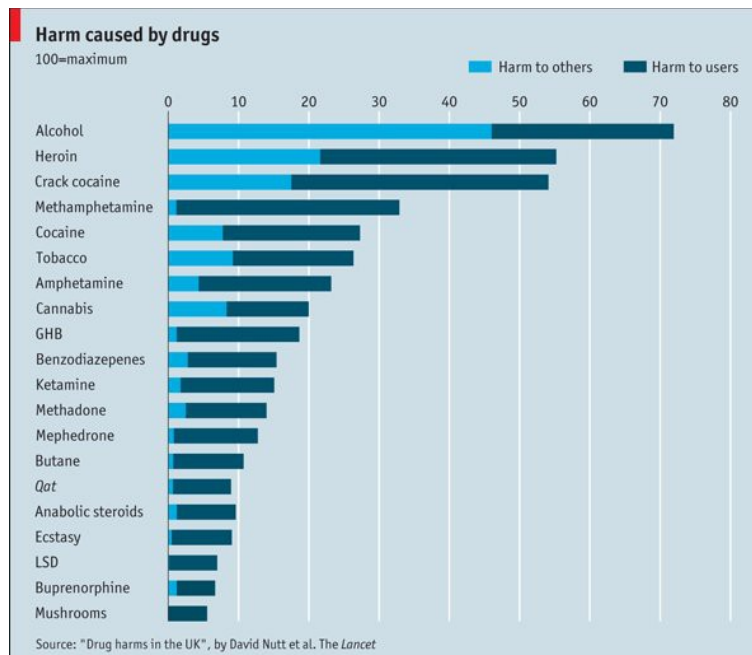
Un bon nombre des musiciens amateurs et amateurs de musique étaient susceptibles de se retrouver à ces concerts (peut-être à l'exception des baby rockeurs de Menthon Saint Bernard?). Le programme était souvent relativement éclectique (en tournant toujours autour du punk-rock), pouvant aller, en fonction des occasions, de l'anti-folk languide « straight edge » (sans alcool ni autres drogues, ex. : Herman Dune) au hardcore ou trashcore (genre de choses bien brutales, parfois lui aussi straight edge), et leur ambiance en était toujours assez bon enfant, voir familiale.



Programme du Caniculaire, en pleine nature, au restaurant du [Plan d'Eau de Lescheraines](#), dans les Bauges, 2005.

Aux abords des concerts, on sentait parfois l'odeur de pétards (shit et/ou cannabis), mais je n'y ai jamais entendu les mots « héroïne » ou « speed »/« amphétamine » – sensés être les drogues de prédilection des punks, ni vu une seringue ni rien de ce genre, non que cela garantisse l'absence de ces substances dans ces lieux, mais si elles étaient présentes, elles n'étaient pas de celles qu'on montrait ou qu'on mentionnait volontiers, elles n'étaient peut-être pas les plus répandues, du moins pas plus que dans les amphi de facs ou sur les plateaux TV ?!

La seule mention du mot « cocaïne » dont je me souviens vint d'un rockeur de la scène « glam », qui avait affirmé qu'il s'agissait d'une drogue moins dangereuse que l'alcool, ce qui, à l'époque m'avait beaucoup choquée. J'ai depuis découvert qu'il avait raison (un ingénieur en informatique très cultivé a souvent raison, faut l'avouer).



Domage causé par les drogues; en bleu clair: aux autres, en bleu foncé: aux consommateurs. Source : [Drug harms in the UK](#), par D. Nutt et al. The Lancet. En haut : l'alcool, en bas : les « champignons » (psilocybe).

Ici ou là, je côtoyais principalement des punks annéciens, mais aussi quelques punks des montagnes des Bauges voisines, ou bien encore de Chambéry ou de Grenoble, et plus rarement de Genève, des personnes qui, assez souvent, pendant la semaine, avaient un travail plus ou moins « comme-il-faut » et qui, le week-end, organisaient des concerts punk ou bien jouaient eux-même du gros son qui tâche dans des concerts punk. Que ce soit musicalement ou socio-professionnellement, aucun n'était 100% « punk à clou » ou « punk à chien ». Ils appartenaient tous plus ou moins à d'autres cercles, peut-être même que la plupart d'entre eux ne se seraient pas définis en tant que « punks », mais plutôt en tant que « sympathisants » de ce milieu. Leur demander sérieusement s'ils se reconnaissaient en tant que punks auraient probablement donné lieu à toute sortes de réponses mêlant provocation et dérision (à la manière punk), de même qu'un individu correspondant parfaitement à l'image du punk à chien, habillé en surplus militaire, SDF vivant avec un chien, est susceptible de refuser cette qualification au prétexte qu'il n'est pas « toxico », qu'il ne consomme aucune « drogue », même pas de l'alcool, qu'il est donc « straight edge » (Borocz, 2014).

Ces personnes, que je me permets tout de même de qualifier de « punks », pouvaient être par exemple techniciens employés au théâtre municipal, animateur scolaire en école primaire, responsable de la logistique d'une entreprise de transport, bibliothécaire doctorante en Lettres & Arts, cuistot dans un restaurant ayant suivi un cursus en musicologie...

Je suis loin de connaître à fond la sociologie de la communauté punk française et, peut-être, la grande majorité des punks est-elle de nos jours en réalité ainsi, « du week-end » : plus rangée qu'on ne le croit, vivant sa marginalité d'esprit comme en sous-marin, comme doublement underground (souterraine), en étant plutôt bien intégrée à la société par ailleurs, et relativement rarement telle qu'on se l'imagine communément, c'est à dire à 100% punk à chien défoncé 7 jours sur 7 dans la rue ou dans des squats ?

Le punk, toxico... Comme tout le monde ! Dans ce texte je vais m'appliquer à mettre en lumière les qualités du punk et à en gommer volontairement ses défauts, j'avoue. Des défauts, il en a, comme tout le monde, j'en suis consciente, et pour le montrer, je vais aborder le pire d'entre eux, histoire de mettre certaines choses en perspective dès le début, et de donner le ton.

L'un des pires défauts du punk, celui qui dégoûte et effraie le plus Mr et Mme Tout Le Monde, c'est sa légendaire toxicomanie (supposée ou réelle), son goût des drogues, de la défonce, que ce soit de la bière, du « shit », de l'héroïne, des champi... Peu importe, de toute façon, il s'en sert pour faire n'importe quoi, pour se défoncer de façon incohérente et choquante, pour faire des trucs « pas sérieux », pour se détruire, cela ne mérite que mépris.

Mr et Mme Tout Le Monde ignorent que certains punks – les « straight edge » – sont plus abstinentes et « clean » qu'eux, eux qui lèvent volontiers un peu le coude au moins le week-end, et qui ignorent peut-être encore que l'alcool est une drogue (substance psychotrope, toxique et addictive), mais bon bref, admettons que ce soit un détail.

Le goût du punk pour la défonce provoque un pur dégoût chez les gens « comme il faut ». C'est que la culture occidentale vénère une notion plus que beaucoup d'autres, plus que l'abstinence, c'est la notion d'indépendance. Dans notre société, il faut être indépendant, avoir un compte en banque, un job, un logement loin de papa-maman et aller les voir le moins souvent possible, avoir éventuellement un conjoint mais être bien indépendant de lui, avoir un moyen de transport, etc... Être in-dé-pen-dant, ce qu'on croit être plus ou moins synonyme de « libre », alors qu'en Occident il s'agit en réalité d'une forme d'individualisme aiguë, d'un nombrilisme acharné, associé à un culte de la performance et de la compétitivité, et c'est d'ailleurs souvent quand on se rend compte qu'on échoue à faire quelque chose seul (étude, travail, relation...), qu'on est susceptible de « tomber » dans l'abus de psychotropes, pour tenir le rythme, supporter la solitude, tolérer la douleur, encaisser le stress... L'être humain est un animal grégaire qui a besoin de sa communauté, l'individualisme occidental est intenable, c'est normal d'y échouer, mais on préfère s'entêter à essayer quand même plutôt que de reconnaître qu'on a besoin de soutien, comme tout le monde (addendum, février 2024 : pour des références scientifiques sur ce sujet, voir le livre de Pierre Bordaberry : « Ce n'est pas toi le problème », 2023).

Il faut être indépendant, hors le toxicomane est très dépendant, toujours accroché à sa substance comme un gosse aux jupes de sa mère, comme un précaire à son RSA, comme un grabataire à son aide-soignante : au mieux on considère que ses drogues lui servent de « béquilles » pour tenir sa place dans le monde, au pire que ces substances lui font « perdre le contrôle », qu'elles l'avilissent, le transforment en loque. La drogue c'est sale, donc le toxico est sale, sa dépendance (réelle ou supposée) le rend foncièrement méprisable, petite crotte de nez. Si Mr & Mme Tout Le Monde se droguent un peu – oups, pardon, non – « dégustent » un peu d'alcool le week-end, entre amis bien élevés, c'est de façon parfaitement maîtrisée, pas compulsive, pas pour se défoncer et finir dans une flaque de vomi dans le caniveau.

C'est pas pareil.

Bon, maintenant, imaginons que je sois une sorcière très puissante et que d'un coup de baguette magique, je fasse disparaître tout le tabac et tout l'alcool, tout le chocolat et le cacao, tout le café, le thé et tous les aliments à base de blé et autres céréales de tous les magasins du pays. Oui, même les boulangeries ne vendraient plus que des macarons et des meringues (et autres [recettes sans farines](#)), les pizzerias seraient au chômage technique. Plus de pâtes, plus de croissants, plus de Special K, plus de cookies, plus de pop corn, plus de biscuits, sauf ceux au sarrasin (qui n'est pas une céréale).

Vous riez ? Figurez-vous que beaucoup de gens sont plus effrayés par la perspective de devoir se passer de pain que d'alcool. Qu'est-ce qui disparaît le plus vite des rayons en cas de pandémie, après le PQ ? Les pâtes et la farine. Les céréales, comme le blé, contiennent des gluteomorphines, des peptides opioïdes. Vous avez bien lu : « morphine », « opioïdes », ce ne sont pas des faux-amis, cela dit bien ce que cela veut dire : substance aux effets psychotropes. Ceci n'est pas une fake-news (ex. de ref. : [Food-Derived Opioids: Production and the Effects of Opioids on Human Health](#), par Arisoy, Çoban, Üstün-Aytekin). Le pain, ça shoote.

Bref, dans le cas d'une telle pénurie, que se passerait-il pour Mr et Mme Tout Le Monde, si propres sur eux ? Resteraient-ils très zen et très contents de cette occasion de faire abstinence ? De devenir plus indépendants ? Comment se sentiraient-ils après une ou deux semaines de ce régime ? Contents d'être sevrés ? D'être enfin « libres » ? Pour ce qui est des gluteomorphines, le sevrage peut prendre plusieurs mois. J'dis ça, j'dis rien. Et après, à vrai dire, oui, on se sent nettement mieux, plus léger, plus joyeux, on a moins de douleurs ostéo-articulaires, etc., parce que le gluten est pro-inflammatoire... Pardon, je digresse. Voir mon [mémoire sur l'autisme](#) pour d'avantage de détails (le chapitre sur les céréales).

Mr et Mme Tout Le Monde consomment-ils toutes ces substances psychotropes et addictives pour une question de simple confort, de gourmandise, à des fins purement récréatives, gustatives, ou ne serait-ce pas pour gérer quelques petits troubles anxieux ? Une petite tendance à se lever la tête dans le pâté après une nuit trop courte ? Parce qu'ils ont un job de crotte, ou un mariage de crotte, des problèmes avec les enfants, les parents, des problèmes d'argent, de santé, etc..., et qu'il faut bien compenser/traiter la souffrance intellectuelle, physique, psycho-émotionnelle et spirituelle que cela induit ?

Pour le punk « toxico », idem. La consommation de psychotropes illicites est plus souvent de l'automédication sauvage que du pur vice.

On se débrouille tous pour tenir comme on peut.

Bien, imaginons que d'un autre coup de baguette magique, je coupe l'électricité partout, que je fasse disparaître toutes les raffineries et tout le pétrole du pays, jusqu'à la dernière goutte d'essence, la dernière bouteille de gaz, et que je décide aussi de faire disparaître tous les dérivés du pétrole, comme le plastique, les pesticides, les médicaments ou les cosmétiques.

Même mon ordinateur, en partie en plastique, tomberait en morceau. Fini les consoles switch, les wii, les tablettes, les téléphones, les frigo, les voitures, les baskets, les élastiques de slips en coton bio (enlevez ses élastiques à un slip en coton : vous allez rigoler!).

Des gens confinés à l'heure actuelle dans un logement de 30m² se retrouveraient sans écran, sans canapé, sans lit, voir sans fenêtres PVC et sans supermarchés, qui ne seraient plus achalandés. Même l'asphalte disparaîtrait de nos rues. Plus personne ne pourrait plus rien acheter à moins d'avoir du « liquide », les banques ne pourraient plus encaisser les chèques, les banques seraient fermées, leurs ordinateurs en morceaux, les bourses seraient au chômage technique, voir annihilées, les data center en ruines. Regardez autour de vous et répertoriez tous les matériaux issus de la pétrochimie et tout ce qui fonctionne à l'électricité et évaluez votre dépendance au pétrole et aux centrales nucléaires.

Est-ce que vous voyez un peu où je veux en venir ? Toute la société, chacun d'entre nous, est complètement addict à plein de choses : l'essence, l'électricité, le plastique, le polyester végan, le chocolat ou les pâtes selon les cas (moi, c'est surtout le café et le chocolat).

Imaginons un gros black-out en plein hiver suite à plusieurs tempêtes du siècle (tempêtes de vent, ou méga-tempête solaire) : des millions de foyers sans chauffage et potentiellement des centaines de milliers de personnes fragiles qui meurent de froid chez elles en l'espace de quelques jours. Plus de billets aux distributeurs, puisque les distributeurs seraient en panne, plus d'essence aux pompes, puisque les pompes à essences sont électriques, etc...

C'est ce que nous expliquent les scientifiques collapsologues : nous sommes addicts aux énergies non-renouvelables (pétrole, charbon, uranium, gaz). Nous les avons adoptées par « confort », par gourmandise, parfois juste pour essayer, parce que c'est bien pratique, parce qu'on en a hérité l'usage, par habitude, parce que c'est fun..., pour tout un tas de raisons plus ou moins similaires aux raisons qui font qu'on devient accro à une substance, c'est à dire rarement sciemment en pleine conscience. Et sans ces énergies non-renouvelables, nous nous transformons en héroïnomanes en manque, loque errante parmi les décombres de toute une civilisation effondrée.

Alors, vous me suivez ?

Chacun ses addictions, balayons devant nos portes et arrêtons de faire les malins. Si nous devons évaluer notre niveau d'indépendance personnelle, d'autonomie véritable, notre capacité à survivre seuls en pleine nature, sans toutes nos « substances », nous serions quasiment tous très très en-dessous de la moyenne. Les aborigènes d'Australie, les autochtones amérindiens et les piégeurs du Morvan feraient parti des rares bons élèves.

La dépendance à certaines substances est tolérée, voir valorisées : le bon vin, le bon pétrole, le bon uranium... D'autres sont diabolisées : la mauvaise piquette, la méchante héroïne, le vilain tabac... C'est avant tout une question de point de vue.

Et à l'heure actuelle, les substances qui détruisent le monde – bien plus sûrement que l'héroïne, le crack ou le cannabis, ce sont les énergies fossiles. Toute notre société repose sur elles, et ce sont elles qui nous transforment en gargantua qui dévore le monde et le souille de tonnes de déchets en tous genres (plastique, nucléaire...), hors de contrôle.

Voilà, un gros défaut bien mis en perspective. Passons à la suite.

Alors un punk, c'est quoi ? Dans les grandes lignes, un punk est sensé être un nihiliste anti-capitaliste dont le mot d'ordre est « No future » (pas de futur), pour qui la défonce, accompagnée de musique et de danse violentes, donne tout son sens à sa courte vie. Il passe ses journées à contester plus ou moins bruyamment et violemment l'ordre public et le « système » (esthétiquement, culturellement), en vivant en dehors de tout ordre, de toute règle, si ce n'est celle de l'anarchie. Sa vie plus ou moins chaotique est partagée entre la défonce et l'après-défonce (différents types de « coma » dans des lieux improbables). Selon les sources, il apparaît en 1975 ou 1976 (l'année de ma naissance !).

PUNK	
VOL. 1 NO.1 CONTENTS JAN 1976	
MARLON BRANDO - THE ORIGINAL PUNK.....	1
BY JOE KOCH	
POEM - BY ROBERT ROMAGNOLI.....	2
LOU REED - EXCLUSIVE INTERVIEW.....	3
BY JOHN HOLMSTROM	
RAMONES - ROCK N' ROLL - THE REAL THING.....	8
BY MARY HARRON	
METAL MACHINE MUSIC - A REVIEW.....	10
BY ROGER FRECHETTE	
SLUGGO - INTERVIEW WITH A FAMOUS BRAT.....	11
BY SCOOP 'LEGS' McNEIL	
CARS AND GIRLS - LEGS ON THE PROWL!.....	12
BY THE PUNK STAFF	
JOE - THE CARTOON PUNK GETS SHIT FROM SHIT.....	13
BY JOHN HOLMSTROM	
PUNK CONTEST QUIZ - TAKE MY QUIZ, PLEASE.....	14
BY THE PUNK STAFF	
DO IT YOURSELF 60'S PROTEST SONG.....	15
BY ROB ROMAGNOLI	
NEXT MONTH IN PUNK:	
PATTI SMITH MEETS ARTHUR RIMBAUD	
TALKING HEADS SPEAK OUT	
PLUS: MORE OF LEGS McNEIL - RESIDENT PUNK	

Magazine Punk, vol. 1, N°1, janvier 1976.

Ses drogues de prédilection sont alors les amphétamines, la colle (sniffée) et l'héroïne.

Le mouvement punk est sensé disparaître rapidement, à la fin des années 1970 en morphant plus ou moins en différents autres mouvements, comme la new wave, le post-punk, le hardcore...

Mais la réalité du punk était plus complexe que ses quelques grandes lignes.

De l'impossibilité d'être punk à 100% : Le hic de l'esprit punk – tel qu'on se le représente communément, c'est qu'une personne qui deviendrait soudain 100% punk, à fond dans la défonce et le pur chaos, s'autodétruirait en quelques heures, quelques jours ou quelques semaines, et c'est ce qui a pu arriver à beaucoup de punks des origines. Une telle personne n'aurait pas le temps de faire de la musique ni de transmettre quoi que ce soit : elle détruirait sa guitare avant de devenir capable d'en jouer, avant de créer et d'enregistrer une quelconque chanson, elle s'étoufferait dans son vomi avant d'avoir eu le temps de paraître cool, avant d'avoir pu donner envie à qui que ce soit de l'imiter.

Or les punks sont des êtres humains et, tous nihilistes qu'ils sont (s'ils le sont), ils sont équipés d'un instinct de survie, et comme toute forme de vie, ils sont dotés d'une compétence fondamentale : la capacité à apprendre (capter et stocker de l'information et s'en servir pour s'adapter et évoluer), quand bien même sur le tas, en autodidacte.

Plus ou moins rapidement, les plus malins et les plus costauds, comme Johnny Rotten, des Sex Pistols, ont appris à doser la défonce de façon à ce qu'elle puisse durer. Ils ont appris à doser la violence et l'agressivité, de façon à garder leurs dents, leurs instruments, leur liberté, et de façon à rester un minimum audibles (on ne peut pas faire de disques en prison et rares sont ceux qui achètent des disques de pur bruit). Leur taux de testostérone a probablement fini par diminuer un peu (l'effet de l'âge au niveau individuel, et peut-être l'effet des perturbateurs endocriniens au niveau générationnel ?), et c'est ainsi que certains des premiers punks historiques ont pu survivre et arriver jusqu'à un plateau télé des années 2000 ([interview de Johnny Rotten par Ardisson](#), à l'occasion de la sortie du film « L'obscénité et la fureur », sorti en novembre 2000).

Le mouvement punk au sens strict a peut-être semblé disparaître à la fin des années 1970, victime de sa propre philosophie auto-destructrice, mais il semblerait qu'il faille plutôt le voir comme une fleur qui aurait disparu après que ses graines mutées aient essaimé, en produisant des rejetons plus malins que ses ancêtres, plus malins que ceux qui ont fini étouffés dans leur vomi au bout d'une brève expérience de punkitude pure et dure.

Des punks « arc-en-ciel » ont contribué à donner naissance au mouvement « New-age » (Shapiro & Singer,

2005), des punks sont devenus travailleurs saisonniers agricoles itinérants, et d'autres encore sont devenus animateurs scolaires et ont enseigné des chansons de Renaud à des enfants des années 2000 (bien avant que Renaud ne redevienne à la mode).

Et puis surtout, le mouvement punk n'était pas aussi simpliste qu'on peut se l'imaginer. Se défoncer en faisant du bruit jusqu'à la mort n'est qu'une vision très caricaturale du punk. Sur le terrain, la réalité était et reste probablement plus complexe, plus vivante, plus créative, plus engagée, plus citoyenne et encore plus surprenante qu'elle n'y paraît au regard des gens « comme il faut ». C'est un milieu où la vie bouillonne de façon étonnante, comme dans les sources chaudes du fond des océans, ou comme dans des friches industrielles, où se développent une faune et une flore d'habitude rares en ville.

Par exemple, les punks des origines pouvaient aimer consommer de l'« *Adiparthrol™, amphétamine anorexigène alors disponible en vente libre qui provoquait, à très haute dose, des flash loves, c'est-à-dire des expériences extatiques, partagées à plusieurs, produisant un état d'euphorie si intense que les usagers avaient l'impression de baigner dans un état de bonheur universel* » (Marchant, Volume 1, 2016). Autrement dit, les punks pouvaient chercher à vivre des expériences similaires à celles vécues par les hippies sous LSD ou champignons psilocybe.

Autre exemple : le slogan « *No future* ». Tout d'abord, « *ce slogan, si caractéristique du mouvement punk à ses débuts, ne cite que les deux premiers mots de la phrase complète... qui est : "No future... for you !" (Pas de futur pour vous ! — cette invective s'adressant, bien entendu, aux "bien-pensants" de tous poils.)* » ([Idéologie punk, Wikipedia](#)). Ensuite, même si je prends ce slogan dans son sens usuel (il n'y a aucun futur pour personne), et si je m'extirpe de la pensée matérialiste occidentale, que je tente de me glisser dans la pensée d'un bouddhiste, ne pourrais-je pas traduire cette idée par « On ne peut être pleinement qu'ici et maintenant »? C'est en tout cas l'avis de [Noah Levine](#), ex-punk pur et dur durant son adolescence dans les années 1980 (nettement plus pur et dur que ceux que je fréquentais), devenu prof de méditation, et auteur de « *Dharma punx* » : « *Le bouddhisme enseigne la conscience du moment présent. Il ne s'agit pas de vivre pour un éventuel futur. Il s'agit d'une conscience de chaque instant au moment présent. Ça, c'est punk.* », écrit-il dans *Dharma punx*, un livre dans lequel il « *vous mène de son premier trip au champi, à son premier voyage en Inde* » et dans lequel il affirme que « *la pratique spirituelle n'est plus juste pour les hippies. Elle est pour tout le monde. Elle est pour les punks. Elle est pour les enfants.* » (cité dans/dixit « [Bouddha is a Sex Pistol](#) », par Marc Stein – traduction personnelle).

Autres références punko-bouddhistes : les livres « *Sit Down and Shut Up: Punk Rock Commentaries on Buddha, God, Truth, Sex...* » et « *Hardcore Zen: Punk Rock, Monster Movies and the Truth About Reality* », par Brad Warner.

L'esprit punk est si absolument contestataire qu'il conteste vraiment tout, y compris ses propres règles: il fait feu de tout bois et surgit, comme systématiquement, là où on ne l'attend pas, à contre-pied de tout, et potentiellement y compris à contre-pied de lui-même.

Comme malgré lui, il est potentiellement beaucoup plus créatif et spirituel que son nihilisme affiché ne le laisserait supposer.

Il cherche avant tout à être acteur, plutôt que simple consommateur culturel, ce qui le rend plus citoyen que son apparente violence chaotique le laisserait aussi supposer – violence et nihilisme d'autant plus relatifs, quand ils sont mis en perspective avec la logique anti-vie de la société capitaliste thermo-industrielle, soit disant si sérieuse et propre sur elle, qui aggrave chaque jour un peu plus la destruction de notre environnement, la 6ème extinction de masse, qui nous mène tous à notre perte.

L'esprit punk perdure... Je ne doute pas que ce que j'ai pu observer dans les années 2000, comme ce qui a pu être observé dans les années 1970-80, perdure : énergie exubérante, goût de la fête jusqu'au bout de la nuit, des sensations fortes, du bruit, de la dérision, du DIY, de la provocation, de la rébellion vis à vis des institutions, quitte somme toute à travailler pour elles ou à en profiter si l'occasion se présente, comme un agent secret peut travailler pour l'ennemi, pour le bien de sa cause. L'argent gagné au près des dites institutions, du système au sens large, sert à faire perdurer le mouvement, à faire de la musique, à acheter des bières ou de la vodka, des amplis, des cordes de guitares, à payer l'essence pour aller au concert, la location du local de répétition, les CD et leurs pochettes fait-maison (ou dûment pressés, au frais du groupe et/ou de ses mécènes, en exemplaires très limités)...

La défonce se doit d'être maîtrisée. On ne se soûle pas avant de jouer mais de préférence après, une fois le matériel rangé et hors de danger (bon, on boit éventuellement aussi avant, mais souvent juste gentiment, pour se mettre en jambe, gérer le trac...).

On apprend à opter pour des drogues réputées douces plutôt que pour celles qui font perdre des dents (on n'a pas forcément les moyens pour des soins dentaires pointus, on préfère pouvoir manger du saucisson plutôt que de la bouillie). On se débrouille pour rester capable d'aller travailler le lundi matin, parce que finir réellement punk à chien, SDF, à faire la manche dans la rue en plein hiver, on sent bien que ce serait loin d'être vraiment aussi fun que de faire la fête le vendredi soir après une semaine de boulot, peut-être surtout en Haute-Savoie (hivers rudes), ou bien on le fait pendant 6 mois quand on a 18 ans, et ça nous sert de leçon. Et, ainsi, comme malgré lui, le punk – tel notre microbiote intestinal (flore intestinale), maître en fermentation et putréfaction, dont une des fonctions est de dégrader ce que nos autres organes sont incapables de digérer, et de le transformer tantôt en substances nutritives, tantôt en substances pro-inflammatoires, toxiques, qui foutent le bordel – cet esprit persiste dans le système tout en cherchant toujours à en sortir, en s'y opposant il le stimule, comme le microbiote éduque et stimule notre système immunitaire, et ainsi, paradoxalement, il peut l'ensemencer, le fertiliser, le rendre plus vivant (ex. : quand on est animateur scolaire, en enseignant des chansons de Renaud aux enfants, plutôt que « Dodo, l'enfant do »). Si le punk se considère comme un rebut, un déchet, et si l'establishment le lui rend bien, eh bien, dans la nature, les déchets sont précisément ce qui sert de fertilisant à la Vie. Le déchet de la société est, comme fatalement, ce qui va la nourrir en retour, ce qui va être récupéré par elle, à son profit.



*Calendrier de la communauté de commune du Grand Anancy.
Récupération de l'esprit DIY punk ? Récup de la récup ?
« Mode » ou nécessité ?*

Ainsi, si par dérision autant que provocation, un punk nous affirme fièrement qu'il est une « merde » et qu'il aime faire de la « musique de merde », on peut lui répondre que les permaculteurs appellent la « merde », c'est à dire les excréments animaux (humains et non-humains), de « l'or noir » (et l'urine, c'est l'or jaune – ceci n'est pas une blague, il y a des livres sur le sujet! Ex. : « L'urine, de l'or liquide au jardin », de Renaud De Looze, dont le nom ne semble pas être un pseudo) : la merde est non seulement nécessairement produite par tout système vivant, mais indispensable à la fertilité même de ce système, que ce soit une forêt, une société ou un potager.

Chercher à faire taire l'esprit punk, c'est comme d'arroser les sols de pesticides et de fongicides : à terme, les sols meurent, s'imperméabilisent, sont ravinés et plus rien n'y pousse sans des tonnes d'engrais, eux-mêmes toxiques. Chercher à faire taire l'esprit punk, c'est comme de chercher à se rendre axénique (axénique = se dit d'un animal élevé en milieu stérile et dépourvu de microbiote/flore intestinale) : les rats axéniques se développent de façon anormale et ont un état de santé qui laisse fort à désirer, alors que les individus présentant une solide diversité microbienne pètent la forme (ex. de ref. : [Behavioural and neurochemical consequences of chronic gut microbiota depletion during adulthood in the rat](#), par Hoban et al., [Inserm](#),

Microbiote intestinal (flore intestinale).

Eh oui, notre diversité, dont les politiciens et les journalistes nous chantent souvent les vertus, en tant que société occidentale, à mes yeux, ce sont autant les personnes d'origine étrangère que nos marginaux, dont les punks.

Et, si je puis me permettre, je ne suis pas la seule à voir cette diversité en tant que fertilisant indispensable à la santé des communautés :

« N'importe quel système dépourvu de diversité est sujet à l'effondrement et à l'échec. En écologie, plus il y a de diversité, plus il y a de résilience. La résilience est la capacité pour un système à se remettre rapidement des difficultés. Plus il y a de personnes différentes, plus il y a d'idées, d'expériences, d'opinions, de résilience.

(...) La véritable diversité signifie multiplicité : un mélange d'âge, de couleurs, de race, de sexe, de genre, de religion, de profession, d'histoires, de styles de vie, et de gens qui ne sont pas d'accord.

(...) Étant conscient de nos propres privilèges et du besoin crucial de discussions, de diversité, d'éducation aux drogues, et d'opinions différentes au sein des communautés psychédélique et de la réforme de la législation sur les drogues, Psymposia titille l'univers et, avec un peu de chance, nous rapproche de l'objectif, de façon à ce que nous puissions en sortir meilleurs. » ([The Psychedelic Community Needs More Diversity. Let's Talk About That](#), by Brian Normand, 28 novembre 2016 – traduction personnelle).

... éternel Dionysos et autres dieux de la régénération et de l'exubérance vitale ? Je mentionne particulièrement Dionysos parce qu'il était considéré par les grecs comme un dieu délirant, le dieu de l'extase, du vin et de ses excès, de la folie et de la démesure, de la fureur et de la subversion, un héros différent à la fois des autres dieux et des mortels, car il meurt et renaît périodiquement, un peu comme le punk, qui est sensé être mort mais sans cesse revient. *« Ses attributs incluent tout ce qui touche à la fermentation, aux cycles de régénération [je vous ai déjà parlé du microbiote?] (...) Les chants et musiques dionysiaques font appel aux percussions et aux flûtes. Ils sont dissonants, syncopés, provoquent la surprise et parfois l'effroi »* ([Dionysos, Wikipedia](#) – je sais, on ne devrait jamais faire référence à Wikipédia, mais cet article semble mentionner des références intéressantes).

Ainsi, si les grecs avaient parlé le langage familier des punks, ils auraient peut-être appelé Dionysos le dieu « de la défonce, du raffut, du recyclage et de l'anarchie ».

Et dans ce texte, quand j'use du terme « esprit », pour parler de l'esprit punk, c'est autant dans un sens un peu littéraire, dans le sens « état d'esprit », que pour évoquer quelque chose de plus chamannique et animiste, comme l'esprit d'un Dieu. Pour un chamane, un esprit est une forme de vie individualisée, dotées de capacités d'apprentissage, de transformation, de communication, d'interaction avec les autres esprits, que ces esprits respirent et marchent comme nous (nous sommes nous-même des esprits), ou qu'ils soient autres : des montagnes, des arbres, l'atmosphère, des défunts... Plus ils sont vastes et puissants, plus on a tendance à les appeler « Dieux » plutôt que simple « esprits ». Ainsi, une planète est bien plus qu'un petit esprit mineur, son esprit est forcément plus puissant et prégnant que tous les autres esprits locaux et persistera forcément à travers les époques.

Et si l'esprit même de notre planète était foncièrement punk ? Un esprit libre, rebelle, qui aime faire du bruit (les concerts des oiseaux, le chant des baleines ou du vent, le fracas des vagues et des tempêtes...), et qui est capable d'un certain ordre sans gouvernement (l'ordre de la nature) ? Alors, si cela était, qu'est-ce que cela impliquerait pour toute personne souhaitant œuvrer à sa surface ? A la façon de tout chamane, de tout animiste, afin de pouvoir œuvrer pour notre bien personnel autant que pour le bien de notre communauté, telle une abeille, il nous faudrait nous rendre à l'évidence que personne n'est de taille à bâillonner cet esprit, que c'est lui qui nous fait et nous tient à sa merci, que la seule chose raisonnable à envisager, c'est d'en faire un esprit-allié, un collègue, qu'il convient donc de l'honorer, au moins de temps en temps en mettant la musique trop fort et en buvant un petit coup de trop, sans ça, cet esprit deviendra mécontent, refusera de coopérer avec nous, voir entravera tout ce qu'on entreprend et se débrouillera pour nous harceler constamment, via des figures incarnant son archétype, qui nous paraîtront toutes dangereusement punks, ingérables, perturbatrices, déviantes, dégoûtantes, insupportables...

Tant qu'on ne l'intègre pas, tant qu'on lui refuse l'accès à notre cœur, eh bien il reste dehors à frapper à la porte, et nous harcèle (oui, j'ai lu un peu C. G. Jung, c'est le seul psychanalyste qui garde un intérêt à mes yeux, avec Cynthia Fleury). Et il a bien plus de puissance de feu que Trump, que vous, et beaucoup plus de temps aussi. Et quand on lui ouvre nos portes (de la perception, du cœur, de l'âme...), il se révèle, et à quoi ressemble-t-il ? Peut-être à la Kundalini, à Pan, à Dionysos, à Kernunnos, à Quetzalcoatl, Kali... Qui sait ?

Peut-être est-il plus androgyne et multiforme que n'importe laquelle de ses créatures ? Les occidentaux l'appellent « Gaïa » depuis Lovelock & Margulis ([Lovelock, J.E. 1972. Gaia as seen through the atmosphere. Atmospheric Environment, 6, 579-580](#) ; [Lovelock, J.E. and Margulis, L. 1974. Atmospheric homeostasis by and for the biosphere: the Gaia Hypothesis. Tellus XXVI, 1-10](#)), mais qui est déjà aller voir sous ses jupes ?

Bref, l'esprit punk ne serait-il pas au moins l'un des visages de la personnalité même de notre planète ?

Si l'on a un tant soit peu de sincère considération pour les peuples animistes qu'on étudie (en tant que sociologue, ethnologue, anthropologue, etc...), dont on s'inspire plus ou moins au quotidien (néo-chamane, new-ageux, sorcière moderne, païen, animiste gaulois...), alors ce genre de question ne mérite-t-il pas un tant soit peu de véritable considération ?

Je laisse bien sûr ces questions grandes ouvertes.

Punk et psychédéliques, antinomiques ou tous les deux extatiques ? La quête de l'extase remonte à loin : voir les mentions de l'hydromel dans les Eddas, du Soma dans le Rig-Veda, les pratiques des derviches tourneurs, l'extase dionysiaque, jusqu'aux « trips » des hippies, etc...

L'extase – du grec *ekstasis*, transport, fait d'être hors de soi – « *est une expérience humaine universelle qui ne se restreint pas à des cultures, des religions, des époques ou des sphères géographiques données.* » (Schlesier, 2007). Elle peut être définie comme un état de conscience modifié pouvant donner lieu à différents types d'expériences plus ou moins intenses (on plane, on se désintègre, on se dissout, on fusionne, on atteint un état transcendant, on devient autre, on est transporté, etc...), expériences qui vont être vécues différemment en fonction de l'individu, du cadre culturel..., et décrites encore différemment par celui qui les observe. Ces états de conscience modifiés pourraient être vus comme une grande maison dans laquelle on peut entrer par plusieurs portes : la danse, la musique, le sport, le sexe, les psychotropes, l'automutilation, la méditation, l'ascèse, la prière, le yoga... Et, comme une maison a plusieurs pièces, cet état modifié de conscience pourra avoir différentes fonctions : récréative, sociale, thérapeutique, spirituelle... Selon la forme qu'elle prend et qu'on observe, selon l'observateur, sa culture, sa personnalité... On va la qualifier d'orgiasme, d'extase mystique, de défonce, d'ivresse, de transe, d'état de conscience modifié, etc... Mais au final, de mon point de vue, ce sera le même phénomène, observé et/ou vécu à travers différents prismes, différentes perceptions, différentes sensibilités socio-culturelles, différentes psychologies...

Chaque génération, chaque culture, chaque individu peut vivre et décrire l'extase de différentes façons et en faire différentes choses.

On a déjà vu plus haut que les punks des origines pouvaient chercher, à travers l'usage des amphétamines, à vivre des expériences similaires aux expériences extatiques vécues par les hippies sous PDL.

Les punks étaient donc plus hippies qu'ils ne le croyaient eux-mêmes, tout comme les hippies des origines furent pour ainsi dire les punks de leur temps, Elvis Presley le punk de son temps, etc...

Et ces punks de ma petite histoire, que j'avais brièvement entendus évoquer une soirée champi qui s'était tenue peut-être après un concert, entre potes plus ou moins alcoolisés, peut-être sur un parking, à l'arrière d'un « camion » aménagé, étaient donc bien en phase avec des pratiques traditionnelles au sein du mouvement punk.

Mais, mes potes punks auraient-ils expliqué qu'ils prenaient des psilo pour satisfaire leur quête d'extase ? Ou encore, en langage aussi pointus, pour leurs vertus thérapeutiques ? Afin de traiter leurs vieux traumatismes psycho-émotionnels ? Leur part d'ombre la plus sombre ? Pour explorer leur esprit, les frontières de la conscience ? Ou bien encore pour avoir des expériences « spirituellement significatives », comme disent les médecins et autres scientifiques qui étudient les PDL ?

Non, bien sûr, ils auraient expliqué qu'ils prenaient des psilo pour se marrer, pour l'éclate, pour la défonce, peut-être même en faisant tourner un pétard par la même occasion, autrement dit, dans un cadre d'utilisation qui laissait relativement à désirer (le mélange de substances étant en général fortement déconseillé par les spécialistes des PDL).

Mais ça, c'est ce qu'ils en auraient dit, entre potes, avec leurs mots de punks qui tiennent à leur image de gars brut de décoffrage. Dans l'intimité d'une discussion entre amis, entre quatre yeux, ou sous le couvert de l'anonymat, face à des questions précises sur le sujet, qu'en auraient-ils dit vraiment ?

Ce que le marginal appelle « défonce », ce que le législateur ou le médecin matérialiste et cartésien appellent « usage récréatif » ou encore « abus », l'anthropologue ou l'ethnologue ne se devraient-ils pas de l'envisager comme « extase » (Gauthier ; Maffesoli ; Tessier ; Schlesier) ?

Le week-end, plus fréquemment que les PDL, mes potes avaient l'habitude de pratiquer l'alcool à haute dose,

une certaine forme de binge drinking. Pour eux, cela semblait être une forme de sport extrême, comme les pogos ou la pratique du BMX en montagne. D'ailleurs certains pratiquaient bien aussi ce genre de sport, en prime. Beaucoup étaient franchement de jeunes forces de la nature en quête de toutes sortes de sensations extrêmes et relativement aptes à y résister, du moins dans une certaine mesure, pendant un certain temps. Dans une certaine mesure, ce genre de pratiques extrêmes ne pourraient-elles pas évoquer à un historien les bacchanales des romains, tenues pour célébrer Dionysos, ou bien même encore les pratiques de flagellation des catholiques, ce type d'expériences extrêmes étant connues pour mener à des expériences extatiques (les endorphines, tout ça...).

Est-ce qu'il est arrivé à mes anciens potes, au détour d'une soirée psilo, de vivre réellement une expérience de ce type, aux vertus cathartique ? Thérapeutique ? Spirituelle ?

Je n'en sais rien.

Existe-t-il d'ailleurs seulement un universitaire qui soit capable de répondre à cette question ? Par bribes et allusions éparées, certains ont pu brièvement l'évoquer (voir les références). Mais qui se soucie d'étudier la spiritualité des punks en France ?

Il m'est arrivé de côtoyer des punks de droite (eh oui, ça existe!), fans d'[Ernst Jünger](#) (inventeur du mot « psychonaute », et prière de lire au moins un livre d'Ernst Jünger avant de le traiter de « facho », seuls ceux qui ne l'ont pas lu le qualifient de ce terme), qui mentionnaient la mescaline dans l'une de leurs chansons, et qui disaient être « catho tradi », en dépit de leurs mœurs pas du tout « catho tradi » (non, je ne les citerai pas, ils détesteraient que je les cite, alors je respecterai leur volonté de discrétion). Ils restent d'ailleurs les personnes les plus cultivées que j'ai rencontrées « en vrai », jusque là, quoi qu'un punk plutôt sympathisant d'extrême-gauche, lui, puisse tout de même parfois citer Thoreau.

Bref, il semble que les punks puissent avoir une spiritualité (autant que des préférences politiques). Cela pourrait peut-être faire un sujet de mémoire ou de thèse de sociologie ou d'anthropologie sympa, cocasse.

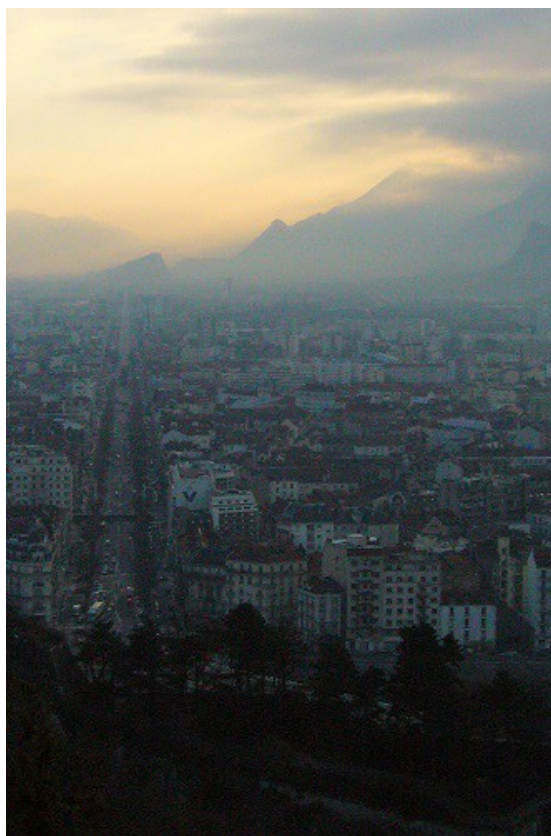
Somme toute, si des punks peuvent se tourner occasionnellement vers la défonce au psilo, c'est plus probablement parce que les psilos poussent gratuitement dans les champs, plutôt que pour leurs vertus thérapeutiques ou spirituelles. Le punk, plus ou moins précaire et fauché, et son esprit DIY, toujours en quête d'autonomie, peut préférer cultiver son propre cannabis (ou fumer celui cultivé par ses amis), et récolter des psilos dans la nature, plutôt que de consommer des substances de synthèses plus chères que de la bière.

Le punk des origines était sensé être une créature des villes, que la nature repoussait, il n'était pas sensé être attiré par une substance aussi naturelle qu'un champignon. Ce punk surgissait aussi en partie en réaction aux hippies, connus pour être très amateurs de PDL, et donc le punk des origines n'était pas sensé être un consommateur de PDL, d'autant plus que ces substances sont sensées favoriser l'émergence et [le développement d'une conscience écologique, d'un sentiment de connexion à la nature](#), (voir l'article Les psychédéliques pour un changement de système : des drogues pourraient-elles nous aider à sauver la planète ? par Jules Peck, traduit par JP Morel), soit-disant antinomique du punk.

Mais le punk n'est pas sensé suivre une quelconque règle non plus et les punks que je fréquentais n'étaient pas tous des enfants des villes.

Nomade, territorial ou avant tout hyper-adaptable? Plus qu'à un territoire, le punk me semble s'attacher à un certain opportunisme, à une certaine débrouillardise, à un mot d'ordre : « faire feu de tout bois ». Il va où le vent le porte (punks à tendance nomades, squatteurs...), tout comme il peut rester là où ça l'arrange, comme ceux que j'ai eu fréquentés, même quand cet endroit est imprégné de nature, théoriquement antinomique du punk.

Que ce soit Annecy, Grenoble, Chambéry ou Genève, ces villes sont visiblement environnées par la nature. Les montagnes, les lacs ou les fleuves y sont partout proches, faciles d'accès. La nature fait parti du décor, elle sert d'écran à l'asphalte et à la crasse de la pollution, on ne peut l'y oublier.



Grenoble, janvier 2008.

Et beaucoup de ces punks avaient grandi à la campagne ou en montagne, voir y vivaient toujours, et certains pratiquaient volontiers des sports en plein air (sports de glisse, BMX...). Ils ne semblaient pas vouloir rejeter leur terroir d'origine. Ils voulaient y faire du bruit, y mettre de la vie, de l'animation, s'y amuser, s'y exprimer, pas le rejeter ni s'en éloigner. Certains organisaient des concerts dans leurs villages d'origine, ou à proximité. Si le punk des grandes villes est censé affectionner les substances psychoactives des grandes villes (substances de synthèse), un punk des montagnes, lui, peut affectionner ses propres produits locaux : un PDL parfaitement naturel, qu'on va ramasser à quelques kilomètres de chez soi, cela coule de source, autant que de faire la fête avec la gnôle locale, fabriquée avec des fruits du verger du pépé du coin – fermentés par ses soins, et distillée par le bouilleur de cru du même coin. Même une expérience de connexion à la nature induite par PDL aurait pu leur paraître aussi familière que les montagnes visibles depuis les bords du lac d'Annecy, ou que celles où ils allaient faire du surf en hiver.

Le punk pourrait être tout simplement une créature potentiellement territoriale, occasionnellement attaché à sa terre, à son terroir... Avant tout, libre et très adaptable. Quand il a poussé en ville (où quand le vent l'y a poussé), il s'attache à ses bruits, à ses lumières, à ses liqueurs... Quand il a poussé à la montagne, ma foi, il se met sous la dent ce qu'il y trouve. C'est bien, après tout, l'esprit de la débrouille, du bricolage, du DIY, qui sont quelques unes de ses valeurs majeures.

Si le psilo fait parti du paysage local, alors on en profite.

Le punk, en opportuniste, tel le mycelium.

Difficile circulation de l'information : Au moment où j'entendis parler de cette « soirée psilo », j'ignorais quasiment tout des PDL, c'est tout juste si je connaissais le mot, je savais simplement que les psilo, c'est de la drogue (je me demande bien, d'ailleurs, où j'avais réussi à l'apprendre), c'est illégal, et je pensais que si c'est illégal, c'est que ça doit être particulièrement mal, je n'avais donc pas cherché à creuser le sujet, toute pleine de ma bien-pensance, de ma forte désapprobation morale. Non que j'approuvais par ailleurs l'usage que mes potes faisaient de l'alcool (j'étais peinée de les voir détruire leurs neurones, alors que leur créativité, leur humour, leur originalité, leur énergie, leur tolérance envers mes bizarreries..., me paraissaient si précieux), mais l'alcool, au moins, c'est légal.

D'ailleurs la soirée psilo en question n'avait été évoquée que brièvement, en passant. On ne m'en avait pas

chanté les vertus pendant 1H pour essayer de me convaincre d'être de la prochaine, alors que, souvent, des gens avaient insisté pour que je boive de l'alcool (moi qui avait été « straight edge » jusqu'à mes 31 ans environ), au moins un verre, au moins un fond de verre, même au sein de ma propre famille (pas du tout punk), « *Allez ! Pour nous faire plaisir !* », alors que l'alcool est très toxique et très addictif, et que les psilo ne le sont pas. Mais les gens ignoraient ce genre de détail à l'époque (information avérée par la science, garantie sans fake news), et l'ignorent encore souvent aujourd'hui, puisque l'Etat interdit, théoriquement, la circulation de ce genre d'information (voir mon article [Est-il légal de parler favorablement des psychédéliques en France ?](#)).

Les gens poussent volontiers à la consommation d'alcool, c'est culturellement ok, alors que les psilo et autres PDL, non : c'est le démon, voyons, tout le monde le sait !

Quoi que les punks en question dans cette histoire n'étaient pas d'esprit particulièrement satanique. Non. Ils connaissaient simplement les psilo pour être une substance particulièrement récréative, fun, de l'éclate, et gratuite (à la différence de la bière), quand on sait où les ramasser.

Enfin, je suppose – encore une fois, vu que nous n'avions pas discuté du sujet de façon détaillé. Je suppose qu'ils n'étaient pas d'esprit particulièrement satanique puisqu'ils étaient des punks, pas des adeptes de black ou de death metal, ou s'ils l'avaient été, ils ne l'étaient plus (désolée pour le gros cliché, pas du tout réaliste : les métalleux peuvent être lucifériens, païen/animistes, athées, catholiques royalistes...).

En dépit du fait que j'ai eu fréquenté ces personnes pendant un certain temps, je ne peux que supposer des choses au sujet de leurs pratiques en matière de PDL et, d'ailleurs, en France, ou ailleurs en Occident, je doute qu'un universitaire passionné de PDL ait déjà interviewé de façon intensive des dizaines de punks, de teufeurs et autres marginaux sur leurs usages des PDL – autant qu'on a interviewé les ayahuasqueros, et autres chamanes (terme impropre, je sais, mais bien pratique pour dire « tradipraticien qui use de diverses techniques, parfois de PDL, pour induire un état de conscience modifié et commercer avec les esprits dans l'intérêt de sa communauté »), leurs expériences bonnes ou mauvaises avec eux, leurs set & setting favoris, leurs méthodes d'approvisionnement, leurs pratiques de réduction des risques, etc...

Un punk qui prend des psilo pour le fun, ça ne fait pas très sérieux, ça ne peut pas sérieusement faire la matière d'une thèse, ni même d'un petit bout de mémoire.

Non, pour un universitaire, il semble que la seule façon sérieuse d'aborder le sujet, ce soit en pratiquant des expériences cliniques en laboratoire aseptisé, ou en cabinet de consultation aseptisé (ce qui biaise fatalement les résultats obtenus, puisque le setting – le cadre d'utilisation, influe beaucoup sur l'expérience psychédélique – Bernard, 2016), ou bien en étudiant ce qui a déjà été écrit et fait sur le sujet il y a 60 ans, ou bien en prenant l'avion pour aller interviewer des chamanes (curranderos, ayahuasqueros, tabaqueros, etc...) en Amérique du Sud ou en Afrique.

Ses propres compatriotes, dans les squats, les cafés-concerts et les salles de fêtes de petits bleds paumés, visiblement, l'universitaire les trouve moins vendeurs, disons.

Aller interviewer des étrangers qui vivent encore plus ou moins comme à l'époque des Conquistadors, dans des conditions de grande précarité (au fur et à mesure que la civilisation thermo-industrielle avance autour d'eux, que leur territoire recule, leur précarité augmente), dans les montagnes ou la jungle d'un autre continent, ça fait ouvert, ça fait « Levy Strauss », ça fait « Indiana Jones », ça fait « Moi, je ne suis pas du tout raciste », alors que rester en France, pour interviewer majoritairement des blancs vivant pour certains tout autant dans des conditions de grande précarité (squat, ZAD, vie itinérante, RSA...) et pas forcément très propres sur eux (puisque'ils font des trucs illégaux en écoutant de la musique qui tâche, et non des *icaros* de toute beauté, n'est-ce pas), là non, soit ça manquerait de piquant, soit ce serait peut-être au contraire un peu trop aventureux ? Quoi que, encore une fois (j'insiste), si je me trompe, n'hésitez pas à m'indiquer les titres des thèses ou des mémoires ou des livres qui existent sur le sujet, éventuellement en anglais, et de préférence accessible au moins en partie en ligne (j'ai un budget livre serré). J'ai cherché, j'ai même posé la question via facebook à Mme Marie Roué (anthropologue, directrice de recherche au CNRS)... – voir au passage ce qu'elle dit du milieu de l'ethnologie française :

« Le problème, en tout cas en ethnologie en France, c'est que la seule chose qui est valorisée c'est ce qui est de la théorie pure et l'observation, c'est un petit peu le bas de l'échelle... Les Anglo-Saxons justement se moquent des Français – et de l'ethnologie française en particulier –, à juste titre, parce qu'il y a vraiment une dichotomie entre la théorie sans trop de terrain et l'ethnographie qui n'est pas toujours valorisée. Il y a des gens excellents qui n'auraient pas fait carrière aisément en France. » (Roué, Guibert, 2016).

... Mais je ne dispose pas de la culture universitaire, ni de tous les outils de recherche des universitaires, j'ai pu passer à côté de plein d'informations, j'en suis consciente, et je suis la première à le déplorer.

Bref, il y a 10-15 ans, très peu de gens en France étaient au courant que les PDL ne sont ni toxiques (à dose utile) ni addictifs. Et aujourd'hui ? De plus en plus d'universitaires s'y intéressent, mais les universitaires sont-ils doués pour faire de la communication ? Les livres en français, écrits par des français sur le sujet se comptent toujours sur les doigts d'une main et l'information continue à mal circuler. Le site web de l'association [Société Psychédélique Française](#), sensée être une association de « médiation culturelle et scientifique » sur les PDL contient moins d'information que le site [Psychoacif](#)... Les universitaires seraient-ils jaloux de leur science ? Ou peut-être trop occupés par leurs thèses et leurs recherches pour faire de la communication ? Ou bien, tout simplement, leur cursus est-il dépourvu d'une formation en communication ? [remarque : Je me permets d'écrire « blancs », à l'américaine, parce qu'il y a encore 10-15 ans de cela, dans les milieux punks que je fréquentais, il y avait très peu de personnes de « couleur ». Un « black » ou un maghrébin dans ce milieu y faisait figure d'exception socio-culturelle. Le seul que j'y ai croisé était un français d'origine maghrébine, étudiant en philo passionné par Kierkegaard, adepte de taï-chi et de slam, si ma mémoire est bonne. Pour voir des personnes de couleur, en général, il fallait aller à des concerts de reggae et, désolée, je n'aime pas trop le reggae, sinon, à l'heure actuelle je serais peut-être en train d'écrire un article sur le cannabis?]

Religion alternative... de la bien-pensance ? Dans le mouvement des spiritualités alternatives, du chamanisme, ou du néo-chamanisme et autres New-age français – faisant pourtant partie, on l'a vu, des héritiers des punks, on ne trouverait probablement guère plus de considération pour les punks et/ou les PDL : bon nombre de personnes dans ces milieux considèrent probablement, soit que les PDL sont des substances purement récréatives, justement réservée aux punks, aux drogués, aux athées, aux gens pas sérieux, aux toxicos, soit que l'usage récréatif du PDL, comme le psilo, est une offense, que ce genre d'usage fait bien d'être interdit, par respect pour la médecine sacrée qu'est le psilo. Quoi que les français qui savent que les psilo font partie des « médecines sacrées » semblent encore assez rares dans ce milieu – mais mes estimations sont bien sûr faites à la louche, très personnelles, et pas du tout dignes d'une statisticienne – d'ailleurs, comment faire de quelconques statistiques parfaitement fiables en la matière, dans un pays où ces substances sont si diabolisées, même dans les milieux des thérapies alternatives et des spiritualités alternatives, et où en parler reste si stigmatisant, même dans ces milieux soit-disant si ouverts et bienveillants ?

Alors que je me souviens avoir lu (ou entendu?) le récit d'une guérisseuse mazatec mexicaine qui racontait que la première fois qu'elle avait pris des psilo, c'était dans les champs, alors qu'elle était adolescente, en dehors de tout cadre rituel (désolée, j'ai complètement oublié où j'ai lu ou entendu ça ; je fais la punk, je ne cite pas ma source, mais un spécialiste de la spécialité devrait être en mesure de la retrouver).

(addendum, février 2024 : voir le livre « Maria Sabina, la sage aux champignons sacrés », récit autobiographique de Maria Sabina, propos recueillis par Alvaro Estrada. On y apprend que Maria Sabina commença à consommer des psilo vers l'âge de 5-7 ans, avec sa sœur plus jeune qu'elle, dans les champs, poussée par la faim, en dehors de tout cadre rituel. Version PDF :

<https://psychedeliques.home.blog/2021/07/25/maria-sabina-la-sage-aux-champignons-sacres-psilocybe/>).

Même les mazatec font parfois les punks et osent parfois consommer des psilo en dehors du cadre des *velada* (cérémonie de type chamanique, à visée thérapeutique, d'harmonisation de l'individu et/ou de la communauté ; voir le documentaire « [Maria Sabina, mujer espiritu](#) » (en anglais), de Nicolas Echevarria).

Même les peuples indigènes font parfois des trucs juste pour le fun et, cela, peut-être plus souvent que les personnes qui s'identifient chez nous comme chamanes, guérisseurs, etc., et qui aiment à prendre exemple sur les peuples autochtones étrangers et sur leur culture?

De l'intérêt du punk dans le domaine des psychédéliques : Les scientifiques passionnés de PDL s'intéressent assez peu à l'usage récréatif des PDL, qu'ils ont désormais la délicatesse de qualifier de « naturalistic use » (usage naturaliste), moins négativement connoté que le terme « récréatif » (souvent compris comme « pas sérieux »/stupide par beaucoup de psychonautes « intello »). La littérature scientifique est assez pauvre en information sur le sujet, alors que ce type d'usage sans surveillance médicale est statistiquement le plus important de tous. Une des rares publications que j'ai déniché sur le sujet suggère que ce type d'usage associant un groupe, de la musique et la nature pourrait améliorer les capacités de l'utilisateur à « sentir, percevoir et agir » (ref. : [Psychedelic pleasures: An affective understanding of the joys of tripping](#), par Frederik Bøhling). Une autre publication montre qu'un fumeur peut parvenir à se défaire de son addiction au tabac, ou à en réduire sa consommation, grâce à l'usage de psychédéliques, sans

surveillance médicale (ref. : [An online survey of tobacco smoking cessation associated with naturalistic psychedelic use](#), par Johnson et al.). Idem avec le cannabis, les opioïdes et les stimulants (ref. : [Persisting Reductions in Cannabis, Opioid, and Stimulant Misuse After Naturalistic Psychedelic Use: An Online Survey](#), par Garcia-Romeu et al.).

Mais, au-delà des effets directs sur l'utilisateur, en matière de PDL, pourquoi serait-il intéressant de se pencher sur les us et coutumes des punks français, et pas seulement sur ceux des mazatec ?

Parce qu'en France, les punks (et marginaux affiliés ou sympathisants) semblent faire parti de ceux qui ont une bonne connaissance du sujet, depuis longtemps, ils sont pour ainsi dire les héritiers ou cousins des hippies des années 1960 (les vrais, pas ceux qui ont viré « gauche caviars » : plutôt ceux qui ont peut-être fondé des labels bio ou qui sont partis élever des chèvres dans le Larzac ?). Il pourrait par exemple y avoir des transmissions de pratiques entre punks expérimentés et novices, de la même façon qu'il y a transmission de pratiques entre anciens guérisseurs et novices apprentis. Parmi eux, certains pourraient avoir une bonne maîtrise des posologies propices à l'éclate plutôt qu'au trip chelou. Ils pourraient avoir bâti, avec l'expérience, des pratiques de réduction des risques : avec quoi il est ok de mélanger les psilo, avec quoi il vaut mieux éviter de les mélanger, avec quelle dose il est plus prudent de débiter quand on n'en a jamais pris, comment gérer un bad trip ou bien un pote dont le trip part en cacahuète, etc... Certains sont peut-être devenus très doués dans l'art de récolter, cultiver, faire sécher et conserver les psilo, de toutes sortes de façons ? Certains feraient peut-être de bons fournisseurs et vendeurs de smartshop (magasin dédié à la vente de truffes et de kits de culture de truffes psilocybe aux Pays-Bas), après une petite formation en bonne et due forme au près des vendeurs et cultivateurs en activité aux Pays-Bas, bien entendu, afin d'optimiser la réduction des risques, autant que la qualité des produits vendus.

Sur le groupe facebook « Adopte un.e collapso », je me souviens avoir vu passer la présentation d'un jeune homme qui avait l'expérience de la vie en communauté autogérée, en ZAD (compétence reconnue rare et précieuse dans le milieu de la collapsologie) et qui envisageait de devenir cultivateur de psilo. J'avais tout juste eu le temps de lui envoyer par message privé mon premier article sur [le psilo et la cérémonie](#), il avait tout juste eu le temps de me répondre que lui et sa mère avaient beaucoup apprécié l'article (oui, sa mère, il n'y a pas de coquille), puis sa publication et son profil avaient disparus, peut-être signalés par des collapso et la même bien-pensance que celle qui m'habitait il y a 10 ans ? Ou peut-être a-t-il lui-même supprimé son profil, jugeant finalement que facebook n'était pas le bon lieu pour lui (comme Le Brise Glace n'était guère le bon lieu pour le punk) ?

J'ai aussi souvenir d'un autre pote, vivant souvent à la punk, dans un camion aménagé, qui m'avait raconté une histoire qu'il trouvait bien drôle : comment une de ses potes flics était un jour tombé sur son pot de miel aux psilo, et comment elle en avait mangé, et mangé, en trouvant ça tout à fait délicieux. Méthode de conservation impeccable, vraisemblablement le genre de produit artisanal qui pourrait très bien se vendre en smartshop.

Si j'ai bonne mémoire, il n'avait pas osé la prévenir de ce que le miel contenait.

Longtemps après, en dehors du milieu punk, un autre pote m'avait raconté le même genre d'histoire : comment, au cours d'une soirée, il avait grignoté des psilo à disposition sur une table, en croyant qu'il s'agissait de pousses de soja. Il semblait d'ailleurs avoir gardé un assez bon souvenir de cette soirée, passée dans une sorte d'atmosphère d'amour universel.

Voilà à quel genre de situation mène la prohibition, soit dit en passant : à la prise de risques en tous genres.

Les gens voient un psilo et sont incapables de l'identifier en tant que tel. Certains mycologues se refusent même à publier des photos des psilocybe dans leurs ouvrages d'identification, peut-être par peur d'être accusés d'incitation à la consommation de substances illicites? Et les rares cas d'intoxication aux champignons « magiques », semblent être en réalité des cas d'intoxication causés par l'ingestion de [champignons mal identifiés](#) (voir l'article Magic mushrooms: Hope for a 'cheap high' resulting in end-stage renal failure, par Regele et al.), pris pour des psilo alors qu'ils n'en sont pas. Et puis on préfère se taire plutôt que d'expliquer à quelqu'un ce qu'on met à sa disposition : une substance actuellement illicite à manier avec précaution. Faire consommer un psychotrope à quelqu'un, plus ou moins volontairement ou pas, sans qu'il le sache, augmente les risques de bad trip et écorne méchamment au passage la notion de « consentement libre et éclairé », comme disent les médecins.

Ceci dit, sans parler de ce côté taquin, les punks pourraient toute fois avoir un certain nombre de véritables compétences que les universitaires n'ont peut-être pas, mais que les universitaires pourraient inventorier et valoriser, de la même façon que les anthropologues inventorient les savoirs indigènes relatifs à la gestion de l'environnement, de façon à défendre et faire valoir les droits et compétences de ces indigènes à gérer leur

propre territoire (voir par exemple [le travail de Marie Roué](#)). Là, il s'agirait de faire valoir le droit des indigènes français à user des PDL, en démontrant qu'ils en usent déjà sans que cela ne cause trop de dommages, ou en tout cas vraisemblablement beaucoup moins de dommages que l'alcool ou le tabac (d'après ce qu'en dit la science).

Si je me pense en tant que gauloise autochtone (mon test génétique 23&Me indique que 99,8% de mes ancêtres étaient originaires d'Europe, 92,5% d'Europe du Nord-Ouest et 58% franco-germaniques, et ma maison, dans le Morvan, est située à une douzaine de kilomètres de Bibracte, ancienne capitale gauloise), je constate en effet bel et bien que mon droit à user de certains produits de mon terroir est bafoué par la société thermo-industrielle, et encore trop peu de gens se lèvent en pleine lumière, haut et fort, pour faire valoir mon droit d'autochtone à user librement de ces substances qui poussent ou poussaient jusqu'à récemment « chez moi », et qui pourraient m'être bien utiles pour m'habiller, me nourrir, me soigner, voir pour commercer avec mes dieux et mes ancêtres. Je parle là autant des psilo que du cannabis, c'est à dire du chanvre, plante qui était encore cultivée partout en Europe à une époque pas si lointaine (fabrication de tissus, de cordes, usage médicinal, rituel...), et cela depuis longtemps : on en a par exemple retrouvé jusque chez les Vikings (ref. : [Physical evidence for the antiquity of Cannabis sativa L.](#), par Fleming & Connell Clarke) et on en trouvait aussi en France jusqu'à relativement récemment, par exemple dans le Morvan (voir par exemple le blog [Le MorvandiauPat](#)). Pour d'avantage de détails, voir par exemple le documentaire [Jack Herer Empereur du Chanvre](#) : « *Au lieu d'utiliser du bois ou du pétrole, on pourrait presque tout fabriquer à base de chanvre* » (papier, carburant, textiles...).

Et si vous trouvez étrange l'idée de faire valoir les compétences actuelles de ceux que le législateur et le policier appellent « trafiquants », voir par exemple ce qu'en dit Alexandre Boisson, ancien policier ayant travaillé au sein du Groupe de Sécurité du Président de la République, dans le livre « *Face à l'effondrement, si j'étais maire ?* », dans le chapitre sur le chanvre : « *...cette plante, bien connue dans certains trafics qui n'en marchandent que les effets euphorisants, a la capacité économique d'offrir une seconde chance d'emploi (légal) à ceux qui la connaissent bien et la cultivent aujourd'hui sous sa forme illégale. (...) En tant qu'ancien flic (pas du tout consommateur de cette plante version roulée), je me permets de dire ceci : à l'heure où j'écris ces mots, quand on est du mauvais côté de la barrière du droit, même si on a un business qui marche et une organisation socialement structurée, on est qualifié de trafiquant, mais le jour où la barrette de shit vaudra moins que la version légale de certaines applications du chanvre, alors beaucoup d'ex-délinquants changeront de costume, modifieront les titres de leurs employés, ils auront alors la chance de devenir de vrais chefs d'entreprise utiles à l'essor de notre société !* » (page 122-123). [note de l'auteure : dommage que Mr Boisson semble oublier que beaucoup de clients des « trafiquants » sont en réalité des personnes qui en « dépendent » non pour leur confort, non pas addiction, mais parce que le cannabis/chanvre est la seule substance qui, tout en étant moins toxique que certains médicaments, soulage les symptômes de leurs pathologies chroniques ou aiguës : cancer, sclérose en plaque, fibromyalgie, troubles du sommeil, etc... Toutes ces pathologies que le système médical occidental ignore comment traiter efficacement sans effets secondaires].

Pour un chercheur français, peut-être plus ou moins fauché et en mal de financements, un des avantages de répertorier des pratiques françaises actuelles en matière de PDL, c'est que cela coûterait beaucoup moins cher qu'un séjour au fin fond de l'Amazonie. Cela pourrait même être fait en toute autonomie, à la punk, en mode « DIY », sans aucun financement, juste avec un peu de curiosité d'esprit et de goût de l'aventure, que l'on a forcément quand on est un chercheur passionné de PDL, en principe. Que ce soit sur le terrain du « IRL » (In Real Life/dans la vraie vie) : aux concerts punks, dans les free party (s'il en reste?), dans les [festivals transformationnels](#) (voir l'article Harm Reduction or Psychedelic Support? Caring for Drug-Related Crises at Transformational Festivals, par Ruane), dans des cafés psychédéliques (en lieux publics et/ou privés), dans des ZAD, dans les stages de chamanisme, dans les festivals de chamanisme..., ou sur le terrain du « virtuel » : via la participation à des groupes de discussion, des questionnaires/interviews anonymisés sur internet (plus on multiplie les terrains d'explorations, plus on collecte d'info variées : tout le monde n'est pas sur facebook, tout le monde ne va pas aux concerts...), l'universitaire aurait beaucoup à faire, pour que lui et le législateur puissent se faire une meilleure idée de la réalité du terrain, et pour qu'ils puissent ainsi mieux réfléchir et agir en conséquence, en réalité, plutôt qu'en théorie.

Addendum, février 2024 : peu de temps après l'écriture de ce texte, à quelques kilomètres de chez moi, j'eus l'occasion de rencontrer un teuffeur, à peu près de mon âge, qui vivait dans son camion. La conversation aborda le sujet des PDL. Il évoqua l'état de la science sur le sujet, les potentiels effets thérapeutiques des PDL, et, voyant mon intérêt, sorti un gros sachet de Psilocybe semilanceata séchés, ainsi qu'une balance de

précision. Il pèse 2g et m'en fait cadeau. C'était là un joli cadeau prudent, 2g étant en général considéré comme une dose récréative ok pour un débutant. Il ne me connaissait pas, ignorait tout de mon niveau réel d'expérience, aussi il valait mieux éviter de m'en mettre trop entre les mains (la valeur financière en aurait aussi été plus élevée). Il témoigna-là du fait qu'il souhaitait faire de la réduction des risques en évitant d'offrir une dose trop forte à une potentielle débutante naïve, et que non seulement il le souhaitait mais qu'il était en parfaite capacité de le faire concrètement.

Légalisation et régulation, ou simple décriminalisation ? Soit dit en passant, certains psychonautes, comme [Thomas Hastis](#), auteur de *The witches' ointment*, qui considèrent les psilo comme une médecine sacrée, sont vent-debout contre l'idée de la légalisation et de la régulation des PDL : ils souhaitent uniquement leur décriminalisation, parce que, selon eux, la régulation conduirait fatalement les lobbies à s'emparer de ces substances pour en entraver la culture ou la récolte par le citoyen d'une part, et d'autre part pour en faire des produits de type « cigarettes industrielles » ou médicaments de piètre qualité (ex. : psilocybine pure, en lieu et place de la synergie naturelle de substances variées présente dans les psilocybe), vendus à prix prohibitif, et/ou uniquement sur ordonnance, en clinique, etc... Pourtant, sur le marché du tabac, substance psychotrope légale et régulée, et même toxique et addictive, aussi considérée comme médecine sacrée par de nombreux peuples autochtones américains... Eh oui, soit dit en passant, les peuples autochtones américains considèrent le tabac comme « sacré » : de leur point de vue, c'est une plante maîtresse, une plante qui enseigne (ex. de ref. : [Traditional tobacco, Keep It Sacred](#), [keepitsacred.itcmi.org](#)), donc il vaudrait mieux, par respect pour eux et pour la plante, éviter de raconter qu'il s'agit de « la drogue la plus stupide du monde » (dixit Vincent Verroust, dans [À la recherche des fleurs psychotropes au Jardin des plantes](#), article de Vice, par Bas-Lorant et Rossi). C'est ce que l'industriel occidental a fait du tabac qui est stupide, pas le tabac lui-même. Nuance de taille. Et techniquement, les plantes sont même de plus en plus considérées par les scientifiques comme capables de communiquer entre elles, de façon très intelligente, même le tabac. Exemple : [« Communication between plants: Induced resistance in wild tobacco plants following clipping of neighboring sagebrush »](#), par Karban et al.. ... Bref, si l'on trouve massivement des tabacs industriels de piètre qualité (pas du tout pur et naturel), on trouve aussi du tabac artisanal et/ou bio (ou cultivé sans pesticides), à prix abordable, et il est même légal d'en faire pousser dans notre appartement ou dans notre jardin pour notre propre consommation (voir les vidéos youtube sur le sujet, ex.: [Cultiver et fumer son tabac à rouler bio à la maison](#)).



*Boîte de "Ninas", par Joseph [Martin](#), Bohan sur Semois (Belgique) ;
13,90 euros/50 cigarillos de tabac pur et naturel.*

Et c'est la même chose pour les alcools fermentés (bière, vin, cidre), j'en ai pris conscience très tardivement grâce à [Laurent Appel](#) (de l'asso [ASUD](#)), via un groupe de discussion facebook qu'il a créé récemment : en France, nous avons le droit de fabriquer ces alcools nous-même, à la maison, pour notre consommation personnelle (la fabrication des alcools distillés est d'avantage réglementée), même Madame Figaro en parle : [Faire son alcool à la maison, la nouvelle tendance?](#) (2017): « *Le do it yourself (DIY) est plus que jamais à la mode. Après le tricot, la déco et la cuisine, il s'étend aux boissons alcoolisées à faire à la maison* ». On

trouve des chaînes youtube dédiées au sujet, tout à fait passionnantes ! Exemple : [Bricole Barssicole](#), qui compte près de 9000 abonnés à ce jour (14 avril 2020).

Alors pourquoi ne pas imaginer simplement une légalisation et une régulation tout aussi souple pour tout ce qui peut pousser dans un salon (cannabis, psilocybe, peyote, sauge divinatoire...) ?

Sur le modèle du tabac artisanal et du vin bio, un « produit » légal et régulé à base de psilo, non toxique et non-addictif, comme un miel au psilo, pourrait être 100% écolo et respectueux de la « médecine sacrée » : miel bio de pays récolté de façon raisonnée, dans le respect de l'abeille et de son stock de miel pour l'hiver, psilo bio local cultivés en biodynamie, labellisé Nature & Progrès ou Demeter, bocal consigné. On pourrait aussi trouver dans les smartshops des produits de qualité plus low-cost, comme des psilo bio, simplement français, cultivés à plus grande échelle plutôt que local, simplement séchés sans fioritures, vendu bruts, à un prix accessible même aux plus précaires (RSAistes, SDF, migrants...), par exemple à raison de 1 à 5g de psilo par sachets en plastique biodégradable, à un prix d'environ 2-3 euros le gramme. Et bien entendu, la culture des psilo, comme du cannabis, pourrait être légale pour le citoyen majeur, tant que cette culture viserait uniquement à satisfaire sa consommation personnelle (avec nécessité d'avoir une licence pour en vendre, labels qualité, etc...). Que ce soit pour en faire un usage récréatif, thérapeutique (auto-médication) ou de type chamanique, peu importe, tant que votre consommation se limiterait au cadre privé (et pas au volant, par exemple – avec la pratique, par les forces de l'ordre, de [tests comportementaux](#) (www.stoplaprohibition.fr/) pour juger de votre capacité à conduire, plutôt que des tests salivaires), personne ne serait dans votre dos pour savoir ce que vous en faites, tout comme je suis libre d'utiliser le tabac de façon récréative, rituelle ou pour en expérimenter d'éventuelles vertus médicinales (ref.: [Medicinal uses of tobacco in history](#), par Charlton), ou – **addendum, février 2024** : au jardin, pour en faire un purin efficace pour lutter contre les altises (découverte faite par une de mes voisines, ingénieure de formation, qui s'est reconvertie en passant un BPREA).

Préjugés de classe et réduction des risques : Le législateur affirme depuis les années 1960-70 qu'il serait dangereux de légaliser les PDL non seulement parce que – soit-disant, attention ! Fake news ! – ils n'ont aucune utilité thérapeutique et parce qu'ils sont très toxiques, mais aussi parce que la population n'en a pas la connaissance, pas l'habitude, parce qu'ils ne font pas parti de nos traditions, parce que l'absence de pratiques traditionnelles entraînerait forcément les gens à faire n'importe quoi et à se mettre en danger si tout à coup tout le monde avait librement accès à ces substances, comme aux Pays-Bas, qui n'est pourtant pas un squat à ciel ouvert. Argument on ne peut plus infantilisant, mais relativement normal dans le cadre du patriarcat ambiant. Celle qui se considère comme notre élite gère les affaires en infantilisant le reste du peuple. Circulez, y a rien à voir ! Nos élites gèrent... Et à l'heure du confinement pour cause de pandémie de corona virus, on voit comment elles gèrent vraiment bien les choses, n'est-ce pas ?

Alors qu'une partie de la population a bel et bien l'habitude des PDL, il s'agit simplement d'une minorité marginale que l'on préfère ignorer, à qui l'on donne peu volontiers la parole et qui, d'ailleurs, préfère rester underground (sous-terre), de peur de se corrompre si elle venait à trop prendre la lumière.

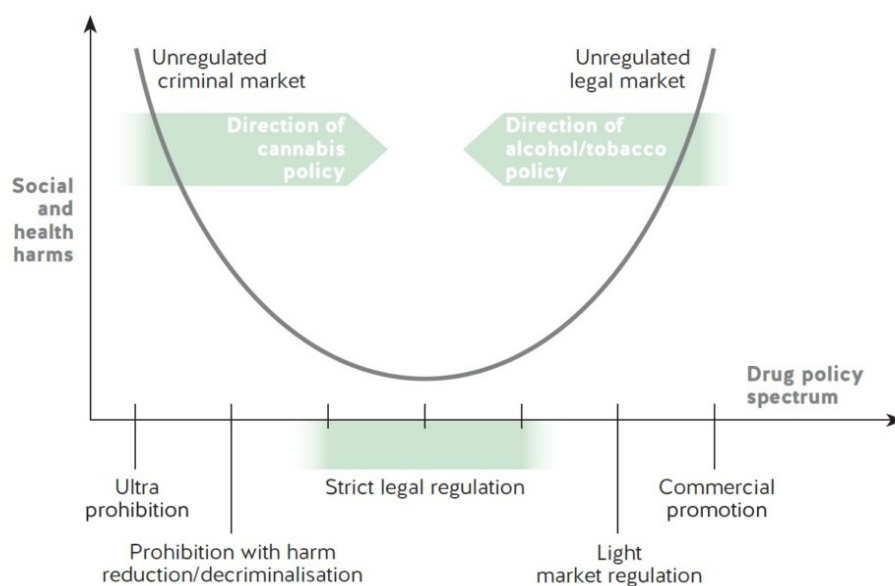
En matière de PDL, il me semble que, d'une certaine façon, les punks (et autres teufeurs, marginaux et alternatifs) français sont un peu à la France ce que les mazatec sont au Mexique. Leurs connaissances et leur expérience sont là, si tant est qu'on se donne la peine de leur donner le droit d'exister et la peine d'y accéder, si tant est qu'on ne supprime pas leur profil facebook dès qu'ils mentionnent le mot « psilo ».

Et c'est d'avoir accès à l'information qui permet la réduction des risques. C'est le permis de conduire et le code de la route qui réduisent les risques en matière d'utilisation de la voiture. Si l'on interdisait les voitures dans l'espoir de ne plus avoir de morts sur les routes, on reviendrait au char à bœuf et au cheval pour se déplacer, et voilà qu'on se mettrait à avoir des morts par accidents de cheval et de char à bœuf, parce que, comme disent les anglophones « Shit happens » (« des emmerdes arrivent toujours »).

Quoi que, il faut bien l'admettre, avoir une bonne habitude pluri-millénaire de l'alcool échoue à empêcher environ 40 000 personnes de mourir chaque année en France des effets délétères de l'alcool... Décidément, « shit happens » (ref.: [Consommation d'alcool en France : où en sont les Français?](#), sur le site de www.santepubliquefrance.fr/).

Rien n'est jamais parfait. La libre circulation de l'information, ainsi que la légalisation et la régulation permettent de réduire les risques, mais le risque zéro n'existe pas. La poursuite du risque zéro est non-seulement illusoire, très naïve, mais contre-productive : la politique prohibitionniste est une catastrophe sur tous les plans (sanitaire, sécuritaire, budgétaire, libertés individuelles...). A l'international, des organisations comme [Transform Drug Policy](#) ou [La Liaison Antiprohibitionniste](#) l'expliquent bien, ou en France [ASUD](#),

[La Police Contre la Prohibition...](#), et [bien d'autres encore](#) à retrouver sur le site de la Liaison Antiprohibitionniste.



Graphic adapté d'un concept du Dr John Mark, source: [Transform Drug Policy Foundation](#)

Corps en formation cherche sa tête... et son cœur ? La communauté psychédélique française est encore peut-être très largement inconsciente d'elle-même et de ses limites, comme une étoile en formation ressemble encore d'avantage à un nuage de gaz très nébuleux plutôt qu'à une grosse boule de feu, comme un iceberg qui ne serait conscient que de sa partie émergée : celle qui ose prendre la parole sur les groupes de discussion consacrés aux PDL, ou au cours de conférences, dans des vidéos youtube, celle qui prend la peine de s'informer en anglais, de lire des livres, de suivre les actualités d'organisations comme [MAPS](#), la [Fondation Beckley](#), etc., celle qui prend la peine de s'informer ailleurs que sur [Psychoactif](#) ou [Erowid](#). Beaucoup de consommateurs de PDL ne se pensent peut-être même pas en tant que membre de la communauté psychédélique, alors qu'ils le sont de fait, certains ne veulent peut-être même pas y mettre un orteil en voyant des petites guéguerres et conflits d'intérêt y apparaître (via les groupes de discussions facebook, par exemple), et il semble que la partie la plus émergée de l'iceberg n'ait guère envie de regarder ce qui se passe réellement sous l'eau, ne semble guère prendre en considération les éventuels besoins ou problématiques des consommateurs les plus discrets, dont certains sont probablement aussi les plus précaires, les plus précaires qui mériteraient qu'on les inclut dans nos réflexions et dans nos prises de paroles, du haut de nos privilèges de gens qui ont les moyens (temps, énergie, santé, moyens matériels, capacités intellectuelles...) de passer des heures à écrire des trucs que seules 2-3 personnes liront et qui peuvent se permettre de diffuser de l'information sur le sujet via les réseaux sociaux, sans avoir trop à craindre de se retrouver en position délicate avec un patron ou un (ex-)conjoint, les services sociaux..., à cause de cela.

Un universitaire, un docteur est susceptible de monter sur ses grands chevaux si on le qualifie de « privilégié », puisqu'il fait peut-être parti des chercheurs et/ou étudiants très pauvres et précaires, si nombreux en France, alors qu'il a peut-être un divorce dispendieux sur le dos et peut-être la menace d'avoir aussi l'ordre des médecins sur le dos, etc., seulement, à niveau de précarité par ailleurs égal (revenu, logement...), avoir un gros diplôme plutôt qu'aucun reste une forme de privilège, un avantage. Un punk sans diplôme reste techniquement plus précaire qu'un punk avec diplôme. Quelque chose me dit que mon ancienne pote punk désormais équipée d'un doctorat en Lettres & Arts pourrait bien être d'accord avec moi sur ce point.

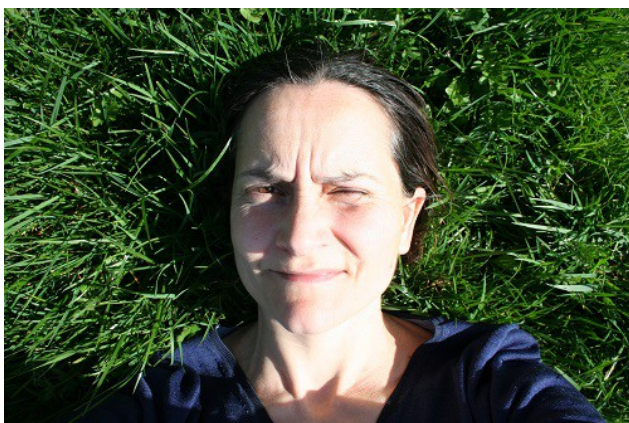
En Occident, le simple fait d'être blanc est un privilège. Oui, je sais, ça pique de lire ça quand on tient à ce que cela se sache qu'on n'est pas du tout raciste et que la couleur de la peau, ça ne compte pas, blabla. Notre couleur de peau, ce n'est pas quelque chose dont on est responsable, c'est un héritage, de le même façon qu'hériter d'une fortune est un privilège indépendant de notre volonté. Mais qu'on en soit responsable ou pas,

que ce soit une fortune, un diplôme, une couleur de peau... Un privilège reste un privilège. Et la communauté psychédélique anglophone réfléchit déjà au sujet et il serait temps que la communauté francophone s'y mette aussi : [The psychedelic renaissance and the limitations of a White-dominant medical framework: A call for indigenous and ethnic minority inclusion](#), par Jamilah George et al.; [Why the psychedelic community is so white](#), par Ifetayo Harvey/Psymposia ; [Privilege and safety in the psychedelic community](#), par Natalie Ginsberg/Psymposia ; [The Dire Need for Systemic Critique Within Psychedelic Communities](#), par David Nickles/Psymposia, sur le site de Chacrana.

Je montre l'exemple et je balaye devant ma porte : en dépit du fait que j'ai un handicap dont les comorbidités m'ont empêchée de suivre des études pour cause d'absence de diagnostic et d'absence d'accompagnement adapté, pour cause de système scolaire non-inclusif, en dépit du fait que j'ai toujours alterné jobs précaires à temps partiel et périodes sans revenus, en dépit du fait que je ne suis en ce moment qu'une femme de ménage forcée au chômage par le confinement, en dépit du fait que mon sexe m'expose au quotidien et depuis ma naissance au sexisme ambiant, je sais lire, écrire, parler, me faire à manger, conduire, je touche actuellement un revenu de base (AAH), j'ai une voiture (le luxe!) et un ordinateur, je suis blanche et française, et cela m'épargne pas mal d'ennuis et me donne d'avantage de libertés que si j'étais une personne de couleur, j'ai un toit à moi, je dispose d'un soutien familial (ma mère), je passe le confinement à la campagne, en maison individuelle, au milieu d'un jardin, et pas avec des cafards et des rats dans un logement insalubre surpeuplé. J'ai tellement d'eau potable que je peux encore faire caca dedans, alors que 800 enfants de moins de 5 ans meurent chaque jour des maladies liées à la consommation d'eau insalubre (chiffre [UNICEF](#)). En dépit de toutes mes galères, de mes entraves, de mes douleurs psycho-émotionnelles, je fais largement parti des privilégiés sur cette planète.

A partir du moment où j'en prends conscience, je peux commencer à avoir de la gratitude pour tout ce que j'ai, plutôt que de l'aigreur pour tout ce que je n'ai pas et je peux aussi commencer à réfléchir à ce que je pourrais faire pour les autres, plutôt qu'à ce que les autres pourraient faire pour moi.

Et vous, votre précarité, elle ressemble à quoi ?



L'auteure, propriétaire pauvre, handicapée et précaire, « confinée » à domicile. Mars 2020.

[Enfant travaillant dans une mine](#)

Mais bref, en dépit de la proportion probablement assez importante de punks non-haut-diplômés parmi les consommateurs de PDL (oui, encore une estimation à la louche), l'espace de la communauté psychédélique semble pourtant de plus en plus pris d'assaut par des « PhD » (« Philosophiæ Doctor », intitulé de « diplôme de doctorat de recherche » dans le monde anglophone) : des docteurs ou doctorants en ceci cela, ou des personnes qui ne sont peut-être pas du tout docteurs en quoi que ce soit, et qui ne le seront jamais, mais qui semblent vouloir rivaliser de science avec les détenteurs de gros diplômes, à force de discours très lissés dignes d'une émission de France Culture, de moult gros mots savants ou de tournures de phrases grammaticalement alambiquées (et pas toujours maîtrisées, désolée – cela s'observe sur certains groupes de

discussion facebook, dans des vidéos youtube, des fils de commentaires youtube, etc.). Le nouveau truc trop stylé semble être de faire référence à la psychanalyse au cours d'une vidéo ou d'un échange sur un groupe de discussion.

Au secours !

Pardon mais si vous souhaitez avoir l'air à la pointe du sérieux en matière de psychologie et de pratiques thérapeutiques basées sur la science, mieux vaut faire référence aux sciences cognitives, plutôt qu'à cette pseudo-science moyenâgeuse qu'est la psychanalyse, dont le potentiel thérapeutique n'a jamais été prouvé scientifiquement (contrairement à celui des PDL). Même Levy Strauss en a fait la critique à la fin de sa vie (ref.: [Le rejet de la psychanalyse par C. Lévi-Strauss](#), par André Green).

Autre exemple de référence plus récente : [La psychanalyse a-t-elle une place dans la psychiatrie du XXIème siècle ?](#) Par Franck Ramus.

Ce qui peut être efficace sur le plan thérapeutique au cours d'une psychanalyse, ce sont des techniques qui sont non-spécifiques à la psychanalyse : essentiellement, le fait de parler à quelqu'un qui écoute pour de vrai, or l'écoute des psychanalystes est souvent trop flottante pour être vraie, du coup le client parle dans le vide et doit sans cesse revenir, pendant des années, puisque sa parole reste sans cesse inécoutée, et si d'aventure elle est écoutée, elle est interprétée d'une façon complètement loufoque, de préférence de la façon qui convient le mieux pour faire revenir le client, pendant des années (je détaille d'avantage ma critique de la psychanalyse dans mon [mémoire sur l'autisme](#)).

Bref, si des punks entendaient parler aussi savamment tous ces grands érudits, en vrai, ils passeraient la soirée à les vanner.

Vingt ans plus tard, ils s'en bidonneraient encore.

Par exemple, vous aimez employer des mots comme « thuriféraire » dans une discussion avec une bande de punks ? Pour eux, vous devenez « Mr Thuriféraire », et si vous persistez à fréquenter la bande, cela va finir par devenir votre surnom, vous deviendrez « Ferré » (Léo) ou « Thutur ». Au début cela blessera votre petit ego délicat de « haut diplômé », et puis, peut-être après 2-3 soirées bien arrosées avec la bande, vous finirez par en rire et peut-être même par en être fier. Cela deviendra votre signe d'appartenance à une communauté qui sait se serrer les coudes, s'entraider, et dont l'éthique la pousse à traiter tout le monde de la même façon, sans se soucier de niveaux d'études ou de revenus, de façon nettement plus inclusive qu'une université. Et c'est ainsi qu'on se fait le cuir, avec les punks, et qu'on apprend à encaisser les vanes, autant qu'à en distribuer.

Avoir un cuir épais, dans la vie, ça peut avoir son utilité, de même que sympathiser avec des gens sur le terrain, se placer parmi eux plutôt que de chercher à s'élever au-dessus d'eux, s'efforcer de les comprendre en mettant ses préjugés dans sa poche, en bon ethnologue/anthropologue: cela permet de gagner en empathie, et de mieux prendre en considération les compétences, les besoins, les valeurs de personnes très éloignées de notre milieu socio-culturel, pour pouvoir ensuite réfléchir en conséquence, de façon vraiment intelligente, c'est à dire non seulement avec pragmatisme, mais avec cœur, avec empathie.

J'en profite d'ailleurs pour dédier ce passage à [Martin Fortier-Davy](#), dont le décès a été annoncé le 13 avril 2020 par la Société Psychédélique Française, pendant le confinement, et qui m'a inspiré le mot « thuriféraire » (mot qu'il avait employé dans un fil de discussion sur le profil facebook de Zoë Dubus), et qui avait très gentiment répondu au message que je lui avait envoyé par la suite. R.I.P.

Logique d'amphi : Je suppose que, dans le milieu universitaire, s'intéresser ouvertement aux PDL, sans jamais les traiter d'œuvre du démon, mais plutôt pour en chanter le potentiel thérapeutique, c'est susceptible d'être vu et vécu comme un acte relativement punk.

Mais « punk du week-end », ajouterais-je, voir seulement « du dimanche après-midi ».

Ces grands diplômés qui se passionnent pour les PDL, paraissent peut-être relativement anarchistes au regard de leur communauté universitaire, mais ils tiennent à rester sérieux malgré tout au yeux de cette communauté fort sérieuse, ils ont besoin d'y préserver leur légitimité pour pouvoir préserver leur employabilité, leur capacité à être publié, besoin d'y préserver leur image très digne (Roustan, 2005). Aller en cours (pour les suivre ou les donner) en perfecto et cheveux teints en rouge, la tête dans le pâté, au lendemain d'une soirée très arrosée, cela se fait-il ? Ou bien ne serait-ce que laisser entendre que l'on fréquente des gens de ce genre, ouh là là... Même pas en rêve.

Aussi, toujours, partout, il semble qu'il leur faille se tenir aussi loin que possible de ce type de portrait, et paraître toujours sérieux et qu'il soit bien clair qu'ils sont sérieux, partout, toujours.

Aussi, ils me donnent la sensation de débarquer dans l'espace de la communauté psychédélique avec toutes

leur sérieuse dignité, leur tasse à thé, leur petit doigt en l'air, en demandant pour ainsi dire à ce qu'on baisse le son, et puis Nirvana ou les Sex Pistols, c'est un peu violent, ne pourrait-on pas plutôt passer du Jimmy Hendrix, du Mari Boine ou du Cesaria Evora ? Ce serait plus consensuel, plus passe-partout, tout ça... Et puis à vrai dire, ils ne semblent pas vraiment là pour négocier le nombre de décibels ou le contenu de la playlist mais bel et bien pour prendre la tête du mouvement. Il semble qu'il faudrait se plier à leurs manières, les laisser gérer la situation, sans émettre la moindre critique (à ce jour, j'ai personnellement reçu, de la part de deux hommes « PhD », des requêtes de taire mes critiques publiques à leur encontre, et je parle bien de critiques argumentées, à la façon de ce texte, pas d'insultes, quoi que je puisse avoir un style un peu vif, je reste polie, il me semble, vu que mes commentaires ne sont pas supprimés et que je ne suis pas virée des groupes de discussion – **addendum, février 2024** : j'ai bien fini par me faire virer du groupe La Communauté Psychédélique Francophone, où les administrateurs et leurs amis ont le droit de faire la « promotion » de leur livre, de leur conférence, de leurs vidéos..., et les autres, beaucoup moins). Par exemple, s'ils ont décidé de militer, très sagement, et uniquement pour la légalisation de l'usage médical des PDL, alors c'est ce qui doit être fait, et il semble y avoir peu de place pour un véritable débat communautaire et démocratique, un débat au sein duquel notre voix compte autant que celle du voisin, qu'on ait tel diplôme ou non, qu'on emploie des gros mots savants ou pas, qu'on fasse parti de telle association ou non.

Et au nom de quoi ces PhD auraient-ils le droit de diriger les opérations ? Eh bien au nom de leurs diplômes, vraisemblablement, « what else ? » (« quoi d'autre ? ») ? Ces diplômes qui, soit disant, d'après ce qu'ils en disent, ne sont pas du tout des privilèges ni des avantages, ni rien du tout. Logique, n'est-ce pas ?!

De la valeur du PhD : La présence des universitaires au sein de la communauté psychédélique est bien sûr la très bienvenue, elle a même été indispensable à son émergence, à sa naissance, à sa formation, elle est très indispensable à l'amélioration des connaissances que nous avons des PDL et elle est tout aussi indispensable quand il s'agit d'expliquer au législateur, plus diplomatiquement que je ne le ferais, à quel point sa loi est stupide, mais le but du jeu des universitaires est-il de phagocyter tout à fait l'espace de la communauté psychédélique, ou tout du moins l'espace situé sous les spotlights ? De tenter de l'épurer, afin de la rendre parfaitement respectable, propre sur elle, juste et bonne au regard de la pensée dominante (capitalo-matérialiste, agrémentée d'un fond de morale judéo-chrétienne et de croyances psychanalytiques) ? La communauté psychédélique, pour se faire entendre, se doit-elle de changer de manières de bout en bout, de se faire une bonne réputation en changeant de vocabulaire, de musique et de garde-robe, en reléguant les punks, comme les hippies ou les sorcières, aux heures les plus sombres de son histoire ? Est-ce que les punks et autres alternatifs doivent s'intellectualiser, se démarginaliser, et apprendre le dictionnaire par cœur de façon à garder le droit de rester au sein de cette communauté, ou du moins d'y préserver leur liberté d'expression, et non seulement le droit de s'exprimer, mais aussi celui d'être véritablement entendus et écoutés ?

C'est en tout cas bel et bien la tendance qui semble vouloir émerger en ce moment au sein de notre petit milieu.

Du droit à ne pas être sérieux : Lorsque je vois des universitaires promouvoir publiquement la légalisation de l'usage médical des PDL, et uniquement de l'usage médical – sans même se donner la peine d'exposer leurs arguments sur le site de leur association, sans aucune transparence, et murmurer en coulisses « *oui mais après on demandera aussi la légalisation des autres usages, mais après, hein, évitons de trop nous précipiter* », j'ai tendance à me dire : « *Bah on n'est pas sorti des ronces !* » (expression copyright Alain Djouad-Guibert – Nan, je plaisante ! Expression usuelle à utiliser comme bon vous chante).

Cela fait plus de 70 ans que les preuves du fort potentiel thérapeutique des PDL et de leur faible dangerosité (quel que soit leur cadre d'utilisation, avec ou sans surveillance médicale) ont commencé à être faites (d'abord avec le LSD, sous surveillance médicale, dans les années 1940). Depuis, les preuves s'accumulent, toujours dans le même sens, et qu'il soit clair que « faible dangerosité » n'est pas ici synonyme de « sans danger » : oui ce sont des substances puissantes à manier avec précaution, comme l'aspirine (il est possible de se [suicider à l'aspirine](#)), [l'ibuprofène](#), ou le paracétamol (le centre antipoison belge lui consacre une [page](#)). Combien de temps va-t-il encore falloir attendre pour que la société prenne acte ? Au nom de quoi, exactement ? Au nom de quoi faudrait-il accepter de vivre tranquillement, sans broncher, sous la domination de lois stupides ?

Au nom de quelle sacro-sainte politesse faudrait-il, pour paraître sérieux, faire mine d'avoir oublié notre cerveau au vestiaire ?

Que l'on soit des gens sérieux ou pas, que l'on en fasse des choses sérieuses ou pas, peu importe, puisque les PDL (et le cannabis) sont moins dangereux que l'alcool et le tabac et devraient être légalisés et régulés en conséquence, histoire que la fake-news qui nous sert actuellement de loi s'aligne enfin sur la science.

Et surtout, révolutionner la législation en matière de substances psychotropes peut-elle être une affaire purement sérieuse ?

Doit-elle se faire uniquement entre universitaires et législateurs ?

Peut-elle se faire sans l'essentiel, c'est à dire le soutien actif de la majorité des concernés, c'est à dire les consommateurs, c'est à dire des personnes plus ou moins punks, marginales, électrons libres, rock'n roll et/ou hippies dans l'âme ?

L'évolution de la législation peut-elle se faire uniquement en sourdine, à mots feutrés, presque en silence, quasiment dans le dos de la population concernée ?

Le législateur et les gouvernements sont-ils connus pour faire des lois qui plaisent aux scientifiques ? Que répondraient à cette question le GIEC et tous les comités scientifiques des ONG impliquées dans la protection de l'environnement ?

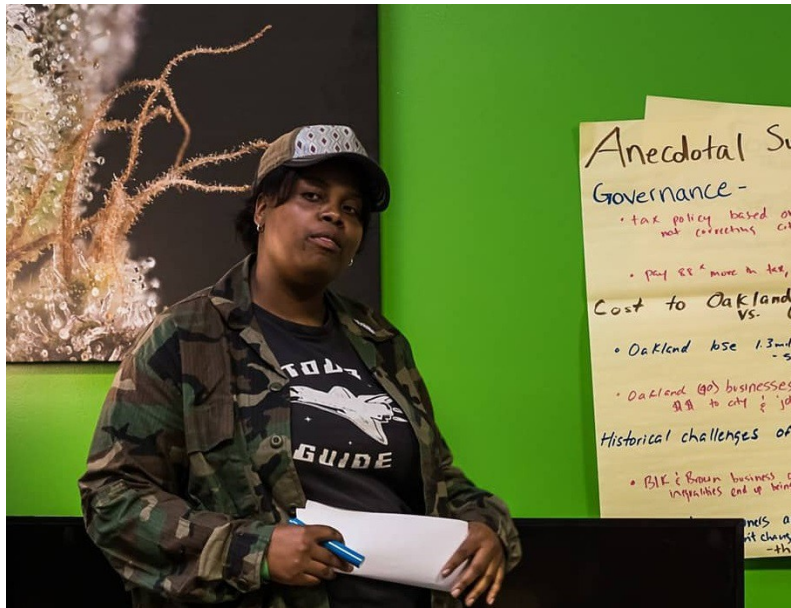
Le législateur rédige des lois essentiellement en fonction de ce que lui dictent les lobbys ou la foule (ou la peur de mourir d'une maladie infectieuse à 50 ans, comme avec le Corona virus/covid-19 ?).

Or, une poignée d'universitaires ne représentent ni un lobby de poids, ni une foule.

Et peut-on motiver un punk (ou affilié) à soutenir une quelconque revendication, à contribuer à la relayer, à faire du bruit pour elle, si cela doit être fait sérieusement pour des raisons purement sérieuses ? Un punk, souvent plus intello, cultivé et citoyen qu'on le croit, trouvera-t-il intéressant le projet de légaliser uniquement l'usage médical d'une substance qu'il peut trouver librement dans la nature, ou faire pousser dans son salon ?

Du point de vue punk, vouloir promouvoir uniquement la légalisation de l'usage médical des PDL (et du cannabis) paraît aussi sensé que de s'obstiner à faire caca dans de l'eau potable et de s'essuyer le séant avec du papier violet à l'aloë vera: truc de riche privilégié hors d'âge, qui souhaite le rester, avec le petit doigt coincé en l'air, au prétexte que l'idée des toilettes sèches, ou des douchettes et des serviettes lavables le dégoûte passablement, un peu comme l'usage récréatif du psilo et son ramassage démocratique au milieu des bouses de vaches paraît probablement plus ou moins dégoûtant aux yeux du bien-pensant, à l'esprit imbibé des fake-news diffusées par l'Etat.

Le mouvement [Decriminalize Nature](#) aux USA, qui jusque là est l'un des rares à obtenir des avancées majeures en la matière, se propage-t-il uniquement à pas feutrés et à mots choisis et savants, dans des couloirs d'universités et d'assemblées législatives ? Ou bien se diffuse-t-il comme une traînée de poudre via les réseaux sociaux et grâce à toutes sortes de gens, aussi bien propres sur eux que plus ou moins *queer* (bizarre), qui distribuent des flyers dans la rue, habillés pour certains de façon assez peu orthodoxe ?



Amber E. Senter, membre de Decriminalize Nature ([source](#)) qui se décrit elle-même sur son [site pro](#) comme designer graphique et « bad ass » (« qui déchire, emmerdeuse, teigne... »).

Désolidarisation vis à vis des gens « pas sérieux » et des usagers d'autres substances psychotropes : toxicophobie ? De la même façon qu'un punk à chien peut refuser l'étiquette de « punk » au prétexte qu'il n'est pas un toxico (Borocz, 2014), un universitaire passionné de PDL peut peut-être rejeter toute idée de parenté avec le punk, au prétexte qu'il n'est pas un toxico.

Le cœur du problème pourrait être là : la toxicophobie, un mot que j'ai appris tout récemment grâce à un article relayé sur la page facebook [Police Contre la Prohibition: Etes-vous toxicophobe?](#) (voir aussi [Toxicophobie, mon amour](#), sur le site Paris-Luttes.info).

Être identifié comme « toxico », c'est à dire une personne déviante, est la pire des choses qui puisse arriver à quelqu'un qui cherche à paraître sérieux et légitime. Une fois qu'on est étiqueté toxico, c'est comme si on était étiqueté hystérique, débile profond et autiste, doublé de méchant.

« C'est mort », comme disent les jeunes, une fois qu'on a l'étiquette « toxico ».

Car le toxico est un délinquant, bien avant d'être un malade. Il est si criminel qu'on ne l'envoie pas se faire soigner quand il arrêté en flagrant-délit, non, il est envoyé devant un juge, il doit payer des amendes, aller en prison, c'est donc bien qu'il est méchant, vilain, pas beau, puisqu'en plus il le fait exprès, il sait que c'est mal, comme doublement malade, et en plus voilà qu'il voudrait légaliser sa drogue, sa substance du démon, et pousser tout le monde à faire comme lui, à se droguer ?

Et voilà la promesse de Sodome et Gomorrhe qui se dessine à l'horizon de Mr et Mme Toutlemonde. Horreur absolue.

Si l'universitaire veut paraître sérieux et légitime, il doit tout faire pour éviter ce risque d'être étiqueté toxico. Il doit donc éviter d'en fréquenter, éviter de plaider pour eux, et bien expliquer que les PDL n'ont rien à voir avec les autres substances psychotropes illicites, et qu'il s'agit juste de légaliser l'usage médical, très encadré, de ces substances au fort potentiel thérapeutique, non leur usage récréatif. Il ne s'agirait surtout pas de permettre au petit peuple de ramasser des psilo dans la nature ou d'en cultiver en toute liberté, en toute autonomie comme des grands, et de leur permettre d'apprendre à maîtriser l'automédication, non, il s'agirait de pouvoir se rendre dans une clinique spécialisée lorsqu'on a un diagnostic de ceci cela, afin de prendre une gélule savamment dosée sous savante surveillance médicale.

Et voilà que l'on retrouve la posture infantiliste de l'élite vis à vis vis du reste du peuple, si classique en patriarcat.

Encore et toujours cette culture et cette logique de la domination qui persiste, même chez ceux qui ont pourtant dû lire Terence McKenna et son livre « La nourriture des dieux », qui pointe bien la problématique de la culture de la domination occidentale.

Le fait que la culture et la communauté psychédélique aient été construite probablement en grande partie par

des gens qui n'avaient et n'ont toujours aucun diagnostic de quoi que ce soit, des gens qui ont pris des PDL en toute illégalité, sans supervision, et qui n'auraient jamais eu le droit d'accéder à une thérapie psychédélique, faudrait-il l'oublier?

Le fait que les psychonautes qui se veulent très sérieux consomment probablement principalement des PDL produits par des gens « pas sérieux » (teuffeurs et autres), qui produisent des PDL essentiellement à des fins récréatives, faudrait-il l'oublier?

Le fait que les chamanes qui utilisent des PDL depuis des centaines d'années, voir des millénaires, et qui ont tant appris à nos PhD, travaillent en général sans aucun diplôme et sans aucune supervision médicale, faudrait-il l'oublier ?

Une bonne partie des connaissances actuelles sur les PDL est posée sur les épaules de gens plus ou moins « pas sérieux », selon les critères du conformisme et de la bien-pensance cartésienne occidentale. L'oublier, le renier, c'est tomber par terre.

La pensée universitaire à l'épreuve du terrain de la santé : L'universitaire, tout savant qu'il soit, semble, au passage, ignorer tout de l'état du milieu de la santé publique. Par naïveté, simple manque d'expérience, préjugé de classe... ?

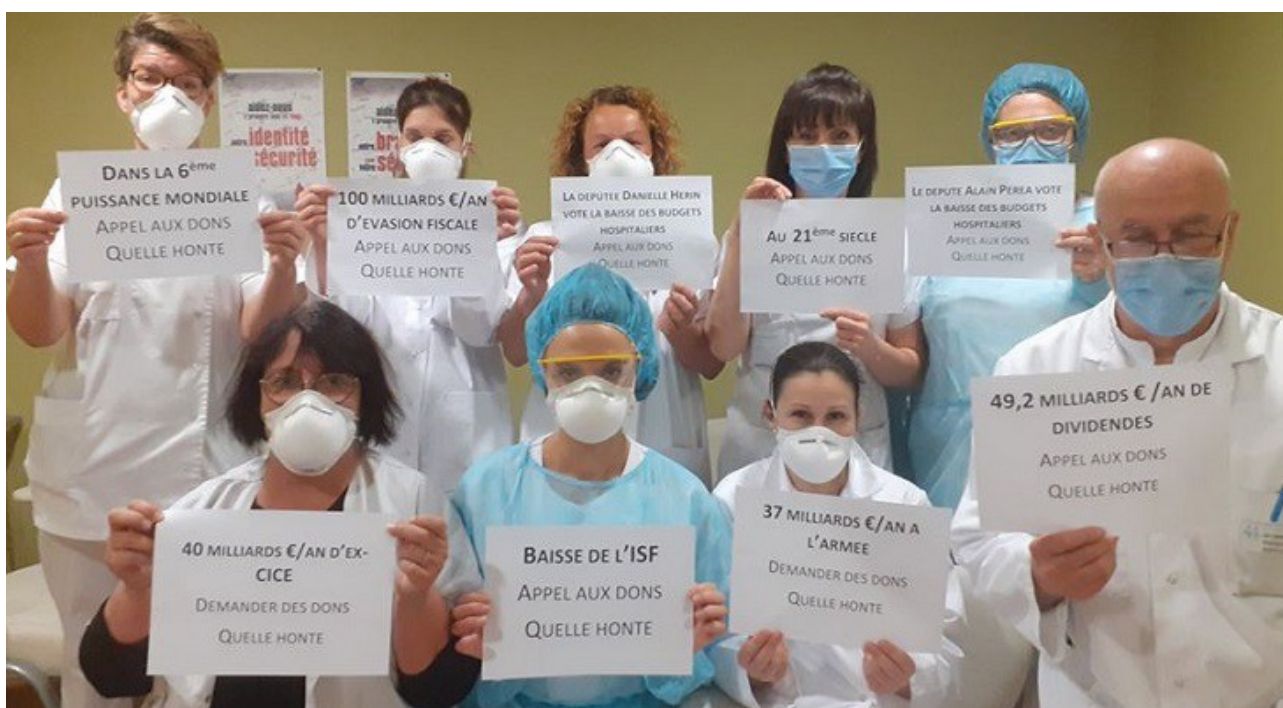


Photo diffusée via la page Facebook de la CGT Hôpital de Lézignan, le 27 mars 2020, pendant l'épidémie de Covid19.

Il semble croire que créer des centres de soins « psychédéliques » à la pointe de la science, accessibles à tous, même aux SDF et aux migrants, partout dans le pays, dans chaque département, dans chaque grande ville, est simple comme bonjour, qu'il suffit d'avoir suffisamment de preuves scientifiques en poche, une autorisation, un feu-vert, et hop-là, les ministères débloquent des sous, quand les hôpitaux agonisent par manque de moyens et que des médecins de CMP refusent de mettre à jour leurs connaissances en matière d'autisme, pour ne citer qu'un exemple parmi d'autres, et qu'ils continuent à pratiquer comme dans les années 1970, avec à la fois 50 ans de retard sur le plan scientifique, l'aval de leurs hiérarchies (ordre des médecins, académie de médecine, écoles de médecine, ministères de la Santé et de l'Enseignement Supérieur, etc...) et l'argent de nos impôts.

La mise en place de l'utilisation médicale des PDL et de toute l'infrastructure nécessaire à la chose nécessiterait plus qu'une révolution au sein de l'académie de médecine et de l'ordre des médecins. Elle ne pourrait au mieux se faire que dans quelques centres spécialisés comme les Centres Experts de la [Fondation Fondamentale](#) (voir la vidéo Youtube sur [Les portes de la perception](#), du Dr Guillaume Fond, psychiatre et chercheur au sein de cette Fondation). Que ce soit la formation des médecins (se former à la thérapie assistée

par PDL ne se fait pas en un jour, les formateurs sont anglophones et les médecins français, dans leur majorité, semblent ne pas maîtriser l'anglais), la création de cliniques ou de dispensaires ou même seulement de cabinets spécialisés, l'orientation des patients..., tout cela serait une machinerie gigantesque à mettre en place, pour un résultat qui ne pourrait devenir réellement égalitaire que dans très, très, très longtemps, peut-être.

Et puis surtout, il n'y a plus de sous, les caisses sont vides. Ainsi, si tant est que l'on trouve quelques centaines de médecins suffisamment punk dans l'âme... – et l'ordre des médecins français est-il connu pour former des punks? Comment ça se passe pour le Pr Didier Raoult ?...



Gros plan sur l'une des bagues du Pr Raoult (photo [Corse Matin](#), 28 janvier 2020) : une tête de mort, très punk. Le Pr est d'ailleurs pour la [légalisation et la taxation du cannabis](#), ce « pauvre fou », comme dirait Gandalf (ceci était un sarcasme) ! Il a aussi des choses intéressantes à dire sur le soleil, globalement bon pour la santé, tant qu'on protège les enfants à peau claire des coups de soleil à répétition ([source Francetvinfo/son livre "Tous les mensonges qu'on vous raconte..."](#)) [et j'ajouterai : tant qu'on protège tout le monde des coups de soleil à répétition, via une exposition raisonnable et régulière tout au long de l'année], sur les études en double aveugle, qu'il appelle une « habitude » rendue nécessaire par l'industrie pharmaceutique, une habitude et non de la science ([Interview 1er avril 2020](#), chaîne Youtube Penser Librement). Ses références ? Foucault, Deleuze, Baudrillard : « des anarchistes qui ne respectaient plus rien et qui dans leur coin ont fabriqué la pensée la plus puissante qui soit. », et faisant référence à ses grands-parents engagés dans la Résistance : « dans ma famille, il n'y a que des exemples de désobéissance ». (source : [C L'Hebdo](#), France 5, 4 avril 2020). Inspirant !

... quelques médecins pourraient vouloir se former à la thérapie assistée par PDL, mais il faudrait alors qu'ils paient leurs formations de leurs poches ?...

Là, un universitaire me répondrait peut-être : « Nan, mais ce serait l'industrie pharmaceutique qui financerait tout ça ! ». Logique, puisque c'est elle qui finance déjà quasiment tout (la recherche, la formation des médecins...). Et on voit le résultat, n'est-ce pas ?

Je conseillerais donc à l'universitaire de se sortir la tête de ses livres pour aller papoter quelques heures avec des gens comme la députée européenne Michèle Rivasi, sur le thème de l'éthique de l'industrie pharmaceutique et de ses méthodes (ref. : [Michèle Rivasi chez Bourdin : « le système de santé est complètement pourri »](#)).

Sur ce point, je rejoins entièrement ceux qui sont uniquement pour la décriminalisation et contre la légalisation si elle doit être mise uniquement entre les mains des lobbies: ce serait comme de leur laisser gérer la distribution et la démocratisation du [Sativex](#).

En somme, « ça promet ! ».

Bref, tout cela semble être un scénario pour le moins improbable... Peut-être, l'épidémie de covid-19 permettra-t-elle à nos PhD de prendre conscience de l'état réel de notre société, de notre système de santé, de réfléchir d'avantage en conséquence, et d'essayer d'y adapter leur stratégie ?

Une légalisation et une régulation des PDL les plus naturels, comme les psilo, et du cannabis, légalisation

relativement souple (au moins autant que celle du tabac et des alcools fermentés), qui permettent l'usage récréatif autant que l'auto-médication, l'achat en smartshop autant que la culture à domicile pour consommation personnelle, et l'usage médical sous surveillance médicale pour ceux qui le souhaitent et qui en ont les moyens, me semble être l'option la plus pragmatique, la plus « low-cost », et donc la plus égalitaire et la plus facilement réalisable dans des délais raisonnables pour un pays qui a mis son système de santé à terre. A l'heure où les radios et télévisions publiques diffusent des programmes sous-titrés « Nation apprenante », il semble clair que ces médias pourraient être mis à contribution pour diffuser massivement de l'information de qualité sur les PDL, de façon à contribuer activement à une solide politique de réduction des risques, PDL qui pourraient aussi être vendus systématiquement avec une notice aussi détaillée que celle de l'aspirine.

La Résistance punk anti-capitaliste, des Sex Pistols à Madame Figaro... Vers la victoire ? Une de mes contacts facebook a été choquée que j'écrive que les Résistants de 1939-45 étaient des punks. Les Résistants étaient des héros, voyons ! Pas des drogués ! Ils se battaient courageusement, au péril de leur vie, pour la liberté de leur pays, contre un oppresseur totalitaire, raciste, antisémite, homophobe... Et leur ennemi était surtout armé, sérieusement dangereux... Et face à un tel ennemi, les Résistants, comme tout bon rebelle, ont adapté leur combat, leur stratégie et leurs armes à ceux de leur ennemi. Ils n'ont pas fait des sit-ins, ni des concerts. Ils ont choisi les fusils, les bombes..., et pour répondre à la propagande d'État, pro-Nazi, ils ont développé une propagande patriote clandestine.

Le punk et sa petite rébellion de drogué qui fait du raffut, soit-disant anti-capitaliste, mais qui passe plus de temps à faire la fête que des manifs, ce punk paraît bien futile comparé au maquisard fusillé en son temps par l'envahisseur sur la place publique...

Mais le punk ne se rebelle pas contre une armée. Il se rebelle contre une culture (d'où la notion de « contre-culture », dont il fait parti). Il se rebelle contre la culture capitaliste, consumériste, et en somme contre toute la société thermo-industrielle. Cet ennemi n'est pas armé au sens strict, il n'a pas envahi le monde avec des bombes mais avec des McDo (le premier [McDonald](#) a ouvert en Grande-Bretagne en 1974). Cet ennemi est une culture, on s'y oppose donc en usant de ses armes : des armes culturelles.

Quel est le mot d'ordre que lance l'ennemi du punk ? « Vas à l'usine, consommes et tais-toi ». C'est une forme de totalitarisme qui ne dit pas son nom, qui domine de façon insidieuse, en grande partie grâce au conformisme. Vous avez de quoi vous payez des Nike ? Alors de quoi vous plaignez-vous ? Vous avez de quoi passer vos journées à jouer à des jeux vidéos ? Alors de quoi vous plaigniez-vous ? Vous pouvez acheter des chaussures à 10 euros Made In China, alors de quoi vous plaigniez-vous ?

D'ailleurs, ce capitalisme, beaucoup ne le voient pas comme un ennemi du tout mais comme un bienfaiteur de l'humanité. Ma diatribe ressemble à un discours d'Arlette Laguiller, c'est ridicule. Le Capital est l'ami de l'humanité, tout le monde sait ça. Tout le monde adore aller au McDo, même les Gilets Jaunes y vont ! Alors si le punk leur veut du mal, à McDo et à Carlos Ghosn, cela fait du punk un méchant, pas un héros. C'est bien connu, ce sont les vainqueurs qui écrivent l'histoire et le vaincu, c'est toujours le méchant de l'histoire... Le maquisards est devenu un héros le jour où les Alliés ont gagné et, tant que le capitalisme n'est pas à terre, le punk est un vaurien.

C'est que, petit à petit, le citoyen qui avait pris les armes contre les Nazi... – et, au début, ils n'étaient peut-être pas si nombreux à s'être levés, et bon nombre se sont levés seulement une fois qu'ils ont été menacés d'être envoyés travailler loin de leur foyer (service du travail obligatoire), une fois que leur liberté personnelle a été sérieusement menacée, et il y avait au tout début peut-être plus de français pour désapprouver la Résistance que pour la rejoindre... – ce citoyen patriote qui avait résisté si courageusement à l'envahisseur, ce citoyen s'est encroûté, il s'est installé devant sa télé, il a arrêté de faire pousser ses légumes et d'élever des poules pour aller acheter tout ça au supermarché, il a arrêté d'aller au bal pour rester devant Drucker le samedi soir, les petits commerces ont disparus, la malbouffe a proliféré, des compétences manuelles se sont perdues (artisanat, élevage, agriculture, conservation et transformation des aliments, construction, auto-défense, maniement des armes, chasse...)... La majeure partie des français qui était relativement autonome sur le plan alimentaire avant la seconde Guerre Mondiale est devenue incapable de faire pousser une patate, incapable de se passer d'un supermarché pendant plus d'une semaine ou deux... La majeure partie des français s'est retrouvée aussi vulnérable face à l'adversité que l'armée française face à l'armée allemande en 1939. Et pour finir, le patriote qui s'était levé face au Nazi, par amour pour son pays, pour défendre ses valeurs et sa culture, est devenu le nouveau fachos aux yeux de cette « société de consommation », comme l'appelait mon père, qui faisait parti des rares écologistes des années 1980, avec ses

panneaux solaire dans le jardin. La notion d'autonomie est devenu ringarde, voir suspecte. Yves Cochet, avec ses chevaux et son puits, est un doux-dingue. Ceux qui prônent le « Made In France » sont des racistes ; les alter-mondialistes et les écolo sont des graines de terroristes ; ceux qui s'intéressent à l'histoire, aux traditions, sont des réacs, donc des fachos, etc...

Maintenant, seuls les indigènes des autres continents ont le droit d'être autonomistes, punks, écolo radicaux, attachés à leurs traditions, résistants en paroles autant qu'en actes, eux seuls ont le droit de dire « fuck » au système.

Le français, lui, se doit de marcher droit au rythme du CAC40, sinon, c'est pas sérieux, sinon c'est dangereusement révolutionnaire, ou bien cela relève de la psychiatrie. Et au final, nous ne sommes des « gaulois réfractaires » quasiment que dans la bouche de César... Oups, non, pardon, du Président, pas réellement sur le terrain. Si l'on expliquait aux Résistants de 39-45 que les manif des Gilets Jaunes ou les « Marches Pour le Climat », c'est une « révolution », un « combat », ils en diraient quoi, à votre avis ? A la rigueur, ils auraient de l'estime pour les Sea Shepherd et ceux qui sabotent les antennes relais et les éoliennes, mais les jeunes qui s'assoient dans la rue et appellent ça un « combat »... Hum.

Bref, pour l'occidental moderne, bien propre sur lui, hors de question de prôner les poings, les armes (les vraies), ou même seulement l'autonomie en un quelconque domaine, non, il faut être ouvert et moderne, vivre avec son temps, prendre l'avion, se faire plaisir avant tout, et surtout rester sage et discipliné, bien conforme, et acheter des pommes qui viennent d'Afrique du Sud ou des patates d'Égypte, en laissant le petit producteur local crever la gueule ouverte. Il faut se shooter avec des médicaments qui ont fait l'objet d'études cliniques hors de prix (en double aveugle contre placebo), fabriqués en Chine ou en Inde par l'industrie pharmaceutique, et ne surtout pas toucher aux plantes et aux champignons qui poussent dans le champ d'à côté parce que c'est toxique et que leur valeur thérapeutique n'est pas prouvée. L'industrie pharmaceutique est tellement attentionnée et prend tellement bien soin de nous que l'Etat lui a confié les clés du système de santé. Tout va bien.. Nos hôpitaux vont tous très bien, et chaque citoyen est parfaitement bien soigné et protégé en urgence quand une pandémie s'abat sur le pays, n'est-ce pas ?

Bref, vous voyez le tableau, on le voit tous très bien, on est tous en plein dedans.

Et ce tableau pourrait bien être en train de changer. Très lentement, année après année, il a changé. Déjà, par endroit, il ressemble presque à de l'histoire ancienne.

N'avez vous pas eu, en me lisant, l'impression que je parlais d'un vieux trucs passé de mode ?

Quand [Madame Figaro](#) nous explique que nous pouvons fabriquer notre propre vin, notre propre bière nous-même dans notre cuisine, en mode DIY – terme appartenant à la culture punk, en effet, voilà, on y est : on peut dire que le punk anti-capitaliste commence à gagner. Et Madame Figaro a raconté ça il y a 2 ans, où en est-elle aujourd'hui ? A prôner la légalisation du cannabis ?

Quand tout un pays se retrouve à l'arrêt pour cause de pandémie, qu'on se rend compte que l'important, c'est bien d'avantage l'autonomie alimentaire au niveau local que les chiffres du CAC40, que c'est super précieux d'avoir un petit producteur à côté de chez soi, que ceux qui ont des poules et un bout de jardin dans un coin paumé de la France profonde ont nettement plus de chance que ceux qui habitent un appartement minuscule en centre ville, que c'est super utile de savoir coudre pour pouvoir fabriquer des masques quand l'Etat est incapable de nous en fournir, quand on se rend compte que vivre dans un clapier à lapin avec une collection de Nike et de jeux vidéo, c'est bien joli, mais que ce n'est pas vraiment ça qui rend la vie supportable, que ceux qui savent faire de la musique sont peut-être en train de profiter de ce temps libre pour faire un nouvel album, quand nous on se fait chier à psychoter sur facebook et à se passer en boucle notre collection de DVD ou des séries débiles sur Netflix...

Bref, vous voyez le tableau ?

L'esprit punk, le rebelle du DIY, de la bidouille, de la créativité, celui qui préfère être acteur plutôt que consommateur, celui qui résiste au dictat capitaliste par la débrouille, dans la clandestinité, qui refuse l'individualisme pour préférer les réseaux solidaires underground... Cet esprit, il s'est infiltré partout, petit à petit. Il s'est même infiltré chez la dame bien sous tous rapports, qui ne touche jamais aucune drogue, qui écoute peut-être du Céline Dion, et qui continue à tricoter comme le faisait sa grand-mère. A l'heure où tout le monde est sensé aller acheter ses pulls au super-marché, la dame bien sous tout rapport, elle, elle fait la rebelle, elle préfère le DIY, le fait-maison, ou bien la récup', ou le vintage et acheter d'occasion, et là elle tricote peut-être sur son balcon, en attendant que ça passe, peut-être plus tranquillement que ceux dont les placards sont pleins de vêtements achetés au supermarché, parce que, eux, ne savent rien faire de leurs dix doigts, quand l'esprit punk, lui, sait toujours bidouiller, bricoler, se débrouiller pour créer, coûte que coûte. Créer, est un besoin humain bien plus essentiel que celui de consommer.

Cet esprit punk, DIY, ce désir d'autonomie, de liberté, de créativité, de rébellion face à la norme oppressive et invalidante, cette résistance face à l'étiquette (les bonnes manières autant que le code barre), ce tempérament revêche, il a fini par s'infiltrer un peu partout.

La guerre menée par le punk est différente de celle de 39-45, qui n'a duré que 6 ans. Le punk est en guerre contre un envahisseur qui a commencé ses manœuvres il y a environ 200 ans (quoi qu'on puisse faire remonter ça à encore plus loin : aux débuts de l'agriculture, de la culture des céréales et de la manie du stockage et de l'accaparement des ressources par quelques élites), quand les machines ont commencé à remplacer l'humain, quand on a commencé à s'enivrer d'énergies fossiles – beaucoup d'économistes et d'écologistes vous expliqueront que nous sommes littéralement « addicts » aux énergies fossiles, et qu'il s'agit d'une drogue dure : très toxique et très addictive, largement comparable aux amphétamines et à l'héroïne – l'ennemi a commencé ses manœuvres il y a très longtemps, il a gagné du terrain très lentement, il a tout envahi de façon insidieuse, sans qu'on s'en aperçoive... Jusqu'à ce que les punks surgissent. Bon, ok, ils n'étaient pas les premiers : pas les premiers « anarchistes », pas les premiers « révolutionnaires », pas les premiers anti-capitalistes... Mais ils restent les plus populaires, ceux qui ont le plus marqué la mémoire collective... Et ceux qui ont vendu le plus de disques !

Les punks ont été un succès populaire, et c'est peut-être ça qui a aidé cet esprit rebelle à se propager : le sens de la fête des punks, leur musique tapageuse, leur humour, leur sens de la dérision..., leur a permis d'être les meilleurs vecteurs du « virus » de la résistance, meilleur que cet écrivain un peu lugubre, si cultivé, qui écrivait si bien, qui avait des idées si brillantes et si révolutionnaires, mais dont tout le monde a oublié le nom parce que, bon, il était assez rasoir, faut bien l'avouer.

Il est probable que cet esprit rebelle, cet esprit punk, il remue en vous. Il semble être jusque dans nos gènes. Une loi stupide nous enquiquine ? Au diable ! Vous n'aimez pas les pulls vendus en supermarché ? Alors vous tricotez les vôtres.

Cet esprit punk, plus l'environnement cherche à l'étouffer, plus il a envie de remuer.

Bon.

Vous allez peut-être me dire que je délire un peu, à voir le punk en héro de l'anti-capitalisme ?

Certes, j'exagère un chouilla, mais je vous invite maintenant à revenir un peu en arrière, à la page 20, au passage intitulé « ... **éternel Dionysos et autres dieux de l'exubérance vitale ?** » dans lequel je suggère que l'esprit punk soit l'un des traits de personnalité majeur de l'esprit de notre planète.

La planète serait-elle anti-capitaliste ?

Que le capitalisme tire à sa fin, cela semble être un fait acquis pour de nombreux scientifiques, économistes inclus. Exemple : [Voilà comment les scientifiques de l'ONU se préparent à la fin du capitalisme](#) (article basé sur ce document : [GOVERNANCE OF ECONOMIC TRANSITION](#), par Paavo Järvensivu et al.).

Et ce qui mène le capitalisme à sa fin, c'est pour ainsi dire bel et bien la planète elle-même. C'est elle qui rend le capitalisme insoutenable sur le long terme, c'est elle qui va l'empêcher de perdurer jusqu'à la fin des temps, tout simplement parce que le capitalisme – soit-disant si cartésien, est fondé sur la croyance en un monde infini, un monde de ressources inépuisables, dans un monde qui, lui, a des limites bien réelles.

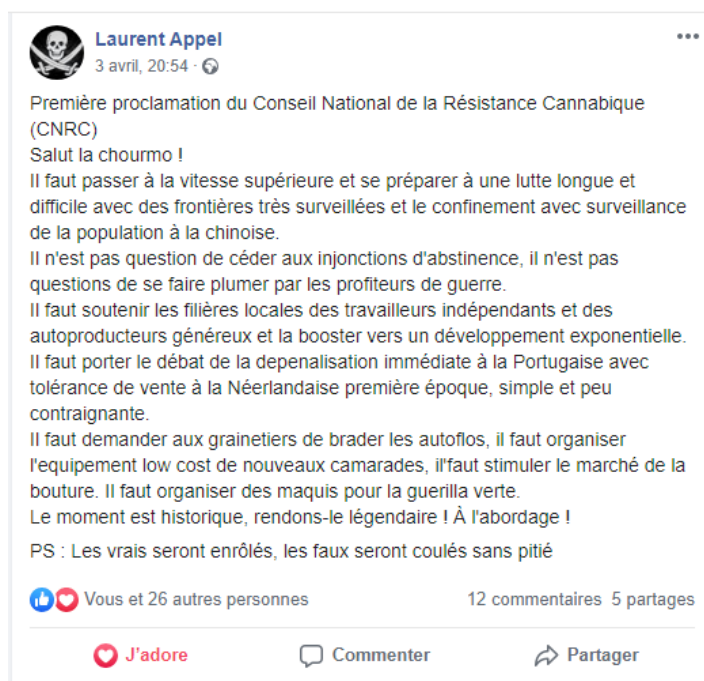
Le capitaliste, si sérieux et propre sur lui, c'est lui qui « rêve » et c'est le punk qui voit juste.

Le punk a peut-être juste eu l'intuition de la réalité : le capitalisme « doit » disparaître, tout simplement parce qu'il est matériellement impossible qu'il dure.

Le punk, visionnaire ?

En pratique, en résumé, en vrac : contre la désinformation de l'Etat, la propagande citoyenne, joyeuse et solidaire !

Exemple du 3 avril 2020, via facebook, une publication publique de Laurent Appel (membre de l'association ASUD, source : [Drogues : « La répression n'empêche pas la consommation, mais fait exploser les risques », estiment les signataires de « l'Appel de Marseille », par Adrien Max, sur le site 20minutes](#)) :



Questionnez l'autorité, les lois, les règles. Soyez votre propre autorité (dixit Bouddha).

Vous tricotez vos pulls, vous faites vos produits d'entretien ? C'est du DIY, c'est punk !

Les Résistants de 39-45 étaient des punks, les Suffragettes étaient des punks, fondamentalement emmerdeurs du système, et tapageurs.

Faites du bruit pour ce qui vous fait vibrer, soyez à la fois libre et solidaire, soyez un acteur de votre société plutôt que consommateur ou spectateur, osez vous exprimer, osez critiquer, soyez débrouillard, soyez autodidacte, soyez autonome, prenez des initiatives, soyez citoyen, faites de votre engagement quelque chose de festif, de populaire, de bruyant.

Les révolutions ne se font pas dans le coton.

C'est une vidéo de la chaîne Youtube [Ma Ferme autonome](#) du 28 mars 2020 qui m'inspire ce mot : propagande. « *Sur mon temps libre, j'avais des activités de propagande pour faire la promotion de la permaculture, des forêts comestibles, de la vie en autonomie...* ». Propagande autonome de l'autonomie (logique), agrémentée d'une pointe de dérision à la fin de la vidéo, parce que l'humour, c'est pédagogique. Si le message est chiant, on ne l'écoute pas.

Beaucoup de gens croient que le mot « propagande » est forcément connoté, qu'il parle forcément de quelque chose de malveillant, de fasciste, mais il signifie simplement « action de propager », et son étymologie nous ramène au latin *propagare*, un terme utilisé en agriculture, faisant référence à la reproduction et à la multiplication de plants ou d'animaux, autrement dit à la fertilité : ce mot, vous pouvez donc bien en faire quelque chose de constructif, de bienveillant, de citoyen, de fertile.

La youtubeuse Amanita Dreamer – qui a guéri de sa dépendance aux benzodiazépines grâce au microdosing d'amanite tue-mouche, parle aussi très bien de [l'autonomie en matière de santé](#) (<https://www.youtube.com/watch?v=tWYJbhaVDas>): « *my chanel is about fucking doing something !* », de l'échec de notre système de santé (occidental), de la nécessité de se réapproprier notre corps, notre santé, et d'apprendre à prendre soin de nous, en toute autonomie, quand le système médical ne nous laisse pas d'autre option.

Dans le cadre du débat sur les PDL et de l'abolition de la prohibition des substances psychotropes, j'ai envie d'imaginer une propagande tout aussi autonome, une propagande joyeuse, citoyenne, low-cost, basée sur la science autant que sur la débrouille, et punk dans l'âme : tapageuse et solidaire, scandaleusement égalitaire, « bad ass » (emmerdeuse).

Un peu partout dans le monde, de nombreuses organisations travaillent plus ou moins dans l'ombre depuis très longtemps pour tenter de convaincre les législateurs et les gouvernements successifs d'abolir les lois prohibitionnistes, pourtant les lignes bougent à peine.

Et si le soutien qui leur manquait, c'était le votre ?

Je fais ma part, avec mes blogs et d'autres trucs dont je ne parlerai pas. Et vous ?

Si vous faites déjà des trucs, visiblement, c'est insuffisant. Continuez ! Innovez !
Et si la honte changeait de camp ?
La honte, elle est du côté du législateur et des gouvernements, campés sur un tas de fake-news.
[L'empereur est nu](#) (titre du livre de [Jack Herer](#)), faites-le savoir !
Peu importe que vous soyez membre d'une association ou pas. Vous aussi, à votre échelle, avec votre propre style, vos propres outils, vous pouvez faire du bruit et soutenir les asso existantes.
Faites du bruit pour les PDL: diffusez de l'information, bloguez, twitez, faites des vidéos, parlez des livres et des articles que vous avez lus, diffusez des vidéos, offrez ou prêtez des livres, écrivez à votre député, participez à des groupes de discussion, etc...
Je ne vous conseille pas de prendre ou de faire pousser des trucs, mais je ne vous le déconseille pas non plus.
Vous pouvez parler des PDL sans parler de ce que vous en faites, sans dire si vous en faites quelque chose.
Vous pouvez même en parler sans y toucher.
Prenez soin de vous. Soyez malin. Prenez soin de vous et des autres.
Aucun besoin de dire « j'en prends » pour dire « la prohibition est une catastrophe sanitaire ».
Il est légal de diffuser de l'information pour faire de la réduction des risques (loi de 2004).
Arrêtez d'attendre le feu vert d'une quelconque autorité.
Arrêtez d'attendre que d'autres fassent le job.
Soyez un emmerdeur ou une emmerdeuse, ici et maintenant.
Faites la chasse à votre toxicophobie et à votre bien-pensance.
Soyez solidaire de tous les consommateurs de substances psychotropes.
On a besoin de tout le monde.
Soyez vrai, arrêtez de planquer des trucs sous le tapis, arrêtez d'imiter, de copier.
Faites valoir votre liberté à disposer de votre corps et de votre conscience, même pour faire des trucs un peu dangereux (alpinisme, plongée...) ou soit-disant immoraux (sexe hors-mariage, polyamour...), fun, religieux, thérapeutiques sans surveillance médical..., tant que vous ne nuisez pas à autrui.
Votre corps, votre choix, votre responsabilité.
Osez la quête de l'extase, elle est éternelle, universelle, légitime, nécessaire, vitale.
Assumez.
Depuis des générations, des punks et autres marginaux en France et ailleurs en Occident savent se servir des PDL. Ils sont nos [Mazatec](#) et nos [Maria Sabina](#). Leurs savoirs peuvent être répertoriés et valorisés par des universitaires. Faites du bruit pour nos Mazatec.
Vous attendez quoi ? Le prochain corona virus ?
Faites du bruit à minima contre la prohibition et pour la décriminalisation.
Réfléchissez à la légalisation et à la régulation des psychotropes.
Informez-vous et informez les autres.
Soyez autodidacte ou devenez-le.
Perfectionnez votre anglais, c'est le langage de la science.
Soyez courageux, assumez.
Soyez créatif.
Soyez fun.
Imaginez à quoi ressemblera votre smartshop idéal.
Rêvez au présent, pas au futur (il n'existe pas), et encore moins au conditionnel.
Parler de la recherche sur les PDL est un acte d'utilité publique.
Dénoncer les méfaits de la prohibition est un acte d'utilité publique.
Dénoncer une loi stupide est un acte citoyen.
Réclamer des lois alignées sur la science est un acte citoyen.
Envisager/pratiquer la désobéissance civile est un acte citoyen.
Écoutez les autres psychonautes et nourrissez votre réflexion de leurs argumentations.
Encouragez la critique, elle est là pour aiguïser votre pensée, votre stratégie.
Si vous rêvez que la critique se taise, c'est que vos arguments sont faibles.
Vannez votre ego tous les jours.
Vous trouvez que je fais de la m.e.r.d.e. ? Alors n'hésitez pas à le démontrer publiquement point par point !
Cela rendra ma m.e.r.d.e. fertile et elle aura somme toute servi à quelque chose.
D'avance merci !
Ce texte est écrit par une personne qui a des difficultés en matière de communication et d'interactions

sociales. Imaginez ce qu'une personne douée en communication, avec un relationnel à tomber par terre pourrait faire de toutes ces idées ?

Faites tourner.

Exemple de personne qui a un relationnel à tomber par terre : Mme [Catherine Schwaab](#), rédactrice en chef à Paris Match, qui s'intéresse souvent aux sujets « santé ».

Attention : les bons communicants ont parfois des problèmes de mémoire, il est préférable de relire ce qu'ils ont écrit avant que ce soit publié.

Synthèse : Le punk, en critiquant sans cesse et en rejetant activement les normes de la société capitaliste – ses valeurs de dominant-dominé, ses étiquettes dans tous les sens du terme – le punk peut se montrer plus inclusif, solidaire, moderne et créatif que bien des entreprises, des universités, des familles. Il est potentiellement générateur de lien social et d'action citoyenne, là où le français moyen se contente d'être un individualiste compétiteur qui génère toujours plus de ségrégation, même sans le vouloir, campé sur ses préjugés et sa bien-pensance, eux-mêmes nourris par la désinformation de l'Etat. Là où Mr et Mme Tout Le Monde restent des spectateurs et des consommateurs bien conformes à la norme, figés devant un écran, le punk s'agite, tantôt hurle, tantôt diffuse sa pensée de façon souterraine, en sous-marin. Comme éternel, il semble sans cesse se détruire pour renaître un peu plus loin, et petit à petit, au fil des générations, il crée une contre-culture qui s'oppose à la société thermo-industrielle, et contribue à la miner de l'intérieur. Hier, seuls les punks pouvaient rêver à fabriquer leur propre bière et leur propre vin, aujourd'hui, même Madame Figaro en parle.

Le punk est un résistant qui combat toute une culture plus que bicentenaire, pas une armée, ainsi il préfère les actions culturelles longues durées aux actions armées éclairées. Sa pseudo violence et son nihilisme sont d'avantage des postures philosophiques et esthétiques, incarnées par des personnes souvent plus intello que le cadre moyen. Cette violence et ce nihilisme affichés sont d'avantage une couverture que des actes physiques envers la société, société elle-même anti-vie, antibiotique, qui détruit notre environnement, nos compétences, nos chances d'avenir, bien mieux qu'une armée de punks. Une armée de punks fait la fête jusqu'au bout de la nuit, pour ensuite aller travailler de bon matin en sous-marin à sa guerre culturelle, quand une armée de patrons et de propriétaires détruit chaque forêt, chaque océan, très sérieusement jusqu'à ce que tout ne soit plus qu'un désert.

Le goût du punk pour la défonce, pour l'alcool et d'autres drogues peut être vu comme une quête d'extase, propre à toute humanité, et simplement vécue et décrite avec des mots moins délicats que ceux du grand mystique ascèse, ou que du grand savant hippie.

Sa tendance à la désobéissance civile, à apprendre de façon autodidacte, sans maître ni autorité, à bricoler une culture avec des bouts de ficelles (méthode du DIY/Do It Yourself/« fais le toi-même »)..., tous ces traits de personnalité sont autant de capacités qui lui permettent de développer un ensemble de compétences insoupçonnées par le bien-pensant, que ce soit pour produire des disques, organiser des événements, ou utiliser et cultiver des substances psychotropes (psilo, cannabis...). Si Mr et Mme tout le monde ignorent tout de ces compétences, c'est qu'universitaires et journalistes négligent de les répertorier, de les valoriser et de les raconter. L'universitaire préfère étudier de vieux papiers, ou rêver à un futur qui n'existe pas, il en oublie d'étudier ce qui existe ici et maintenant.

L'esprit punk n'est pas mort, il est l'archétype de l'éternel rebelle qui s'oppose à la censure, à l'uniformité, à l'enfermement dans la pensée unique. Il est un maître en régénération et en recyclage. Plus on cherche à l'étouffer, plus l'oppression est forte et systémique, plus on lui donne envie de remuer. Il est grisant car il rend libre, autant que solidaire. Il semble tendre à vouloir contaminer toutes les strates de la société avec son goût de la débrouille, son côté tapageur, son art de manier l'autonomie autant que l'ouverture : on le retrouve chez les jeunes d'Extinction Rebellion, Sea Shepherd, les néo-ruraux adeptes de permaculture et d'écoconstruction et c'est encore lui qui mène des couturiers amateurs à fabriquer des masques bénévolement pour des personnels soignants en temps de pandémie, quand l'État, soit-disant organisé, sérieux et propre sur lui, raconte que ces masques sont inutiles, pour tenter de dissimuler son incapacité à en fournir.

Face à la désinformation de l'État, je suggère une propagande citoyenne.

Face à la désorganisation de l'État, je suggère le DIY.

Face à la si sérieuse morbidité des dirigeants, je suggère le goût de la fête.

Face à l'infantilisation de la population par l'élite, je suggère la responsabilisation de chacun.

Face à la peur, je suggère l'humour et la dérision.

Les PDL et le cannabis devraient être légalisés et régulés en fonction de leur degré de dangerosité avéré par

la science, à minima sur le modèle du tabac et des alcools fermentés. Ce qui pousse dans un salon, un jardin, devrait pouvoir être cultivé librement par le citoyen majeur, pour sa consommation personnelle.

Conclusion, mariage punk : Une des rares fois où j'ai été invitée à un mariage, c'était à un mariage punk, dans un petit village des montagnes des Bauges, en 2006. Je vous l'ai déjà raconté, je suis autiste, j'ai des difficultés de communication, je deviens (et reste) rarement suffisamment proche de qui que ce soit pour finir par être invitée à un mariage. Aller à un mariage est donc pour moi un événement tout à fait exceptionnel. Bref, « punk » et « mariage », encore des mots bien antinomiques. Si l'on a pour philosophie de vie « no future », qu'on cherche systématiquement à déconstruire ou à violer chaque règle de la société, comment peut-on en arriver à penser à se marier, autrement que devant un sosie d'Elvis à Las Vegas (à la rigueur) ? Les mariés en question ici étaient des figures centrales de l'association annécienne « Underground Family », des anciens de ce petit milieu underground, qui étaient devenus amis avec l'association des petits nouveaux punks des Bauges : les Rick Harder (photo en tête de texte), d'où le choix du lieu du mariage, un mariage déguisé. Comme pour payer tribu à l'esprit punk, il était convenu que le mariage serait bien sûr uniquement civil, que tous les invités viendraient déguisés et qu'il y aurait un barbecue et un concert punk, avec quelques uns des groupes amis de l'association. Ainsi, l'honneur punk était sauf : il ne s'agissait pas vraiment d'un mariage, mais juste d'une sorte de mini festival, qui s'ouvrait par un petite formalité administrative, vite expédiée.

C'est ce sens de la fête, de la créativité, du fun, du bruit organisé, et toute cette énergie bouillonnante que j'aimerais voir d'avantage dans la communauté psychédélique française, associés, pour ainsi dire mariés à la science et à sa rigueur, ces deux esprits pouvant s'inspirer et se tempérer mutuellement, pour ensemble contribuer à enfanter quelque chose de neuf, ni de trop sauvage, ni de trop étriqué, quelque chose de nouveau, par exemple une législation qui satisferait à la fois la science et le goût du DIY, qui respecterait à la fois notre goût de la fête, de l'extase et notre santé, en nous éduquant, en nous responsabilisant plutôt qu'en nous infantilisant.

Cette union commence d'ailleurs à voir le jour : des chercheurs, qui souhaitent travailler pour le bien de certaines communautés, embauchent en tant que conseillers des personnes non-scientifiques issues de ces communautés. Des directives pour guider la mise en place de telles collaborations existent déjà (ref. : Discussion, dans [The psychedelic renaissance and the limitations of a White-dominant medical framework: A call for indigenous and ethnic minority inclusion](#), par Jamilah George et al.).

L'être humain aime à se sentir libre, au moins un minimum. L'esprit de contestation et de dérision, surgit pour défier le statu-quo partout où il devient étouffant. Personne ne peut lui échapper longtemps, même les très libérés rock'n roll et le mouvement hippie ont pu lui servir de terreau, ainsi il me semble illusoire que l'universitaire s'en croit éternellement protégé, du haut de tout son sérieux : soit il lui fait une place et trouve un moyen de montrer du respect à ce Dionysos moderne, soit il se retrouvera constamment harcelé, empêché par lui.

Les autochtones animistes, que les universitaires aiment aller observer à l'étranger, n'honorent par leurs dieux et autres esprits (ancêtres, montagnes, fleuves...) par pure bigoterie ou superstition, mais parce qu'ils savent que s'ils ne leur paient pas tribu d'une façon ou d'une autre, s'ils les malmènent, les négligent, il va y avoir des retours de bâtons, comme quand vous mettez des pesticides partout, au mépris de l'équilibre de la biodiversité, et que ces pesticides finissent par arriver dans votre assiette et déséquilibrent votre flore intestinale (exemple de référence : [Gut microbiota: An underestimated and unintended recipient for pesticide-induced toxicity](#), par Xianling Yuan et al.).

On pourrait voir la figure de Dionysos et de ses bacchantes romaines comme une des apparitions de cet esprit rebelle, les Gilets Jaunes plus récemment, les Parapluies à Hong-Kong, et dans les années 1970, le voilà sous la forme du punk. Cet esprit avait causé bien des révolutions avant les Sex Pistols, des révolutions autrement plus sérieuses. De mon point de vue, il a contribué à l'abolition de l'esclavage, il a aidé les femmes à obtenir le droit de vote... Les Suffragettes britanniques ont-elles obtenu le droit de vote en laissant sagement des universitaires parler pour elles au Parlement ou bien en faisant les punks, c'est à dire en faisant du bruit et en osant se battre (physiquement) et choquer beaucoup de gens ?

Pour d'autres exemples de rebellions constructives, et un petit cours en stratégie, voir le livre *Deep Green Resistance* (Jensen, Keith, McBay).

Sans en arriver forcément aux poings, l'énergie exubérante du punk peut avoir du bon, il peut mettre ou remettre de la vie où il en manque : avec ses manières chaotiques – chaotiques du point de vue du système, il

vient remettre du mouvement là où la stagnation nous menace, comme le microbiote intestinal est indispensable au péristaltisme, ce mouvement qui s'oppose à la constipation et permet l'indispensable évacuation des selles (ex. de ref.: [GI Motility: Microbiota and Macrophages Join Force](#), par Robinette et Collona).

En matière de PDL, de cannabis et d'évolution de la législation des substances psychotropes en général, que ce soit pour créer des filières de production et de vente artisanales locales de qualité, alternatives aux filières industrielles, que ce soit pour diffuser de l'information à travers le pays, que ce soit pour donner du fun et du dynamisme au mouvement, le rendre visible, audible et attractif, bel et bien vendeur autant que les Sex Pistols ou Nirvana ont pu l'être, cet esprit punk me semble avoir beaucoup à apporter à la communauté psychédélique.

Je ne soutiens pas que le punk devrait mener la danse, mais en faire partie, tout comme Dionysos tenait une bonne place dans le panthéon grec, tout comme je souhaite que les universitaires restent dans la danse, sans chercher à la mener.

Et si vous vous demandez en quoi je m'étais déguisée, au mariage punk dont il est question dans la petite histoire, eh bien en ce qui se voulait une vague évocation de Calamity Jane (mon 3ème prénom, c'est Jeanine), sans le flingue. Je suis nulle en déguisement.

Références :

Luc Robène et Solveig Serre, « [« On veut plus des Beatles et d'eux musique de merde ! »](#) », Volume ! [En ligne], 13 : 1 | 2016, mis en ligne le 25 novembre 2016.

« (...) C'est au cours de l'été 1976 que simultanément aux États-Unis, en Australie, en Angleterre et dans de nombreux pays d'Europe comme la France, une multitude de formations musicales sont brutalement désignées dans la presse, ou s'autodésignent, comme « punk » (un terme argotique synonyme de vaurien, voyou, pourri, sans valeur). Définis par Hebdige comme un « amalgame contre nature », une « alliance improbable et mystérieuse de traditions hétérogènes et apparemment incompatibles », mêlant de manière baroque « les échos pailletés de David Bowie et du glitterrock, la rage des groupes protopunks d'outre-Atlantique, le son gras du pub rock londonien inspiré par la sous-culture mod, le revival des années 1940 de Canvey Island, la puissance du rhythm blues du Southend (Dr Feelgood, Lew Lewis), le beat de la soul britannique des années 1960 et les syncopes du reggae » (Hebdige, 1979), ces groupes ont en commun la **volonté de faire table rase de l'histoire du rock, au moyen d'une musique qui revendique la simplicité** (en témoigne l'injonction célèbre du fanzine Sideburns « This is a chord A, this is another E, this is a third G, now form a band »), **des textes qui se moquent des conventions sociales et politiques, et une attitude énergique et provocatrice. Cette cacophonie sonore se double d'une cacophonie visuelle, avec un répertoire vestimentaire tout aussi éclectique que la musique**, « reflet déformé de toutes les principales sous-cultures d'après-guerre ». Le punk fait donc feu d'un héritage complexe et riche dont il se nourrit et qu'il cherche à dépasser dans un **refus des codes, des formes académiques de la culture et des modèles établis de la contre-culture**.

(..) Écrire l'histoire de la scène punk en France représente en effet à la fois un défi et une rupture en termes de postures thématiques, scientifiques et épistémologiques. **Non content d'être considéré avec circonspection dans la société (qui le réduit souvent à l'image du marginal violent à crête, tatoué et percé, ou du punk à chien), le punk a aussi un statut problématique dans le champ académique en France. Ailleurs, pourtant, la curiosité pour le mouvement a été précoce**, quoique relativement éparse, et un grand nombre de pays a produit, plus ou moins récemment, un travail scientifique considérable qui démontre ce que le mouvement a pu apporter aux sociétés contemporaines du point de vue historique et social.

(...) Dans les années 1990-2000, devant la longévité et la vitalité d'un mouvement dont la mort avait pourtant été prononcée en 1979, la littérature académique s'est mise à questionner l'essence même du punk, les raisons pour lesquelles un mouvement qui proclamait l'urgence et l'éphémère comme valeurs avait réussi à perdurer, ainsi que les conséquences de cette longévité pour les gens qui sont restés attachés à sa cause.

Les pères fondateurs furent alors remis en question, leurs ouvrages jugés trop caricaturaux et trop centrés sur les scènes londonienne ou new-yorkaise. En 1999, le journaliste et chercheur Roger Sabin publie *Punk Rock : So What ?*, ouvrage collectif qui rassemble universitaires, écrivains et journalistes, et se donne pour ambition de reconstituer l'histoire du punk d'une manière nouvelle et excitante, en démontrant que **le punk**

doit être considéré comme une force durable dans la culture au sens large, un mélange d'attitudes et d'idées qui imprègnent non seulement la musique, l'art, la littérature et le cinéma, mais aussi un certain nombre de pratiques corporelles contemporaines (Sabin, 1999).

(...) le punk est un objet de recherche particulièrement difficile, tant sa nature est problématique : l'objet se plie mal à l'étude académique, refuse d'être défini, rejette toute méthode et tourne en dérision l'idée même d'histoire et d'expertise. Surtout, il s'agit d'un objet paradoxal, aux contours instables. Le punk perdure alors que sa durée de vie autoproclamée est brève (No Future). Il s'érige en produisant du sens au sein de formes cohérentes (musicales, artistiques, textuelles, esthétiques, corporelles et vestimentaires) tout en revendiquant simultanément le désordre, le chaos, l'anarchie et l'infaisabilité. Il subvertit l'ensemble dominant de production établi par la revendication d'une idéologie de la débrouille et l'élaboration de réseaux parallèles tout en se faisant régulièrement rattraper par les logiques du mainstream, ce qui ne va d'ailleurs pas sans susciter une remise en cause et une réactivation de discours plus intégristes sur ses valeurs underground initiales. Enfin, il constitue progressivement une matrice culturelle, sociale et idéologique stable tout en générant une plasticité identifiable dans ses adaptations spatio-temporelles.

(...) Les auteurs de la troisième partie s'attachent plus spécifiquement au corps punk et à sa vulnérabilité. Alexandre Marchant s'intéresse à la « défonce », si caractéristique du nihilisme punk, et réfléchit ce faisant aux modalités par lesquelles la scène punk a pu transmettre son rapport particulier aux drogues à d'autres catégories de la population jusqu'à être à la base d'une nouvelle sous-culture appropriée par des nombreux toxicomanes dans les années 1980.

(...) La quatrième et dernière partie du dossier est dévolue aux questions d'héritage et de mémoire. Marie Roué, dans un entretien mené par Jérôme Guibert, évoque la « punkitude » dans le Paris de la fin des années 1970. Son témoignage nous offre un instantané d'un mouvement juvénile qui **vit dangereusement, se méfie de toute adhésion à des valeurs politiques structurées** et qui, focalisé sur la vie nocturne, **privilégie l'environnement urbain plutôt que la campagne ou même que la nature, qui agit comme un repoussoir.** »

Rostan Anastasia, [« Shadi Alzaqzouq, musulman et punk »](#), Les Cahiers de l'Orient, 2014/1 (N° 113), p. 147-153. DOI : 10.3917/lcdlo.113.0147.

« Peindre le musulman en punk permet d'insuffler de la nouveauté dans une religion trop souvent figée dans une tradition séculaire. Mais aussi de redonner du sens à la figure surannée du punk ?

On pourrait cependant s'interroger sur le choix d'une figure d'un autre temps, et de la culture occidentale, pour évoquer l'islam contemporain. Le mouvement punk, pluriel et difficile à définir, est né de la scène musicale des années 70. Les codes et devises de ce qui se définissait comme une contre-culture ont depuis longtemps été récupérés par la culture de masse et la société de consommation qu'il prétendait combattre. Néanmoins, l'islam contemporain, tel qu'il est envisagé par l'artiste rejoint de manière surprenante les points centraux de cette contre-culture. Pour l'artiste, le musulman en France est en dehors du système, et comme le punk, il est souvent perçu comme une menace pour l'ordre et la société.

(...) **Affirmation de l'individu contre l'autorité et les normes imposées, luttes contre les discriminations : ces principes, dénominateur commun d'un mouvement punk pluriel**, rencontrent les préoccupations de l'artiste.

(...) Le cas de Shadi Alzaqzouq n'est pas isolé. D'autres musulmans dans le monde réactivent l'esthétique et l'idéologie punk. L'artiste a d'ailleurs été inspiré par des reportages sur les punks d'Indonésie. Un nombre important de ces jeunes punks ont d'ailleurs fait l'objet d'une « rééducation » et d'une répression de la part des autorités. Par ailleurs, **une scène musicale punk musulmane a également fleuri aux États-Unis**, inspirée par le roman d'un Américain converti à l'islam, Michael Muhammad Knight. Le romancier a suivi une formation rigoriste au Pakistan, qui l'a dégoûté de la dimension dirigiste de l'islam. De cette expérience, il sort avec la conviction qu'aucune autorité extérieure ne peut dicter la foi. Dans Les Taqwacores – néologisme formé sur le modèle du mot hardcore, avec le mot arabe « taqwa » signifiant « piété » – il met en scène une maison où vivent des punks musulmans d'origines différentes, appartenant aux divers courants de l'islam, aux pratiques très différentes.

(...) **« J'ai cessé d'essayer de définir le « punk » en même temps que j'ai cessé d'essayer de définir l'islam. Ils ne sont pas aussi éloignés l'un de l'autre que ce que vous pouvez penser. Tous deux sont nés dans des explosions trépidantes de vérité et de vitalité mais semblent avoir perdu quelque chose en cours de route, l'énergie, peut-être [...] Tous deux ont souffert à cause des vendus et des hypocrites,**

mais aussi par la faute de croyants sincères dont la dévotion a amputé la créativité. Les deux sont considérés de l'extérieur comme des communautés unifiés et cohérentes, mais rien ne peut être plus éloigné de la vérité. [...] mais la similitude la plus importante est que, comme je l'ai dit pour le punk plus haut, l'islam est un drapeau, un symbole ouvert qui ne représente pas des choses, mais des idées. Ni le punk ni l'islam ne peuvent être tenus dans les mains. Alors quel autre sens pourraient-ils avoir que celui que nous voulons bien lui donner ? ». Michael Muhammad Knight, *Les Taqwacores*. »

Thème intéressant mais plein de fourbis psychanalytique :

Borocz Lillian, [« Les punks à chien et les marginaux à chien »](#), *Empan*, 2014/4 (n° 96), p. 130-136. DOI : 10.3917/empa.096.0130.

« **Qui sont les punks à chien ?** Ils ont un style vestimentaire punk, un mode de vie variable (camion, squat, sdf, mendicité, travail saisonnier, rsa), une philosophie de liberté et d'excentricité marginale (voir de Margerie et Marty, 2009, p. 210-214 ; le film *Le grand soir* de B. Delépine et G. Kervern en 2012). **Des populations proches des punks à chien sont les « New Age », les « voyageurs » (Frediani, 2009 ; Vavassori et Harrati, 2007), les « zonards » et les « teuffeurs » accompagnés de chiens. Les origines probables des punks à chien se situent dans le punk – une sous-culture, une tribu culturelle et un mouvement. D'après Hebdige (2008, p. 67), les punks utilisaient une « esthétique du trottoir » pour dire une existence faite d'exil volontaire. Pour Bischoff (2007, p. 16), le mouvement punk (qui a explosé en 1977) avait un message de « rejet de la société et d'autodérision, voire d'autodestruction et de désespoir ».**

Il semblerait qu'un positionnement existentiel du punk à chien soit présent.

(...) Antonio a 40 ans, est actuellement sans domicile fixe et fait la manche avec son chien : « 40 ans, toutes mes dents et pas une carie, ça il faut bien le noter, c'est important, il y en a très peu à 40 ans qui ont toutes leurs dents et pas une carie. [...] **Ça prouve que je prends pas de drogue... Et que je bois pas.** [...] Eh oui, à 40 ans, un sdf qui a pas de caries, vous en verrez pas beaucoup. »

Il ne se considère pas comme punk à chien (un terme qui désigne selon lui les toxicomanes, desquels il se différencie) mais préfère le terme de « marginal ». Il est propriétaire d'un terrain à la campagne, où il a une caravane et des animaux, dans un département proche de la Haute-Garonne. De plus, il s'est inscrit depuis plusieurs mois dans un organisme à Toulouse pour demander un logement. »

Shapiro Harry, Singer Anne, [« Danser avec les drogues : pop-musique, drogues et jeunesse britannique »](#), *Psychotropes*, 2005/3 (vol. 11), p. 97-111. DOI : 10.3917/psyt.113.0097.

« (...) à part quelques faits-divers à sensations sur le « chanvre indien » dans le début des années 1950 et une descente de police dans un club de jazz de l'est de Londres, **l'usage de drogues non médicales n'était simplement pas un problème avant les années 1960**, caractérisées par l'usage nouveau d'amphétamines par les jeunes.

(...) Une nouvelle culture club émergea, nommée Mod, caractérisée par une élégance vestimentaire venant d'Italie et facilitée par l'émergence de nouvelles boutiques d'habits destinées aux jeunes disposant de quelques revenus. **Les mods roulaient sur des scooters italiens et fonctionnaient aux amphétamines, drogue qui leur procurait à la fois l'arrogance, la tension et le stimulant nécessaire pour danser toute la nuit.** Bien que le nom Mod vienne des amoureux du jazz moderne, les mods des années 1960 avaient leurs propres idoles : les Who et leur chanteur principal, Roger Daltray, ponctuèrent leur chanson *My generation* du bégaînement typique de l'usager d'amphétamine qui n'arrive pas à sortir les mots suffisamment vite, tandis que les Small Faces furent éliminés du Top of the pops de la Bbc en chantant *Here comes the nice* qui faisait explicitement référence au speed.

(...) Un autre mouvement des années 1970 avec usage d'amphétamines, celui des punks, a eu un impact plus profond sur l'histoire récente de la musique au Royaume-Uni. Les punks, se rappelant des mods, ont établi leurs lieux d'activité dans des endroits de Londres autrefois fréquentés par les mods. Ils établirent aussi une « culture danse toute la nuit » très « alimentée » chimiquement. Leader d'un groupe qui a fait école, Johnny Rotten des Sex Pistols a choisi son surnom d'après l'état de ses dents (rotten signifie pourri) : **les dents « pourries » sont en fait un problème courant des usagers réguliers d'amphétamines qui souffrent souvent d'une déficience en calcium.** La représentation de la drogue était une composante si importante du style punk que certains jeunes cultivèrent le look cadavérique des usagers d'amphétamines sans même en avoir jamais consommé !

(...) Le second grand pilier à la base de la *culture rave* se trouve dans la création d'événements musicaux en

plein air. Elle prit naissance sur la côte ouest des États-Unis au début des années 1960, en prélude au psychédéisme. La drogue la plus utilisée était alors le LSD. Quand cette substance sortit des milieux de la recherche académique, des militants pour l'expérience comme l'écrivain Ken Kesey proposèrent des *acid-tests* à des jeunes qui étaient invités à danser sur une musique psychédélique embryonnaire (produite, entre autres groupes, par Grateful Dead) et à boire un jus d'orange contenant du LSD.

21 **Le fait de rassembler un grand nombre de jeunes pour danser, écouter de la musique, prendre des drogues et faire l'amour prit corps aux États-Unis au cours des années 1960. Le phénomène concerna d'abord essentiellement des étudiants blancs de la classe moyenne en révolte contre le carcan monolithique de la société américaine en général et contre la guerre au Vietnam en particulier.** Entre l'époque des premiers be-in et happenings organisés au début des années 1960 dans le Golden Gate Park de San Francisco et celle de Woodstock en 1969, **les aspirations spirituelles et politiques des jeunes furent rapidement (et peut-être inévitablement) récupérées par la vénalité commerciale.**

22 Néanmoins, **cette coutume, d'un hédonisme transcendant combiné à une forte dose de spiritualité, de paganisme, d'attraction pour le paranormal, et doté d'un sens polymorphe de la communion, s'exporta en Grande-Bretagne** – pas vraiment dans un but commercial en ce qui concerne le festival de l'île de Wight en 1970, mais sans doute un peu plus en ce qui concerne le premier festival de Stonehenge en 1974.

Sur cette époque, Chris Stone (1996) remarque : **« La colère avait remplacé la placide indulgence de l'époque hippie, mais l'institution des festivals de Stonehenge correspondait bien à l'esprit "bricolo" des punks : c'était l'anarchie incarnée, une débauche orgiaque d'expressions individuelles. Une nouvelle race de punks est née au contact de ces festivals : les punks arc-en-ciel (rainbow punk), hippies en tout, sauf de nom.** Ils achetèrent des camions et prirent la route. Ils formèrent le **noyau dur de ceux que nous appelons aujourd'hui les voyageurs du New-Age. La fusion de l'idéalisme hippie et de la politique des punks fut à la racine d'une contre-culture.** » **Contre-culture dont le ciment social souterrain était : « Nous prenons tous des drogues ».**

24 Durant l'été 1991, le monde des ravers et celui des festivaliers et des voyageurs se rencontrèrent et une nouvelle philosophie émergea, basée sur l'esprit du Spiral Tribe, un des nombreux groupes organisant des free parties dans toute l'Europe. Ces groupes s'étaient créés une identité d'entreprise, avec logos, uniformes, etc. : **« C'était comme s'ils avaient tout appris du capitalisme des entreprises, mais en poursuivant un but différent. Ils imitaient le capitalisme pour le subvertir »** [3]. C'est peut-être là un des paradoxes de la culture rave dans la Grande-Bretagne des années 1990. L'usage par les jeunes d'ecstasy et d'autres drogues était devenu une réaction naturelle contre le matérialisme intraitable et les insécurités des années 1980 – mais aussi une étrange approbation de ses entreprises audacieuses et de ses valeurs hédoniques. »

Marchant Alexandre, [« Un manifeste du mouvement punk : extrait de L'Aventure punk de Patrick Eudeline \(1977\) »](#), Parlement[s], Revue d'histoire politique, 2019/1 (N° 29), p. 199-210. DOI : 10.3917/parl2.029.0199.

« L'Aventure punk (1978) de Patrick Eudeline, musicien et critique de rock, se veut un manifeste de la génération punk en France. Dans l'extrait commenté, Eudeline revient sur les origines de ce **mouvement musical et protestataire né à Londres et le définit comme l'expression de « l'ennui et du mal de vivre » de toute une jeunesse occidentale dans les années 1970. Nouvelle forme de l'éternel conflit de générations, le courant punk se distingue par son recours permanent à la transgression.** À ce titre, il se doit d'échapper tant à la caricature de la couverture médiatique qu'à toute tentative d'institutionnalisation culturelle, contrairement au rock des années 1960, devenu un « objet de musée ». »

Bernard Jean-Charles, [« Ayahuasca : l'importance du cadre et de l'intention lors de prise de psychédéliques »](#), Psychotropes, 2016/2 (Vol. 22), p. 81-100. DOI : 10.3917/psyt.222.0081.

« On peut supposer – étant donné que le cadre de la prise influe sur le vécu de l'expérience – qu'une prise de psychédélique dans un cadre médicalisé est une expérience particulièrement pauvre où l'expérience va être "biaisée" par le contexte. **N'explorer que la chimie de l'ayahuasca est réducteur et explorer les effets psychologiques dans un cadre particulier comme un hôpital est un biais majeur. Il conviendrait de pouvoir étudier ces substances de manière rigoureuse mais hors d'un cadre médicalisé** (pouvant générer des angoisses, des associations d'idées particulières, par exemple concentrer l'expérience sur des préoccupations corporelles du fait de la surveillance médicale de mesures physiologiques). »

Bécourt Julien, [« Après le psychédéisme : dépasser l'entendement »](#), Audimat, 2018/2 (N° 10), p. 39-66. « **Du psychédéisme en musique**, on ne retient que trop souvent l'attirail « babos » et le vocabulaire sonore des groupes californiens de la fin des années 1960. Réifiée au fil des décennies et catégorisée comme un genre parmi d'autres, l'approche psychédélique n'a pourtant, par définition, jamais prêté allégeance à une esthétique donnée. Elle est avant toute chose, nous dit le critique Julien Bécourt, une manière radicale d'éprouver le réel et l'irréel : **le son y prend la fonction d'un psychotrope**, l'expérience d'écoute, sous drogues ou non, doit faire tomber l'auditeur à la renverse, le faire basculer dans un monde dont il va tâcher de déchiffrer les secrets. Loin de la béatitude des paradis sixties, la psychédie musicale s'est depuis la fin des années 1970 le plus souvent immergée dans les marais acides du monde post-industriel. Des Californiens déglingués de Chrome et des Butthole Surfers aux occultistes londoniens de Nurse With Wound et Coil, Bécourt nous guide à travers ce labyrinthe d'hallucinations auditives. Puis il nous montre comment **d'autres artistes, issus de scènes parfois fort éloignées du rock, même le plus underground, ont travaillé depuis les années 1960 sur le potentiel psychoactif du son en lui-même, et sur ses horizons métaphysiques.** »

Gildas Lescop, [« Skinheads : du reggae au Rock Against Communism »](#), Volume ! [En ligne], 9 : 1 | 2012, mis en ligne le 15 juin 2014.

« C'est dans cette atmosphère de désenchantement général que **le punk surgira en 1976**. « Enfant illégitime d'une société en crise » (Carlet, 2004 : 13), cette contre-culture deviendra un véritable phénomène de société en exprimant une **critique radicale et spectaculaire envers toutes les valeurs établies en général et contre la starisation du rock en particulier.** »

Klaniczay Gábor, [« L'underground politique, artistique, rock \(1970-1980\) »](#), Ethnologie française, 2006/2 (Vol. 36), p. 283-297. DOI : 10.3917/ethn.062.0283.

(...) Contre-Culture :

Dans les années soixante, on retrouvait dans la sphère des subcultures tous les éléments, réunis dans un ensemble synthétique, qui serviront, au début des années soixante-dix, à qualifier la contre-culture, déjà précédemment évoquée.

L'expression fut rendue célèbre par un journaliste et historien américain, Theodor Roszak [1970] : il qualifia la culture jeune de révolte néo-romantique et la présenta comme **l'héritière d'une tradition séculaire de critique culturelle, dont les racines remontaient aux philosophes cyniques de l'Antiquité ou à des figures marquantes du christianisme médiéval, telles que saint François d'Assise**, mais aussi aux poètes romantiques des xviii^e et xix^e siècles (Blake, Byron, Shelley, Whitman), aux anarchistes et utopistes de la même époque (Bakounine, Tolstoï, Kropotkine), et, plus tard, aux poètes et écrivains de la Beat generation (Ginsberg, Burroughs, Kerouac) des années cinquante. Ces mouvements proposaient, **face à la civilisation, une contre-civilisation, et un ordre de valeurs culturelles presque diamétralement opposé, où l'esprit de convivialité, de créativité, de spontanéité, présent dans la culture populaire et dans les subcultures, tenait une place majeure.** La contre-culture des années soixante et soixante-dix s'exprimait à travers la musique rock, les mouvements communautaires, la philosophie lsd, prônée par Timothy Leary, la mode du mysticisme oriental, l'avant-garde artistique, l'idéologie hippie, mais également les mouvements d'émancipation des Noirs et d'autres gens de couleur, ainsi que le courant écologiste, prônant le travail manuel populaire/paysan. Elle englobait tout ce qui offrait des alternatives à la société industrielle, et ce mouvement fut soutenu par la diffusion de pamphlets rapidement très populaires [Hoffmann, 1969 ; Rubin, 1970 ; Reich, 1970].

(...) Le monde des superstars et de la musique rock, après le retour en force du disco, en 1977, fut à nouveau secoué par un large mouvement de contestation tapageur : le mouvement punk. Le groupe Sex Pistols, dirigé par Johnny Rotten et Sid Vicious, ainsi qu'**une pléiade de groupes surgis de nulle part, se retournèrent, de façon radicale, non seulement contre la culture officielle, mais également contre la culture hippie. Les punks, par exemple, arboraient des sweat-shirts avec des slogans tels que « I Hate Pink Floyd », s'attaquant aux icônes de la musique hippie psychédélique, et revendiquant, pour leur part, la consommation de drogues dures et « prolétaires », tels que les speeds et la colle.** Leur apparence physique mettait également en avant le caractère ultra-violent de leur révolte : cheveux teints en rose, vert, bleu, jaune, têtes rasées, ou crêtes iroquoises, « piercing », tatouages, qui ne marquaient pas une transformation temporaire de leur apparence, comme le maquillage et le port des cheveux longs chez les hippies, mais laissaient des traces irréversibles, comme autant de stigmates assumés, soit en serrant les dents, soit avec une indifférence nihiliste. À côté de ces marques corporelles « tribales », ils arboraient des

accessoires provocateurs : épingles à nourrice, chaînes de wc, colliers de chiens, ustensiles sadomasos, vestes trouées, brassards nazis [Wojcik, 1995 ; Klaniczay, 2001]. L'exploitation des symboles de la subculture, comme chez les hippies, était, dans le cas des punks, étroitement associée à des artistes et stylistes de l'avant-garde (Malcolm Mac Laren, Vivienne Westwood). Et la « **nouvelle vague** » lancée par les punks conduisit à une nouvelle forme de fusion entre la musique rock et l'avant-garde artistique (Talking Heads, Ultravox, Brian Eno).

François Gauthier, « [Jean-Louis Bischoff, Tribus musicales, spiritualité et fait religieux. Enquête sur les mouvances rock, punk, skinhead, gothique, hardcore, techno, hip-hop](#) », Archives de sciences sociales des religions [En ligne], 142 | avril-juin 2008, document 142-7, mis en ligne le 25 novembre 2008.

« la première chose qui frappe quiconque s'engage sur ces terrains est la prégnance des revendications en termes religieux des acteurs eux-mêmes. **Que l'on s'en tienne aux discours des acteurs ou que l'on analyse la dynamique de ces sous-cultures (tout entières construites de rituels, de fêtes, de poursuites d'extase et de communion, d'initiations et d'explorations de soi), on débouche toujours sur le religieux.** La question n'est donc pas s'il y a à l'œuvre une dimension religieuse dans ces pratiques (car ce sont des pratiques avant d'être des systèmes de croyances, cf. infra), mais à partir de quels critères saisir celle-ci et quel statut donner à cette religiosité. Ici, **la musique joue le rôle capital d'axis mundi** et de source de mana, pour utiliser une terminologie un peu désuète : « Régulateur socio-culturel, **[la musique] permet au groupe d'acquérir sa cohésion.** Dans la mesure où la musique est associée à une démarche plus générale, comme elle satellise des façons de s'habiller, de danser, d'écrire, de penser, de s'exprimer, bref, de se rapporter à soi-même, aux autres et au monde »...

(...)

Cette perspective permet à l'auteur d'organiser chaque sous-culture musicale autour de thèmes définissant une nébuleuse croyante : **paganisme skinhead, occultisme gothique, néo-chamanisme rock** (à travers la personne de Jim Morrison), **hérésie et gnosticisme punk, expérience du sacré techno, etc.** Chaque sous-culture se voit ainsi caractérisée suivant sa « vision du monde »

(...)

La quête de l'acteur sous-culturel serait celle d'un « homme vers le bruit », avance Bischoff. Or, ce qu'il « découvre » n'est autre chose que ce que d'autres ont déjà largement exhumé sous d'autres vocables – et dans le cadre d'une pensée du religieux : pensons à Roger Bastide et sa dialectique entre Instituant et Institué, ou encore ce qu'il dit de l'expérience du sacré sauvage ; pensons évidemment à Georges Bataille et l'attrait de la part maudite, les ressorts de la transgression et l'expérience du sacré comme mise en abîme du sujet ; pensons encore à Victor Turner et sa description de l'extraordinaire rituel comme *communitas* anti-structurale ; pensons enfin à Jean Duvignaud et la fête comme expérience du Rien... Quoi qu'il en soit, **cet « homme vers le bruit » s'inscrirait dans une logique de réenchantement du monde dans un monde désenchanté** (p. 26). »

[La religion metal, Première sociologie de la musique metal](#), Sociétés 2005/2 (no 88), Éditeur : De Boeck Supérieur.

Pierre Raboud, « [L'émergence du punk en France : entre dandys et autonomes \(1976-1981\)](#) », Volume ! [En ligne], 13 : 1 | 2016, mis en ligne le 25 novembre 2019; DOI : <https://doi.org/10.4000/volume.5076>
« La rupture punk ne se réduit pas non plus à la simple arrivée d'une avant-garde dans le champ culturel ; elle se concrétise dans **le refus de tout code du bon goût et dans la délectation pour le scandale.** (...) **il n'existe pas et il n'a jamais existé de punk uniforme et monocorde, pas plus qu'il n'existe d'interprétation univoque du punk. Le punk oscille entre volonté d'expression individuelle et critique de la société.** »

Alexandre Marchant, « [La scène punk en France et la « défonce » \(1976-1984\)](#) », Volume ! [En ligne], 13 : 1 | 2016, mis en ligne le 25 novembre 2019, consulté le 31 mars 2020. URL : ; DOI : <https://doi.org/10.4000/volume.5052>

« Dans la seconde moitié des années 1970, le courant punk s'est inséré dans le paysage musical français grâce à quelques groupes ou artistes phares. Mais **ces artistes recherchaient et promouvaient la « défonce », si caractéristique du nihilisme punk, dans la surconsommation d'alcool et d'amphétamines (speed), voire d'héroïne**, ce qui invite à réfléchir aux modalités par lesquelles la scène

punk a pu transmettre son rapport particulier aux drogues à d'autres catégories de population et être à la base d'une nouvelle sous-culture appropriée par de nombreux toxicomanes dans les années 1980.

Dans l'histoire culturelle des drogues (Retailaud-Bajac, 2002), certains courants musicaux ont parfois été associés à un produit précis : le LSD était ainsi censé augmenter les effets du trip dans les concerts de rock psychédélique de la fin des années 1960, l'ecstasy (MDMA) accompagner l'expérience extatique de la musique techno dans les années 1990. **Le mouvement punk, certes musical, mais relevant d'une posture plus générale de nihilisme et de révolte envers la société, a pu également être mis en rapport dans les années 1970 avec de complexes « polyaddictions » combinant alcool – de loin le produit le plus couramment et massivement consommé –, drogues illicites et médicaments, le but étant ici de viser la « défonce ».**

De fait, des artistes punk comme le Britannique Sid Vicious, des Sex Pistols, valorisaient par leur comportement la consommation de certaines substances. Le punk des années 1970 était avant tout un **speed freak**, qui consommait massivement des amphétamines, y compris sur le mode de l'ingestion, voire de l'injection. La prise de drogue était associée à un certain mode de vie : elle correspondait, pour ceux qui en consommaient, à une **démarche d'exclusion volontaire de la société, permettait d'adopter un comportement grossier, imprévisible, saccadé, voire catatonique, et de se poser en rebus de la société.** Mais les punks devinrent également des junkies dépendants de l'héroïne, héroïne qui sera par ailleurs chantée par Lou Reed, reprenant en 1974 le texte Heroin du Velvet Underground (1966). L'attrait de l'esthétique du « **looser magnifique, défoncé, aux dents cariées** » a beaucoup compté dans le désir de certains toxicomanes d'entrer dans une trajectoire d'addiction, ou a accompagné cette dernière sur le long terme (Marchant, 2014).

Ces remarques introductives générales nous amènent à nous interroger plus précisément sur les rapports entretenus entre le punk et la consommation de drogue au tournant des années 1970-1980 : comment les usages de la drogue au sein de la scène punk française se sont-ils répandus ? Comment cette scène a-t-elle pu contribuer à la diffusion des drogues dans la société, à travers l'imitation, par de jeunes marginaux, des consommations festives des élites mondaines ? Y a-t-il eu enfin d'autres manifestations de cette culture punk de la défonce ? Autant de questions auxquelles nous allons apporter ici quelques éléments de réponse.

(...) Eudeline était en particulier un consommateur assidu de « Dipertrol » ou de « bobol », c'est-à-dire d'**Adiparthrol™, amphétamine anorexigène alors disponible en vente libre qui provoquait, à très haute dose, des flash loves, c'est-à-dire des expériences extatiques, partagées à plusieurs, produisant un état d'euphorie si intense que les usagers avaient l'impression de baigner dans un état de bonheur universel** (ASUD, 2008). Ces artistes punk étaient donc de grands consommateurs d'amphétamines légales (Mandrax™, Maxiton™, Tonédron™, Méthaqualone™, plus connue sous le nom de « qualude »), dont le nombre décrivit au cours de la décennie, en raison de leur interdiction, à grands coups de décrets, par le ministère de la Santé, dès lors que des usages toxicomaniaques étaient constatés par la Commission interministérielle des stupéfiants.

(...) **En 1976, les auto-proclamés punks de la scène parisienne se juraient de ne prendre que du speed pour faire comme les mods, mais par la suite l'héroïne, dont la quantité augmenta sur le marché clandestin français à partir de 1978, vint s'ajouter à la gamme des différents speeds.**

(...) Ainsi, à la fois en rupture (rejet de toute justification intellectuelle trop développée) et en continuité (par la thématique de la révolte) avec la contre-culture et le pop-rock des années 1960, le courant musical punk des années 1970 a produit lui aussi un certain modèle de consommation de psychotropes, se diffusant de la bohème artistique aux classes populaires, jusqu'à se cristalliser à l'orée des années 1980 comme une sous-culture particulière de la « défonce ».

Marie Roué et G r me Guibert, [« Punkitude et vie quotidienne dans le Paris de la fin des années 1970 »](#), Volume ! [En ligne], 13 : 1 | 2016, mis en ligne le 25 novembre 2016

«  loign e rapidement du punk (elle n'a pas perçu le renouveau « **Punk's not dead** » de 1981, ni l'**anarcho punk ou la culture gothique**), elle nous offre la photographie d'un mouvement juvénile qui **vit dangereusement, se méfie de toute adhésion à des valeurs politiques structur es et qui, focalisé sur la vie nocturne, privilégie l'environnement urbain plutôt que la campagne où même que la nature, qui agit comme un repoussoir.**

(...) les punks, je ne les ai pas étudiés tout de suite d s 1977, même si je les observais et rencontrais quand j'étais à Paris. J'étais spécialiste des Samis, en tant qu'ethnologue. Et puis, au bout de quelques mois, je me suis dit « mais c'est fichtrement intéressant ! ». Parce qu'il faut vous dire que dès le début de ma carrière j'ai

travaillé sur les relations sociales, mais j'ai travaillé aussi sur le « vêtement lapon » et ses significations. À l'époque, j'étais un peu marginale, un peu situ, un peu anar... et aussi j'avais lu René-Yves Creston, tout ce livre sur le costume breton qui m'avait passionnée (Creston, 1974). Vous ne l'avez pas lu ? Je l'ai quelque part, c'est un très beau livre. Et, en gros, j'ai lu beaucoup de choses sur le vêtement, sa sémiologie... ça m'intéressait de comprendre comment on utilise un signe vestimentaire pour signifier.

Document 1 – Extrait de l'article « Assurer son cuir » (Roué, 1984)

Le principe de dérision est une des idées principales que le punk observe pour s'habiller comme pour vivre. C'est la même démarche qui lui permet de porter le complet veston, chemise, cravate de l'employé « straight », le manteau en tweed style anglais, ou le perfecto du rocker : emprunter à un groupe ses attributs vestimentaires en démentant immédiatement l'information qu'on donne par une information contradictoire (allure générale, coiffure...), **brouiller les pistes.**

(...) **Travailler sur les punks, c'était plutôt mal vu...** À l'époque certains de mes collègues étaient proches de penser que si j'étais aussi imprudente et aussi marginale, tant pis pour moi si j'avais des problèmes !

Parce qu'on n'a qu'à pas étudier des sujets « douteux » et il ne vous arrive pas « d'embrouilles », c'était à peu près ça. Les ethnologues vous savez, le milieu de **l'ethnologie c'est quand même – peut-être à l'époque plus qu'aujourd'hui – un milieu assez conservateur. Parce qu'on étudie souvent les sociétés telles qu'elles étaient plutôt que telles qu'elles sont.** Je parle de cela dans ma contribution au numéro spécial sur l'anthropologie de la revue Raison Présente (Roué, 1983). Je reviens sur les spécificités de l'ethnologie urbaine.

Moi, toute ma vie, j'ai travaillé beaucoup « avec », non pas « sur » mais « avec » les Samis, avec les Inuits, avec les Indiens Cris. Toute ma vie, j'ai travaillé étroitement avec eux en me demandant ce qui les intéressait, eux. Et y'avait déjà ce mouvement chez les rockers et punks avec qui je travaillais à la fin des années 1970.

(...) Et finalement ils se servaient – et c'est un peu ce que je fais parfois –, de leur aura, de leur statut de scientifique pour dire aux autorités étatiques : « ce que vous faites là avec la régulation, les réglementations de la pêche et de la chasse, eh bien ils le pratiquent eux-mêmes depuis des centaines d'années, ou des millénaires, et de façon extrêmement organisée. » **Ces chercheurs se servent ainsi de leur crédit scientifique pour montrer la précision des savoirs locaux.** Il a fallu mener un combat incroyable pour démontrer que ces savoirs sont en quelque sorte valides ! Au début tout le monde disait « ouais ouais ils savent des choses mais c'est très local, oui mais c'est très anecdotique, mais ce n'est pas structuré ». Mais en vérité c'est structuré, ce n'est pas anecdotique c'est extrêmement holistique, c'est très interdisciplinaire...

(...) **C'est une position complexe : être dans la sympathie et dans l'analyse en même temps.** Et cela ne veut pas dire pour autant être complaisant ! Parce que ça ce n'est pas non plus ma personnalité. Si ce que je pense ça ne plaît pas aux gens, eh bien tant pis ! Il ne faut pas non plus être complaisant.

(...) Document 2 – Extrait de l'article « La punkitude, ou un certain dandysme » (Roué, 1986)

Nous présentons ici la première vague de punkitude en France, celle des années 77-80. Pour les jeunes de 17-20 ans qui revendiquaient alors la punkitude, il s'agissait d'un **mode de vie en rupture de famille et d'école, ils vivaient par petits groupes et créaient au jour le jour leur image.** Leur marginalité ne faisait pas de doute. Qu'ils vivent dans des squats ou chez des gens, leur **situation était toujours précaire.** La recherche du logement, de la nourriture, et éventuellement d'un peu plus : alcool, drogues, fêtes surtout occupait souvent une grande partie de leur temps. Leur désespoir et leur hargne trouvaient dans cette situation des bases solides sur lesquelles s'établir.

(...) **Dandysme et punkitude se retrouvent dans le thème du dégoût de la nature [...].** Le punk se présente comme un **enfant de la société de consommation [...].** En tant que tel, il adore le clinquant des matières premières garanties cent pour cent non naturelles que l'industrie met sur le marché : tissus entièrement synthétiques, matières plastiques bon marché dont on fait des bijoux fluorescents du dernier mauvais goût. Il a également un goût particulier pour tout ce qui est chimique : teintures capillaires, colorants alimentaires, sauces américaines et hamburger. **Sa façon de se droguer même est essentiellement chimique [...]**

(...) Alors oui, c'était le début du mouvement, il n'y avait pas vraiment d'histoires de vies en couple, ils n'étaient pas très abimés physiquement, etc. Les punks, même en squat, n'avaient pas de chiens, ils sont arrivés plus tard. Il pouvait y en avoir un, mais ce n'était vraiment pas la règle comme ça l'a été plus tard. D'ailleurs, pour être précis, il n'y avait pas de squats punk, **les squats n'étaient pas uniquement punk. Il y avait des punks, des drogués, des n'importe quoi... Il n'y avait pas vraiment un squat punk avec des chiens. Ça c'est plus lié à un mouvement de banlieue je pense.** « Les miens » étaient beaucoup plus

« centre ville » même s'ils ne venaient pas de Paris, c'était les Halles, etc. Il n'y avait pas vraiment de passé ni de projection vers le futur.

Mais par contre ce dont je n'ai pas parlé c'est du Sida. J'ai vu les ravages du Sida, ça, ça pouvait être avec les seringues mais c'était aussi dans l'homosexualité, bah bon à l'époque de toute façon peu de gens ont été prudents, parce qu'on ne savait pas qu'il fallait être prudent.

(...) Les punks que je côtoyais pouvaient aussi écouter des musiques très diverses, des gens comme Barbara par exemple... Donc **il y avait bien une opposition à des mouvements précédents comme les hippies et leur musique, mais il n'y avait pas d'académisme punk, y'avait pas d'obligation d'aimer ou de ne pas aimer des artistes ou des groupes de musique en s'opposant de façon simpliste. Les punks aimaient justement cette richesse, ils étaient toujours surprenants.**

(...) tout ce qui était à outrance était punk mais vous pouviez tout à fait être disco et punk.

En fait, il n'y avait pas de limite. Il fallait avoir une réponse, et en effet **toutes les provocations étaient possibles.** Surtout dans la mesure où les gens ne comprenaient pas. Quelqu'un que ça faisait sourire, ils arrêtaient. Mais quelqu'un avec qui ça marche à fond en faisant la morale etc., là ils en rajoutaient...

(...) Oui, par rapport à tout ce que vous me dites des évolutions esthétiques et musicales – industriel, anarcho-punk, cold-wave – moi je n'ai pas suivi... J'ai vu le rapprochement avec les rastas par contre, oui. Je crois qu'en fait moi j'avais une certaine adhésion sans être punk. Donc **j'avais une certaine adhésion à ce mouvement qui comme moi ne voulait pas s'embrigader dans la politique...** qui à mon sens connaissait bien tout ça, qui n'était pas bête, mais qui ne voulait pas devenir militant de gauche ou baba cool et qui cherchait absolument à rester dans... « No future ». Je ne me suis jamais beaucoup intéressée à la suite parce que pour moi ce n'était pas le mouvement premier que j'avais connu, j'ai observé sur les bords, mais ça ne m'intéressait pas. Par ailleurs, comme je vous dis, étant donné que je faisais autre chose aussi en même temps, je mettais mon énergie ailleurs du coup. Et avant que vous me contactiez, vous, l'année dernière, je ne pensais pas que ça intéressait d'autres chercheurs.

(...) Dans ce mouvement comme dans les autres, puisqu'on est dans la société du spectacle, même au démarrage, il y avait quand même du spectacle évidemment ! Ne serait ce que par l'industrie du disque. Mais il y avait aussi une part d'authenticité... Vous avez lu l'article sur les psychotropes ? Alors, les gens avec qui j'ai parlé après m'ont dit « ooh on bluffait quand même pas mal ! On savait les limites des produits dans lesquels on s'engageait »... En tout cas, c'est ce qu'ils racontent en étant plus vieux, mais je crois quand même que même s'il y avait pour certains une limite, il y avait quand même des dépassements, parce qu'on ne savait jamais dans quoi... on prenait quelque chose, des pilules, des médocs, et puis on ne savait pas ce que c'était, puis on se retrouvait dans une situation... Mais bon, ils n'étaient pas complètement destroy. Ceux que j'ai bien connus, une grande partie sont encore vivants, déjà... Mais il y avait quand même une sorte d'authenticité dans ces gens-là, et je crois que, pour vous donner l'exemple de ceux que je vois toujours, ils ne vont pas se balader maintenant comme autrefois avec une crête et les cheveux de toutes les couleurs et des bas résilles déchirés, parce que ce serait justement se déguiser en punk des années 1970. Mais ils ont conservé cet esprit de critique sociale et d'intérêt, qui en effet se transforme.

(...) Quelques années après le moment fort du mouvement, certains admettent en confidence avoir toujours veillé à limiter leur consommation de « speed », à un niveau raisonnable, sans en avoir l'air.

(...) **Le problème, en tout cas en ethnologie en France, c'est que la seule chose qui est valorisée c'est ce qui est de la théorie pure et l'observation, c'est un petit peu le bas de l'échelle... Les Anglo-Saxons justement se moquent des Français – et de l'ethnologie française en particulier –, à juste titre, parce qu'il y a vraiment une dichotomie entre la théorie sans trop de terrain et l'ethnographie qui n'est pas toujours valorisée. Il y a des gens excellents qui n'auraient pas fait carrière aisément en France.**

Fabien Hein, « [Le DIY comme dynamique contre-culturelle ?](#) », Volume ! [En ligne], 9 : 1 | 2012, mis en ligne le 15 juin 2014; DOI : <https://doi.org/10.4000/volume.3055>

« Au cours des années 1970, la scène punk rock va démystifier le processus de production culturelle en soulignant la capacité de chacun à devenir un acteur culturel. Cette dynamique va se traduire sous la forme du « DIY » (« Do It Yourself »), un régime d'action présidant au développement d'un entrepreneuriat punk relativement indépendant de l'industrie du disque dominante. Ce qui, dans cet article, conduit à interroger la dimension contre-culturelle de la scène punk rock à la lumière de son modèle économique et du positionnement de ses acteurs.

Le mois d'août 1976 marque l'émergence de la scène punk rock britannique. Caroline Coon, journaliste au Melody Maker 1, en tire l'observation suivante :

« **Le mot d'ordre est à la participation.** Le public s'est conforté dans l'idée que chacun pouvait monter sur scène et faire aussi bien, sinon mieux, que les groupes qui y jouaient déjà. » (Savage, 2004 : livret CD) (...) Simon Frith y voit deux grandes dimensions. Tout d'abord, l'affirmation que **l'authenticité (Peterson, 1992) réside dans les petites maisons de disques/structures** de distribution indépendantes plutôt que dans les multinationales du disque. Ensuite, une démystification du processus de production culturelle en soulignant que désormais, « **chacun est en capacité de passer à l'acte** » (Frith, 1983 : 159) et constitue, à ce titre, une véritable **incitation à l'action opposée à « toute conception spectatrice et passive du savoir »** (cité par Buettner dans Dewey, 2005 : 407). Dans cette configuration, la vulgate punk apparaît porteuse d'une dynamique contre-culturelle. En effet, si l'on suit Alain Touraine, la contre-culture désigne « l'ensemble des mouvements de marginalisation ou de contestation formés au moment d'une extension et d'une accélération d'une croissance organisée autour des exigences des grandes organisations : intégration interne, manipulation des besoins et des attitudes, répression de plus en plus forte des conduites qui "dévient" par rapport aux valeurs et aux normes qu'elles créent » (Touraine, 1998 : 204). Cet article entend examiner la validité de l'inscription sociohistorique de la vulgate punk dans une dynamique contre-culturelle. Ce qui présuppose, dans un premier temps, d'en considérer le contexte d'émergence avant d'en aborder, dans un second temps, la dimension entrepreneuriale.

(...) à travers le monde, des milliers de jeunes amateurs vont tenter de retraduire la dynamique punk à leur façon au sens ou « **l'adopter c'est l'adapter** » (Akrieh et al., 1988 : 1)

(...) Pour le groupe britannique Crass :

« **Si vous pensez que le punk est juste un divertissement du samedi soir, vous n'avez absolument rien compris... Il est grand temps de saisir qu'être punk consiste à faire par ses propres moyens. À être créatif et non pas destructif [...] Bougez vos fesses et passez à l'action !** » (Calmbach, 2007).

Quant à Henry Rollins, chanteur du groupe américain Black Flag 6 :

« L'éthique punk a rendu évident qu'il n'était nul besoin d'être un musicien brillant pour monter sur scène. Dans un sens, je pense que c'est cool. Pas besoin d'être Led Zepelin ni de rester indéfiniment confiné dans son local de répétition. Chacun peut se lancer pour peu qu'il en ressente la motivation. C'est une manière formidable de réaliser ses aspirations. » (Rollins, 1993 : 138)

(...) Ce **processus autodidacte ([le DIY], en prise directe avec la réalité, va favoriser la possibilité d'agir** (Keeton & Tate, 1978 : 2). **Et cette possibilité d'agir sur le réel est d'autant plus déterminante qu'elle transforme à la fois le réel et celui qui agit sur lui** (Dewey, 1975 : 175). Cela signifie que les acteurs sont donc au moins aussi importants que l'environnement au sein duquel ils évoluent. Chacun façonne l'autre conjointement (Thévenot, 2006 : 14).

(...) **Être punk ne consiste donc pas seulement à renoncer au registre de la plainte et de l'apathie pour lui opposer le registre de l'action.** Il manque un terme à l'équation pour être complète. **Être punk c'est en premier lieu avoir conscience de sa capacité à agir (sinon de devoir agir).** Ce que vont précisément démontrer les premières tentatives d'autoproduction qui constituent, à ce titre, une application concrète du DIY.

(...) En 1978, Vic Godard, chanteur du groupe Subway Sect 18, déclare envisager le punk rock, « non comme une soupape de sécurité "évacuant la tension des gens afin qu'ils puissent retourner au travail le lendemain matin", mais comme "**un excellent système éducatif d'appoint [...] fait pour apprendre aux gens à se former eux-mêmes**" » (Reynolds, 2007 : 59).

(...) le propos de Vic Godard, témoigne d'une idée compréhensive – dont l'arrière-plan théorique est énoncé depuis plusieurs décennies par des chercheurs appartenant au courant des Cultural Studies (Glevarec et al., 2008 ; Jenkins, 1991, 2006) – selon laquelle **les classes populaires sont loin d'être composées d'« idiots culturels ».** **Autrement dit, que les acteurs agissent en conscience** 19. En cela, le DIY tel qu'il se traduit en situation par Vic Godard procède d'une **réflexivité émancipatrice. De même qu'il rend compte d'une montée en compétences. Compétences qu'un certain nombre de jeunes punks, parmi les plus actifs et les plus sensibles à cette dimension pédagogique, envisagent de partager.** »

Tessier Laurent, « [Musiques et fêtes techno : l'exception franco-britannique des free parties](#) », Revue française de sociologie, 2003/1 (Vol. 44), p. 63-91. DOI : 10.3917/rfs.441.0063.

« Une série de concepts plus ou moins directement associés aux théories de Maffesoli, et plus généralement aux théories postmodernes, a donc depuis été associée dans le sens commun aux free parties : « la transe », « l'hédonisme festif », « l'orgie », « la tribu », « le retour au communautarisme », ou encore « l'annihilation

de l'individu »... autant de termes appliqués aujourd'hui aux free parties comme s'ils allaient de soi, aussi bien dans la presse, qui les a souvent repris, que dans le champ de la sociologie.

(...) Dans les free parties on pourrait, selon ce type de théories, apercevoir des personnes qui sous l'emprise de drogues diverses et d'une musique répétitive auraient perdu toute rationalité, toute personnalité, toute autonomie

(...) Mais s'il est possible, dans une certaine mesure, de parler de communautarisme pour évoquer les free parties, on montrera ici que les adeptes de ces fêtes peuvent aussi être considérés comme extrêmement individualistes, introspectifs par certains aspects. De même, à l'hédonisme festif, on verra qu'il est possible d'opposer le côté sombre, militaire, voire puritain des free parties. Les termes de transe ou encore de retour au communautarisme cités précédemment ont sans doute été inspirés à Michel Maffesoli par les mouvements de type « hippie » de la fin des années soixante...

(...) Or, on tentera de montrer que des liens effectifs entre la culture hippie et le mouvement des free parties existent, mais pas de manière centrale, et qu'ils ne doivent pas occulter d'autres connexions tout aussi importantes, telles que celles qui les relient à la culture de la fête de certains homosexuels américains, aux sound-systems jamaïquains ou encore à la culture anarchiste des punks britanniques : autant de courants dont on peut affirmer l'éloignement, voire l'opposition, avec la culture hippie.

la « transe » ressentie par les participants est « en fait plus individuelle que collective [...] Jamais la totalité du public d'une rave n'entrera en transe simultanément [...] elles ne touchent pas tout le monde au même moment [...] En aucun cas on est certain d'entrer en transe en participant à une rave. Tout cela dépend de l'expérience personnelle des ravers ».

(...) Il est certain que l'un des objectifs des fêtes techno (qu'elles se déroulent en club ou en free party) est d'atteindre un état particulier, qui peut être appelé « transe », soit par la drogue, soit par la musique ; souvent par les deux.

(...) l'extension du phénomène des free parties ne doit donc pas être expliquée seulement à partir de causes « anthropologiques » (le besoin de fusionner sans entraves à travers la fête, etc.), mais s'inscrit dans une interaction avec des institutions et avec des contextes sociaux précis.

(...) Nous avons notamment montré dans quelle mesure l'expérience des free parties peut être considérée comme solitaire, introspective par certains aspects, et non de manière unilatérale « communautaire » ou « fusionnelle ».

Eloi **Thierry**, « [Nunc est bibendum. L'ivresse à Rome](#) », Revue de la BNF, 2016/2 (n° 53), p. 18-27. DOI : 10.3917/rbnf.053.0018.

« Dionysos est un dieu voyageur, parcourant le monde pour installer ses fameux cultes, les « mystères », qui mêlent hallucinations mystiques et sacrifices, jusqu'au cannibalisme. En ce sens, les voyages de Dionysos ne sont pas de paisibles excursions touristiques. Refuser d'accueillir Dionysos, c'est refuser d'accueillir l'étrange étranger, c'est se replier sur des crispations identitaires au risque de déclencher les sanglantes vengeances du dieu, meneur des courses exaltées, seigneur des chasses nocturnes et maître de la folie justement dionysiaque (...).

Pour cette expérimentation de l'altérité par l'ivresse, les fidèles de Dionysos, celles et ceux qu'on appelle les « mystes », sont en état d'extase, donc de transe extatique, ils sont littéralement sortis d'eux-mêmes, autre définition des drogués.

(...) le centre de la civilisation n'existe pas sans les marges de la civilisation. Labeur, effort et dureté sont impossibles sans plaisir, détente et volupté. (...)

... il n'y a pas non plus de société romaine sans volupté. Le plaisir est traduit par voluptas en latin ; ce plaisir n'est pas spontané, il faut, pour qu'il se réalise, un rituel, c'est-à-dire une codification collective, des gestes et des paroles.

(...) L'ivresse grecque est une extase de drogués dionysiaques, ce que n'est jamais l'ivresse à Rome, parce que l'individu doit y suivre les codes urbains de la norme civilisée.

(...) La volupté peut être nécessaire et somptueuse, mais inversement aussi elle peut être dégradante et sauvage. »

Schlesier Renate, « [L'extase dionysiaque et l'histoire des religions](#) », Savoirs et clinique, 2007/1 (n° 8), p. 181-188. DOI : 10.3917/sc.008.0181.

« ...l'extase est une expérience humaine universelle qui ne se restreint pas à des cultures, des religions, des époques ou des sphères géographiques données.

(...) Mais dans le cas de Dionysos, son état délirant est intégré dans un petit scénario où on le voit entouré de femmes, désignées comme ses nourrices et décrites comme exécutrices d'un rite auquel le dieu délirant participe en personne.

(...) mainas réapparaîtra dans la tradition littéraire, notamment dans les œuvres des auteurs tragiques, et qu'il servira à désigner explicitement les femmes extatiques dans l'entourage de Dionysos. (...) ...un synonyme de mainas, l'expression bakchè, qui fait partie du second champ terminologique associé à l'extase dionysiaque.

(...) Archiloque, le plus ancien des poètes lyriques grecs, associe une extase dionysiaque particulière, l'ivresse provoquée par le vin, à la pratique de son art de chanteur, et il se vante de savoir entonner le dithyrambe, le chant cultuel de Dionysos, quand tous ses sens « sont frappés de la foudre par le vin ».

Chez les auteurs tragiques, l'extase dionysiaque au sens strict du terme est presque uniquement une affaire féminine ; au sens figuré, elle peut désigner aussi le comportement de personnages des deux sexes, mis dans l'état du délire par d'autres divinités que Dionysos, notamment par Arès, Héra ou Aphrodite.

(...) L'extase dionysiaque est d'abord l'affaire du dieu lui-même, et peut être transférée par lui à des humains. Cette extase est, tout comme Dionysos lui-même, un phénomène spécifiquement grec qui est attesté dès le premier témoignage littéraire grec du viii^e ou vii^e siècle av. J.-C. ; un phénomène, par ailleurs, auquel des ressortissants de cultures ou de peuples différents (surtout ceux qui ne s'opposent pas au mélange avec les Grecs) peuvent participer également. Le point émotionnel culminant de cette extase consiste chez ceux ou celles qui s'y abandonnent de leur plein gré en des délices passionnés et mouvementés ainsi qu'en une félicité enchanteresse ; mais pour ceux ou celles qui s'y opposent, cette extase s'avère destructrice. Le contexte rituel nécessaire au surgissement de cette extase est une initiation à un culte à mystère dionysiaque auquel femmes et hommes ont pu participer.

(...) les Grecs de l'Antiquité ne semblent pas avoir considéré le dieu Dionysos et l'extase provoquée par lui et par les rites en son honneur comme une maladie psychique ou comme une préparation à l'ascèse purement spirituelle. Au contraire, ils ont associé toutes les formes de félicité délirante qui emportent l'homme hors de lui-même, la sexualité délirante et hallucinatoire incluse, avec l'extase spécifiquement dionysiaque, et par là particulièrement grecque. Or nous connaissons – depuis vingt ans seulement – un texte trouvé au nord de la Grèce dans un tombeau de femme et qui, malgré ses implications énigmatiques, atteste le plus clairement que l'expérience faite dans les mystères de Dionysos était conçue comme le comble de la félicité extatique. Le texte qui désigne la morte comme initiée à un culte à mystère bachique fut inscrit sur une mince lamelle d'or formant une feuille de lierre et déposée sur la poitrine de la femme. Il s'adresse en quelques lignes (des vers en partie) à l'initiée elle-même, maintenant morte, et lui confirme que c'est une nouvelle naissance qui l'attend après sa mort, une fin bienheureuse qu'elle doit au pouvoir « déliant » du dieu bachique (Bakcheios) en personne. On n'est pas étonné, puisqu'il s'agit d'une renaissance, que le texte fasse aussi allusion à des expériences rituelles avec du lait. La boisson délirante de Dionysos, par excellence, le vin, ne fait pas non plus défaut ici, mais, il est transformé, pour la myste, en signe matériel de sa déification bienheureuse dans la communauté des autres mystes : « Tu as le vin comme un honneur bienheureux. Et sous la terre t'attendent des actes accomplis jusqu'au bout comme pour les autres bienheureux. » Ainsi se termine le texte. Il semble donc évident que, comme dieu de l'extase, Dionysos a dû intégrer, pour les Grecs de l'Antiquité, les expériences de toutes sortes de délire, celui associé au vin également, et qu'ainsi les initiés de ses mystères ont pu arriver à la conviction certaine qu'ils pourraient même traverser la frontière entre la mortalité et l'immortalité une fois pour toutes. »

Punks et agriculture, témoignage [facebook de Morgane Hnr](#), pendant l'épidémie de covid-19, le 25 mars 2020, relayé par une de mes contacts branchée « collapso » et autonomie :

« J'ai commencé à faire les saisons agricoles il y a plus de vingt ans. Des jobs étudiants, et plus tard la vie en camion. A l'époque ça faisait rêver, c'était une vie de rencontres, de surprises, de mélanges des genres, des milieux et des nationalités, même si les travaux agricoles n'étaient pas les plus faciles et surtout pas les mieux payés... Il y a encore une dizaine d'années les propriétaires des exploitations pouvaient nous accueillir sur un terrain avec une tonne à eau. Pour le reste on se débrouillait... Des toilettes sèches, un feu de camp, et tout le confort de nos fourgons aménagés de manière plus ou moins spartiate et créative... La vie rêvée, les chiens, les forts en gueule, la musique, la spontanéité, la frugalité, le nomadisme...

Et puis "d'en haut" on est venu mettre des bâtons dans les roues de nos fourgons, dans les roues de nos autonomies frugales... En contrôlant tout, à commencer par nos patrons qui n'ont plus eu le droit de nous accueillir dans ces conditions. Il fallait des dortoirs en bonne et due forme, des Algeco et des sanisettes,

chimiques bien sûr. Pour coller à l'Europe et à l'agriculture productiviste. Aux "punks à chiens" rêveurs et grandes gueule (mais bosseurs...!) on a préféré faire venir des cars de travailleurs dociles venant de Pologne ou d'ailleurs, qui n'avait d'autre idéal que le gain d'argent (si faible soit-il, parce que dans l'agricole on tire bien les prix vers le bas, vous connaissez l'histoire...)

Après nous avoir confisqué le droit à nous poser, nous faire chier parce qu'on revendiquait le droit de ne pas avoir de domicile fixe, nous sortir tout un tas d'interdiction soit disant pour notre sécurité, le coup de grâce il y a quelques années : le fourgon aménagé par nos soins, notre petite oeuvre d'art personnelle ne passe plus au CT...!

Il y a encore quinze ans (pfiooooouuu comme le temps passe...!) vous aviez une main d'oeuvre saisonnière motivée, joyeuse, autonome et capable de se déplacer facilement au gré des saisons...

Il vous manque 200 000 saisonniers dès maintenant dans les "champs" de monoculture intensive et productiviste ? Ben... C'est peut-être ça le karma...?

Ne comptez pas sur moi pour vendre mon âme au diable.

Mais je veux bien vendre ma force de travail à l'agriculture bio et locale, pour soutenir l'effort... de paix.

Bisous »

White punks on amphetamine <https://www.youtube.com/watch?v=iiF1vT4C6Hc>

« Punk tendency to outrage the powers that be » – Before 1976 Hw punk became punk

<https://www.youtube.com/watch?v=pHYwxbVW-ho>

Make your own music (instead of being just a consumer of music)... « we wanna make the noise, the racket... ». (...) Same with writing and the emergence of fanzines, ancestors of personal websites and blogs... Disagreeing about something and making noise about it – TEDxSalford - John Robb - Punk Rock and DIY Creativity <https://www.youtube.com/watch?v=meHrnHjRRu8>

« Their music rub the establishment the wrong way » – Anarchy in the World - A Brief History of Punk | GizmoCh <https://www.youtube.com/watch?v=Q4SxizAg6bk>

Punk rock philosophy (in less than 5 minutes) – <https://www.youtube.com/watch?v=qVRCUz-NdA>

" Il est certain que la circulation du sexe, l'éclatement initiatique du soi, l'effervescence orgiaque renvoient à l'" extase ", à l'outrepassement de l'individu dans un ensemble plus vaste. Et il est frappant de constater que la domestication des moeurs, l'idéologie du risque zéro, l'asepsie de l'existence, les divers changements socio-économiques, les développements scientifiques et techniques n'ont en rien amoindri cette pulsion à l'errance. " – [L'ombre de Dionysos, Michel Maffesoli](#)

Au bas de la page consacrée à [Dionysos](#), sur le site d'Imago Mundi :

Dionysos : « On le représente avec des cornes, symbole de force et de puissance, couronné de pampres, de lierre ou de figuier, sous les traits d'un jeune homme riant et sans barbe, tenant d'une main des grappes de raisin, ou une corne dont il se sert comme de coupe, et de l'autre un thyrses avec lequel il fait jaillir des sources de vin. Il est assis tantôt sur un tonneau, tantôt sur un char traîné par des tigres, des lions et des panthères, et est suivi des Ménades. Les Anciens donnaient à ce dieu un grand nombre de noms divers : Dionysus, Iacchus, Liber, Lycœus, etc. Son culte, venu a-t-on dit de l'Orient, descendit en Grèce par la Thrace, et ne pénétra qu'assez tard à Rome, où le Sénat tenta vainement de combattre les désordres auxquels il donnait lieu. »

« Michel **Maffesoli**, L'Ombre de Dionysos : Contribution à une sociologie de l'orgie, CNRS , 2010, cité sur [Imago Mundi](#) :

Il peut paraître paradoxal de voir dans l'orgiasme une des structures essentielles de toute socialité.

Pour certains il s'agit là d'une aberration barbare qui dans les pays civilisés a été progressivement gommée par la domestication des moeurs. Pour d'autres il peut s'agir d'une petite rêverie fantasmagorique tolérable dans la fiction romanesque ou poétique. il est de toutes façons impensable de lui accorder quelque efficacité sociale que ce soit, en particulier dans nos sociétés à haut développement technologique. Et pourtant **c'est sur cette efficacité que ce livre entend insister. Il a pour ambition de montrer qu'il y a une logique passionnelle**

qui anime toujours et à nouveau le corps social. Celle-ci, à la manière d'une centralité souterraine, se diffracte en une multiplicité d'effets qui informent la vie quotidienne." (couv.). »

Notion de légitimité :

Mélanie Roustan. [« Sous l'emprise des objets ? Une anthropologie par la culture matérielle des drogues et dépendances »](#). Sociologie. Université René Descartes - Paris V, 2005.

« La légitimité relève de la norme. Elle varie dans l'espace (distances géographiques, sociales et culturelles) et dans le temps. Elle touche les objets et se propage aux usages et aux discours, puis aux modes de subjectivation et enfin aux sujets. Penser une catégorie d'objets comme « toxiques », par nature ou par usage, revient à penser des sujets comme « déviants » et non plus seulement comme « malades ». Ce phénomène trouve son sens dans un paradigme où le social et le sanitaire se confondent. C'est de « biolégitimité » dont parle Didier Fassin. La santé (« santé publique », « santé mentale ») y apparaît comme le modèle de référence dominant. Elle légitime et délégitime dans le même temps : elle légitime un discours, qui délégitime des pratiques et des croyances. »

David Nickles, [The Dire Need for Systemic Critique Within Psychedelic Communities](#), 17 septembre 2018, Charcruna.net.

A brief examination of dialogues within the broader “psychedelic community” evidences racism, sexism, classism, and authoritarian tendencies, as highlighted by attempts to identify and curb those tendencies. There are telling moments within community interactions, such as celebrity bioprospectors pointing fingers at projects they deem “insulting to indigenous native people” and sanctioned researchers pushing dubious religious theories, using their academic credentials and appeals to authority to bolster their assertions. See also pop-culture psychedelic authors asserting that “humanity has self-willed [the ecological crisis] to bring about our own transmutation...[to unlock] our latent psychic capacities,” or that “...corporate sociopaths (at Burning Man)...wearing pink tutus and picking up [trash]...” evidence the likelihood of a positive, unifying resolution to the current ecological crisis. And, speaking of Burning Man; the repeated glossing over of the inherent privilege and exclusivity of “transformative festivals” coupled with numerous instances of cultural appropriation, sexual assault, and hyperconsumerism presents a terrain that is, in many ways, nearly indistinguishable from any other form of commercial activity proffered up by dominant culture.